
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582693 7





OEUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES NODIER.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES NODIER,

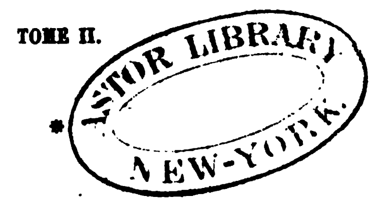
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME II.

*

Contes et Romans.

TOME II.



*

BRUXELLES,

LOUIS HAUMAN ET COMP^e.

1835.

Le *Peintre de Saltzbourg* est antérieur de dix ans à *Jean Sbogar*. On comprendra pourquoi je le place ici en tête de mes *Nouvelles* d'une moindre étendue, comme un point de comparaison entre mes essais d'enfant et le peu de forces que j'ai pu acquérir depuis, en prenant le mot *forces* dans la plus étroite acception de son sens relatif. Je n'avois pas vingt ans quand je l'écrivois, et toute ma confiance

dans le talent qu'on se croit à vingt ans n'alloit pas jusqu'à croire qu'il arriveroit un jour à sa troisième édition. Il est vrai de dire que celle-ci n'étoit pas fort demandée pas le public, et que je n'aurois pas couru grand risque d'être démenti si je l'avois donnée pour la première. Je serois toutefois bien fâché qu'on la prît pour telle ; si fâché que j'ai eu besoin de le dire, et je ne connois pas d'autre raison déterminante pour faire une préface au *Peintre de Saltzbourg*.

Il faut que je le déclare cependant, ce genre de livres avoit un mérite de révélation ou d'instinct qui n'étoit pas encore commun. Le gouvernement du Directoire avoit été réparateur, mais il ne passoit pas pour sentimental. Les hommes de génie étaient fort occupés de leur gloire, et les hommes d'esprit de leur fortune. Le langage de la rêverie et des passions, accrédité une trentaine d'années auparavant par quelques pages sublimes de Jean-Jacques Rousseau, malheureusement trop empreintes de l'amour physique, qui est extrêmement joli, mais sur lequel il ne faut jamais écrire ; cette expression mélancolique d'une ame tendre

qui cherche sa pareille en pleurant, et qui pleure encore quand elle l'a trouvée, parce que toutes les joies du cœur humain ont des larmes ; cet élan de la sensibilité, qui est tentée de tout et que rien ne satisfait, tout cela étoit, surtout en France, le secret d'un petit nombre, et ce secret sympathique, celui de la vague destinée que nous avons pour la plupart cherchée dans la vie, prêtoit un peu au ridicule, à cette époque de réalités matérielles où nous voilà bientôt revenus par les bénéfices de la civilisation. Je ne dirai pas aujourd'hui que le ridicule fût de trop, car je commence à me désintéresser beaucoup de ces mystères.

Il n'en étoit pas de même dans cette merveilleuse Allemagne, la dernière partie des poésies et des croyances de l'Occident, le berceau futur d'une forte société à venir, s'il reste une société à faire en Europe ; et l'influence littéraire de l'Allemagne commençoit alors à se faire sentir chez nous, même avant l'influence de sa philosophie, mais elle n'avoit pas franchi jusque-là les barrières inamovibles du classique. Tout son empire s'étendoit sur quelques femmes nerveuses et sur quelques

jeunes gens exaltés. Nos aînés avoient lu *Faublas*, digne *Télémaque* de cette génération de malheur. Nous lisions *Werther*, *Goëtz de Berliching et Charles Moor*; et notre génération, à nous, préludait à d'autres misères, au moins rachetées par des illusions plus touchantes et plus énergiques. Je ne dirai pas ce qui vaut le mieux dans toutes ces chimères de la pensée, dont on existe quand on commence à exister; mais si j'avois à renouveler mes jours, à mon grand regret, je ne ferois pas maintenant un autre choix. Sous le rapport même des voluptés les plus intimes, nous n'avions rien à envier aux heureux, si leurs succès se comptent par le nombre des cœurs qu'ils ont fait palpiter.

Je reviens à ma préface, dont je m'éloignais trop volontiers pour retomber dans mes romans. Celui-ci n'est donc qu'un pastiche du roman allemand, et, s'il m'en souvient, il fut plus particulièrement inspiré par la lecture du *Chant de Schwarzbourg* de Ramond, dont j'ai donné l'année dernière une nouvelle édition chez Téchener. *Le Chœur des Pelerins* en est imité presque littéralement.

On peut, d'après cela, juger du style, qui réunit au suprême degré les deux grands défauts de l'école germanique, exagérés par l'inexpérience d'un débutant, la naïveté maniérée et l'enthousiame de tête. Quant à l'amour, les femmes jugeront aisément, à supposer qu'il s'en trouve quelques-unes pour me lire, que la notion m'en étoit tout au plus parvenue alors comme celle des délices du ciel aux enfans morts à la vie avant d'être nés au salut, et qui n'ont pas reçu du baptême le privilége de passer les limbes d'un paradis. Il est vrai que je n'en ai jamais su beaucoup davantage, et que si j'ai conservé un peu de jeunesse de cœur, je la dois en grande partie à la crainte de me détromper de quelques mensonges plus doux que la vérité.

Le hasard seul m'a fait tomber dans cette composition sans art sur le seul artifice qui puisse la justifier aujourd'hui. Mon héros a vingt ans; il est peintre; il est poète; il est ALLEMAND. Il est exactement l'homme avec lequel je m'étois identifié à cet âge, et il y avoit tant de vérité au fond de cette fiction, dans ses rapports avec mon organisation particulière, qu'elle me fai-

soit prévoir jusqu'à des malheurs que je me préparois, mais que je n'avois pas encore subis. Son langage, tout faux qu'il soit sans doute, a donc au moins le mérite de propriété qu'on recherche dans la représentation d'un personnage, et, tout réfléchi, si j'avois à recommencer *le Peintre de Saltzbourg*, je ne sais si je l'écrirois autrement.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne l'écrirois pas.

LE PEINTRE

DE

SALTZBOURG.

1803.

LE PEINTRE

DE

SALTZBOURG.

1803.

Le 25 août.

Oui, tous les événemens de la vie sont en rapport avec les forces de l'homme, puisque mon cœur ne s'est pas brisé.

Je me demande encore si ce n'est point quelque mauvais songe qui m'ait apporté ce blasphème : — Eulalie épouse d'un autre ! — et je regarde autour de moi pour m'assurer si je veille ; et je suis désespéré quand je retrouve la nature dans le même ordre qu'auparavant. Il vaudroit mieux que ma raison fût égarée. Quelquefois aussi je voudrois me reposer dans

mon courage ; mais voici tout à coup cette nouvelle incroyable qui vient retentir à mon oreille, et qui me ressaisit des angoisses de la mort.

J'ai compté beaucoup d'infortunes ; mais cette infortune est trop amère ! Banni de la Bavière comme un misérable factieux, proscrit, fugitif, errant pendant deux ans des rives du Danube aux montagnes de l'Écosse, on m'avoit tout dérobé, la patrie et l'honneur ! Eulalie me restoit cependant ! ce souvenir ineffable enchantoit ma misère et peuploit ma solitude. J'étois heureux par l'avenir et par elle. —

Hier encore, palpitant de désir, d'impatience, et d'amour, je venois, — je croyois, — et aujourd'hui !...

Le 26 août.

Il y a une idée qui resserre mon cœur, une idée douloureuse et mortelle !

Comment se fait-il que nos impressions les plus profondes soient quelque chose de si vague et de si incertain, que la révolution de quelques mois, de quelques jours, qu'un instant presque indivisible les efface ? Quelle est la nature de ce sentiment, si violent dans son ivresse, si rapide dans sa durée, qui aspire à embrasser l'avenir, et qu'une année dévore ? Seroit-il vrai que les affections de l'homme ne fussent qu'un sablier renversé, qui laisse échapper peu à peu tout ce qu'on lui donne à contenir ! et faudra-t-il que nous mourions partout où nous avons vécu, — là même où l'on trouveroit tant de douceur à s'immortaliser, — dans le cœur de ceux qui nous aiment ?

Oh ! combien la Providence fut sage quand elle assigna une si courte carrière aux voyageurs de la vie ! Si elle avait été plus prodigue de jours, et que le temps eût amené plus lente-

ment l'heure de notre destruction, quel homme auroit pu se flatter d'entraîner avec lui quelques souvenirs de sa jeunesse ? Après avoir erré dans un cercle sans fin de sensations toujours nouvelles, il arriveroit, seul, au monument; et en jetant un regard éteint sur la scène obscure et confuse du passé, il chercheroit inutilement une des émotions de son premier âge : il auroit tout oublié ! tout ! jusqu'au premier baiser de sa bien-aimée, jusqu'aux cheveux blancs de son père !

Mais si le vulgaire use ses jours dans ces misérables irrésolutions, il me sembloit, du moins, qu'il étoit donné à certaines ames d'éterniser leurs sentimens. Une fois je crus l'avoir trouvée, cette ame voisine de mon ame, et je lui confiai mon bonheur ! Qui pourra redire tout ce qu'elles ont eu de charme, ces heures d'ivresse, où, penché sur le sein d'Eulalie, respirant son haleine, attentif au moindre battement de son cœur toutes mes facultés s'abîmoient dans un seul de ses regards ? C'est pourtant celle-ci qui m'a trompé ! et lorsqu'en la pressant des tristes étreintes d'un long adieu, je lui demandois le titre d'époux, elle me le

promettoit devant le père de tout amour. De quel droit me l'a-t-elle ravi? Pourquoi m'a-t-elle réduit à ce néant?

Ils m'oublioient donc tous! car je pense que si quelque voix amie avoit fait vibrer mon nom, au milieu de la solennité parjure.... — Mais ils m'oublioient tous, et personne ne lui disoit : Tremblez, Eulalie, Dieu vous voit! — Ils m'oublioient tous, et cette trahison fut consommée!

Le 28 août.

Ce soir, je marchois au hasard; et je ne sais comment cela s'est fait, j'ai senti un poids qui m'oppressoit, un nuage qui troubloit ma vue, un feu qui parcouroit mon sang, et je me suis assis. Un instant après, j'ai levé les yeux, et j'ai reconnu dans la maison qui m'étoit opposée la demeure d'Eulalie. Sa chambre étoit éclairée. Eulalie est venue, et s'est arrêtée derrière la fenêtre dans une contemplation silencieuse. Elle souffroit, car elle a regardé le ciel. Sa poitrine paraissoit gonflée, ses cheveux étoient épars; elle a porté sa main sur son front : il brûloit sans doute. Ensuite elle s'est retirée sans m'avoir aperçu, et j'ai vu son ombre s'agrandir sur la muraille, et se confondre avec toutes les ombres. J'ai voulu parler; mais je n'ai point trouvé de voix, et j'étois muet de saisissement, comme un voyageur de nuit qui a rencontré quelque apparition.

Après cela, je me suis approché de cette

fenêtre, et je me suis plongé dans la lumière qui en descendoit. Mais je n'ai pu supporter long-temps ces agitations ; j'ai repris tristement ma route, et quand je suis arrivé chez moi, mes jambes ont défailli ; je me suis laissé tomber contre terre, et j'ai fondu en larmes.

Le 29 août.

Tout conspire à m'accabler. En m'égarant dans ces campagnes, j'ai vu, au-devant d'une jolie ferme, une femme proprementvêtue ; et, avant que j'eusse distingué ses traits, elle s'est jetée dans mes bras, et a mouillé mes joues de pleurs. Et comme j'hésitois : Vous ne me reconnaissez pas ! a-t-elle dit ; c'est moi, c'est moi qui suis cette jeune fille que le désespoir avait poussée au suicide, et que vous sauvâtes au péril de vos jours ; c'est moi que vous avez comblée de tant de biens, que vous avez arrachée à la misère, que vous avez rendue au bonheur ; c'est à vous que je dois et la vie dont je jouis, et mon cher époux, et mes enfans bien-aimés ; et je veux... — Elle vouloit que je visse ses enfans. Cessez, cessez, lui ai-je dit en pressant sa main contre mon cœur, vous ne savez pas si je suis assez fort pour tout ceci. — Et cette jeune dame, a-t-elle ajouté mystérieusement ! que le ciel vous soit propice à tous

deux ! si belle, et une ame si grande ! Oh ! de combien de joies ne doit-elle pas maintenant embellir votre existence ! — A ces mots, j'ai détourné mon visage, en frissonnant d'indignation et de douleur ; — et cette femme a cru.... — Oui, tuée, morte, perdue à jamais ! me suis-je écrié ; et je l'ai abandonnée à l'erreur de ses regrets.

De retour ici, j'ai appris qu'Eulalie étoit partie aujourd'hui pour la campagne. Partie ! savoit-elle !.... Oh ! je partirai, je veux partir aussi ; et, mille fois déjà, j'ai tourné le couteau contre mon sein ; et, mille fois, j'ai demandé à Dieu la mort et le néant, — le néant ; car de revivre encore, et se rappeler que l'on a vécu, j'aimerois autant ne pas m'en aller. Mais je ne reviendrois peut-être pas comme je suis, — et le changement ! — et puis, d'ailleurs, il faudroit un peu de temps pour m'ajuster d'une autre manière.

Ce sont là de graudes considérations.

Le 2 septembre.

La journée a été calme, le ciel pur et pacifique ; mais à l'instant où le soleil descend dans sa pompe occidentale, l'horizon s'est tout à coup enveloppé de nuages, comme d'une ceinture ; et peu à peu, de grandes ténèbres ont dévoré la lumière du crépuscule.

Ainsi, ai-je dit, j'ai commencé dans une aurore douce et brillante; et je vais finir, comme cette journée, dans le trouble d'un soir nébuleux. A cette idée, je me suis représenté avec beaucoup de force, les sensations neuves et superbes du bel âge ; j'ai recherché dans ma mémoire les jeunes désirs, les espérances naïves d'une ame vierge, et je me suis rebercé dans ces souvenirs.

Cependant des éclairs fréquens parcouroient l'atmosphère, et ouvroient, dans les nuages déchirés, d'éclatantes avenues et de vastes portiques de feu. La foudre glissoit sous les voûtes de la nuit, comme une épée flamboyante; et à sa lueur passagère, on voyoit quelquefois des om-

bres sinistres se balancer sur le vallon semblables à ces esprits de vengeance qui sont envoyés sur les ailes de la tempête, pour effrayer les enfans des hommes. Les vents frémissoient dans les forêts, ou grondoient dans les abîmes ; et leurs voix impétueuses se confondoient dans les profondeurs de la mòntagne, avec les sons graves du tocsin, le tumulte de la cascade et le fracas des tonnerres; et dans le silence même qui succédoit, triste et terrible, à ces harmonies imposantes, on distinguoit des bruits étranges et des concerts mystérieux, comme ceux qui doivent s'élever dans les solennités du ciel.

Dans ces bouleversemens qui désolent la création, il y a un baume pour les plaies du cœur, parce que nos afflictions sont absorbées par des afflictions si augustes, et que notre compassion est obligée à se répartir sur un monde. Tout à l'heure, par exemple, je m'identifiois avec cette nature souffrante, et je l'embrassois tout entière de ma pitié. J'ai essayé de me maintenir dans cet état ; mais depuis que je souffre seul, il a bien fallu que ma pitié réagît sur moi-même.

Le 3 septembre.

J'avais souvent désiré de revoir ce monastère abandonné, où j'ai recueilli jadis de touchantes inspirations, dans le silence des cloîtres. Il me souvenait m'être promené, avec Eulalie, parmi ses ruines confuses et ses bâtimens délabrés; et en apercevant au sommet de la colline la longue flèche de l'église, hardiment élancée dans les airs, j'ai tressailli de joie, comme à l'approche d'un ami. Seulement, j'ai observé, non sans douleur, qu'on avoit réparé les brèches de la muraille, et que les haies venoient d'être émondées. Le désastre des clôtures démolies, et l'énergie d'une végétation libre et sauvage, m'avoient imprimé des sensations d'une toute autre grandeur. Mais comme elles ont assiégé ma pensée, quand, arrivé à l'antique vestibule, j'ai entendu le bruit de mes pas, retentissant dans les échos des chapelles et du sanctuaire; et comme les portes tremblantes criaient, en tournant difficilement sur

leurs gonds! avec quels serremens de cœur et quelle volupté de larmes j'ai traversé les corridors résonnans et les cours dévastées, pour parvenir au pied du grand escalier de la terrasse! Là s'échappaient, du milieu des marches rompues, les cylindres veloutés du verboscum, les cloches bleues des campanules, des bouquets d'arabette et des touffes d'éclaire dorée; la jusquiame y croissoit aussi, avec ses couleurs âtres et ses fleurs meurtries. Je me suis appuyé contre une colonne qui, seule, étoit restée debout, comme quelque noble orphelin d'une famille malheureuse; et près de moi, il y avoit encore un grand orme qui paraissoit à peine au-dessus des vieux débris, mais dont le feu céleste avoit déja brûlé la cime.

J'ai dit : Pourquoi mon génie lui-même n'est-il plus qu'une ruine? Pourquoi la nature que je trouvois toute belle s'est-elle décolorée avant le temps? Que n'ai-je encore ce pouvoir créateur, cette délicatesse exquise et cette fleur de sentiment qui inspiroient mes premiers ouvrages? Maintenant mes crayons sont froids, mes toiles inanimées, et mon ame s'est éteinte dans les douleurs. Si quelquefois une idée forte et ma-

gnifique m'apparoît, je cherche en vain à la fixer. Bientôt mon sang fermente, et je ne la retrouve plus qu'à travers des teintes bizarres et des formes gigantesques; ou bien, je me lasse de sentir, et alors, elle se dégrade et pâlit sous mes pinceaux; c'est, peut-être, que l'image d'Eulalie repose avec trop d'empire devant ma mémoire, et que cela me distrait.

Pendant ce temps-là, je me suis approché de l'ancien cimetière des moines; et j'ai vu une femme qui dessinoit, assise sur une tombe. Elle a jeté les yeux sur moi; et quand les miens les ont rencontrés, j'ai été ébloui, comme si un météore avoit passé contre ma vue, et je suis tombé sur mes genoux. Alors, Eulalie, — c'étoit elle, — Eulalie s'est avancée, a soulevé ma main tremblante, et m'a adressé des paroles de consolation. Quand je suis revenu à moi, et que j'ai pu me rendre compte de cet événement; quand j'ai réfléchi sur le hasard sinistre qui nous avoit préparé ce rendez-vous sépulcral; quand j'ai prévu ce que notre entretien devoit avoir de pénible, et quelles nouvelles impressions alloient tourmenter mon cœur, — j'ai desiré qu'un abîme s'ouvrît sous nos

pieds, et nous ensevelît tous les deux. Vous ici, ai-je dit enfin ! — Ici, a-t-elle répondu ; — c'est dans ces lieux pleins de vous, c'est au milieu de mes souvenirs heureux que j'ai voulu habiter, et cette pensée même fût-elle coupable aujourd'hui.... Coupable ! a-t-elle ajouté vivement ; que le ciel ait pitié de nous ! — Mais elle a prononcé ces mots avec un son de voix, un soupir et un regard, qui n'étoient plus faits pour moi.

Cependant je me suis assis à ses côtés, en m'abandonnant à tous mes regrets ; je me suis répandu en imprécations contre la destinée et contre elle-même ; je lui ai rappelé le jour de mon bannissement, l'heure plus funeste de notre séparation, et les sermens qu'elle a violés, sermens scellés par tant de baisers et de larmes ! J'ai pleuré encore avec beaucoup d'amertume, et les sanglots qui me suffoquaient m'ont empêché de continuer.

Que la volonté de Dieu soit faite, a repris Eulalie ; mais qu'il ne permette pas que vous me condamniez sans m'avoir entendue ! Savez-vous ce que j'ai souffert ? Marchiez-vous près de moi quand j'épiois les dernières traces

de votre passage, et que mon œil, troublé de pleurs ne pouvoit plus distinguer l'endroit d'où vous étiez parti? Avez-vous assisté à ces longues veilles que je passais à gémir en m'occupant de vous? M'avez-vous vus, enfin, — et pourquoi ne suis-je pas morte ce jour-là? je croyois, j'espérois mourir; car je ne pensois pas que le faible cœur d'une femme pût contenir tant de douleurs. — Dites, m'avez-vous vue, prête à expirer de désespoir à la nouvelle de votre mort?

A ce mot, qui me frappoit pour la première fois, j'ai soupiré; — tant la seule pensée que j'aurois pu mourir de la sorte, emportant son amour et regretté par elle, m'offroit de charmes et m'inspiroit des désirs! Elle a poursuivi ainsi:

M. Spronck arriva de Carinthie à Saltzbourg; il nous fut présenté. Je le vis. Il plut à ma mère. Moi-même, — je ne sais, — mais je lui trouvois, — comme elle — quelque chose de votre air et de votre manière de sentir; et, surtout, cette empreinte de mélancolie, ce caractère touchant d'une ame qui nourrit des peines cachées, ce je ne sais quoi qui impose avant que nous ayons entrepris de le définir.

Il avoit, d'ailleurs, éprouvé de grands chagrins. L'intérêt qu'il m'inspira, il l'auroit obtenu de vous. N'est-il pas vrai qu'il y a une tendre pitié qu'on ne peut refuser au malheur ?

Vous le savez, Charles, pendant votre absence j'ai perdu ma mère. Quand elle vit s'avancer le moment fatal, elle nous appela autour d'elle, — lui aussi ; — d'abord elle me regarda, et un nuage d'inquiétude sembla ternir l'éclat qui commençoit à briller sur son visage. Ensuite elle nous regarda tous deux ensemble ; elle engagèa la main de Spronck dans la mienne, et l'expression d'un volonté irrésistible s'arrêta sur ses lèvres mourantes ; puis elle passa si doucement de cette vie dans l'éternité, qu'on auroit cru qu'elle sommeilloit, si notre douleur n'avoit pas témoigné qu'elle n'étoit plus. Voilà comment, déplorable héritage de l'infortune et de la mort, je suis devenue l'épouse d'un autre ; c'est ainsi que j'ai trahi votre mémoire pour obéir à la voix de la nature et du tombeau ; et ce que toutes les puissances du monde ne m'auroient par contraint à faire, c'est ainsi que le dernier regard de ma mère l'a obtenu —

Ceci achevé, Eulalie s'est tournée vers moi avec une douce compassion; Charles, a-t-elle dit, nous voilà comme deux voyageurs du désert qui avaient rêvé du repos et de la patrie, et qui reprennent parmi les sables un chemin laborieux. Tout s'est évanoui; — mais armez-vous de courage, et soyez sûr, ô Charles, que mon amitié vous suivra. —

En prononçant ces paroles, elle s'est échappée, disparaissant à la faveur des ténèbres qui descendoient sur le monastère. Je me suis attaché à ses pas; je voulois la retrouver et la voir une fois encore; mais le bruit que j'entendois, c'était celui du saule pleureur, qui frémissoit dans ses rameaux épars et dans sa chevelure mélancolique. Tout à coup j'ai répété ces mots, *son amitié me suivra;* et avec quelle douceur je les ai répétés jusqu'ici! Cette idée rassérénoit mes sens, embaumoit l'air, et jetoit sur toute la nature un charme indéfinissable qui tenoit de l'enchantement. J'ai été plus heureux, — pourquoi pas? j'étois avide d'affections; et Dieu sait de quelles chimères je remplis quelquefois le néant de mon cœur.

Le 4 septembre.

Son amitié ! — Jusqu'à quel point ce sentiment me suffit — voilà la question. Que peut-il y avoir de commun entre une société froide et austère, qui n'a que des joies sérieuses et des plaisirs compassés, cette union, pleine d'ivresse et de volupté, où deux êtres prédestinés à se chérir viennent confondre toute leur existence? — entre cet aliment de quelques ames appauvries, et le feu pur et régénérateur qui dévore la vie et qui la reproduit? L'amitié! eh quoi! à l'enfant opiniâtre qui redemande l'objet qu'on veut lui soustraire, on jette quelque hochet pour amuser sa douleur.

A vingt-trois ans, je suis cruellement désabusé de toutes les choses de la terre, et je suis entré en un grand dédain du monde et de moi-même; car j'ai vu qu'il n'y avait qu'affliction dans la nature, et que le cœur de l'homme n'était qu'amertume. Il arrive, il jette sur ce qui l'entoure un regard inexpérimenté et son im-

mense affection embrasse avidement toutes les créatures. A lui seul, il croit pouvoir animer un autre univers, tandis qu'il marche, hélas! au milieu d'un monde mort, et qu'il prodigue inutilement ses journées fugitives et son amour inconsidéré. Bientôt il observe, il apprend, il juge; déjà son imagination s'éteint, ses illusions se flétrissent, sa sphère se rétrérit, toutes ses relations se resserrent autour de lui-même, jusqu'à l'instant où une expérience douloureuse brille à ses yeux, comme une torche allumée sur des tombeaux, et achève de l'éclairer sur son néant. Enfin il ne trouve plus que des ames sourdes et réfractaires; l'amitié l'oublie, l'amour le trahit, la société le rebute; il sent que tous les liens vont se rompre: — ils se rompent en effet; et heureux s'il cède lui-même à ce grand déchirement! Après cette époque, je ne vois plus que des égoïstes qui sont parvenus à dessécher leur cœur, et des enthousiastes qui l'épuisent sur des chimères.

Tournoyer dans un océan d'inquiétudes et de douleurs: et quand on se délasse à peine de tant d'émotions violentes, quand les appréciations exagérés ommencent à peine à se

rectifier ; — voici venir la mort, célèbre et inattendue, qui vous étreint de ses bras inflexibles, et qui vous endort tout entier dans le silence du tombeau !...

Le 6 septembre.

Encore un douleureux souvenir! J'ai retrouvé ce soir, sur les bords de la rivière, l'angle d'un bastion à demi démoli, au pied duquel nous nous reposions de nos promenades dans les belles soirées de l'été. Le tapis de mousse où nous fûmes si souvent assis, a conservé la fraîcheur; la ruine menaçante qui le surmonte est encore debout. J'ai pensé quelquefois qu'elle pouvoit nous ensevelir dans sa chute; et maintenant, elle survit à l'amour immortel qu'Eulalie m'avoit juré, à l'immortelle félicité que je m'étois promise. Là, peu de jours avant mon départ, en suivant des yeux le mouvement de l'onde, en me transportant par la pensée au milieu de ces mers lointaines où j'allois la suivre : — pénétré de douleur, à l'idée d'une séparation peut-être irréparable, — je saisis la main d'Eulalie, et je l'inondoi de larmes. Aussi troublée que moi, elle essaya de me distraire d'un sentiment trop pénible, en chantant une

de ces romances qui avoient tant de fois charmé nos soirées. C'étoit ,—puis-je l'oublier jamais! —Ah ! il n'y a pas un son de sa voix qui ne retentisse encore dans mon cœur !

Claire et Paulin avec simplesse
Couloient leurs jours ,
Et voyoient fleurir leur jeunesse
Et leurs amours.
Rien ne pouvoit en apparence
Les désunir ;
Le temps cher à leur espérance
Alloit venir.

Ils ne rêvoient qu'hymen et joie,
Loisir heureux ,
Qu'un Dieu consolateur envoie
Aux amoureux.
Mais de Paulin voici le père ;
— Il faut partir ,
Et de l'amour de notre Claire
Vous départir.

Il s'en alla vers sa future
En grand émoi ,
— Déplorable mésaventure !
C'est fait de moi !
Mon père veut que je le suive ,
Et dès ce soir !
Mais jurons-nous , quoi qu'il arrive ,
De nous revoir.

Si quelqu'un d'un amour coupable
Veut te lier,
Tu répondras ; Suis-je capable
De l'oublier ?
Bientôt, mon ami va me dire :
Éveillez-vous ?
C'est enfin l'heure de sourire
A votre époux.

Mais si l'un de nous , dans l'attente ,
Est trépassé ,
Que son ame reste constante
Au délaissé.

Qu'avec doux regard, doux visage,
Et doux parler;
Elle vienne, du noir rivage,
Le consoler —

Paulin partit. Un cœur novice
Est si léger!
Un rien, un désir, un caprice,
Le fait changer.
Claire est bien loin! Rose est jolie!
Un trait l'atteint.
Le temps fuit. Le serment s'oublie,
L'amour s'éteint.

Claire apprenant par renommée
Ses nouveaux feux,
Lui mande: — Une autre bien-aimée
Obtient tes vœux;
Celui qui m'occupe à toute heure
M'a dû trahir!
Claire lui pardonne, le pleure,
Et va mourir. —

D'abord, à de grandes alarmes.
Il se livra ;
Mais Rose d'un air plein de charmes
Le rassura :
— Pourrois-tu croire à la nouvelle
De ce trépas ? —
On se lamente, on se querelle,
On ne meurt pas.

La joie est si vite ravie
A nos désirs !
Faut-il consumer notre vie
En déplaisirs ?
Viens à la fête qu'on dispose,
Finir le jour,
Et tu recevras de ta Rose
Merci d'amour. —

Il vole au bal, et fend la presse
Pour la chercher ;
Il lui semble que tout s'empresse
A la cacher :

Il croit l'entendre dans la foule
Au moindre bruit.
Et voit son espoir qui s'écoule
Avec la nuit.

Mais, voilà bien de son amante
Le domino,
Son cou de lis, sa main charmante,
Et son anneau :
— Rose, un heureux projet t'appelle ;
Il t'en souvient !
Tu me diras, trop tôt cruelle,
Que le jour vient.

Disparaissez, forme empruntée,
Masque envieux ! —
Il dit, et Claire ensanglantée
S'offre à ses yeux,
Le bras armé d'un glaive humide,
L'œil égaré,
Le teint meurtri, le sein livide
Et déchiré !

Sans le délivrer de cette ombre,
Le jour a lui;
Elle promène un regard sombre
Autour de lui.
Dès que ses sens, chargés de veilles,
Vont s'assoupir,
Elle murmure à ses oreilles
Un long soupir.

Mais quand sa peine fut comblée
Il eut merci,
Et rendit son ame accablée
D'un noir souci.—
Puisse comme lui tout parjure
A son serment
Subir de son lâche imposture
Le châtiment.

En me rappelant cela, je me suis surpris à répéter cette imprécation d'une voix haute, avec l'accent de la colère, et je me suis enfui, plein de terreur; car je craignois que le ciel ne m'eût entendu.

Le 8 septembre.

A quelques pas de Saltzbourg, il y a un petit village, découpé d'une manière agreste et légère au revers de la montagne. Plusieurs ruisseaux descendus des rochers se réunissent audessous de l'enclos du presbytère, et forment ensemble un canal qui se déroule au travers de la plaine, comme un large sillon d'argent, et va se perdre dans la rivière. Le murmure des petits flots, le mugissement éloigné des ondes, et le frissonnement des peupliers émus par le vent, s'harmonient avec une douceur inexprimable, et portent à l'âme je ne sais quelle langueur, quel trouble délicieux qu'on aime à entretenir. Mais jamais ce tableau n'a un charme plus indicible qu'à l'heure où le ciel, orné des couleurs de l'aube, sourit à l'approche du jour, quand un brouillard humide et blanchâtre nage sur le vallon, et que les premiers feux du soleil commencent à dorer les plombs du clocher.

Ce matin, je me promenois de ce côté, en proie à des rêveries plus heureuses que d'habitude, quand les sons lugubres, distans et prolongés de l'airain mortuaire, sont venus me distraire de tous les songes du passé. Je me suis tourné vers la ville, et j'ai vu, à l'angle du chemin, un convoi qui s'avançoit avec lenteur, en récitant des prières à voix basse. Quatre hommes qui portoient une bière couverte d'un grand linceul ouvroient ce funeste cortège. Près d'eux marchoient autant de jeunes filles vêtues de blanc, les cheveux épars, les yeux rouges de larmes, le sein haletant de soupirs ; et, d'une main, elles soulevoient les extrémités du drap funèbre. Ensuite venoient pêle-mêle des femmes, des enfants et des vieillards, qui paroissoient tous pénétrés de douleur, mais d'une douleur muette et résignée; ce qui m'a fait penser que l'être infortuné qu'on alloit déposer dans sa dernière demeure n'y étoit point accompagné par ses parents, car les regrets de la nature ont un autre caractère. J'oubliois de dire que le linceul étoit blanc, et qu'on y avoit attaché une petite couronne de fleurs, semblable à celles dont on pare le front des vierges.

Lorsque la foule a été écoulée, je me suis adressé à une femme presque octogénaire, qui suivoit d'un pas plus tardif, à cause de son grand âge; et je lui ai demandé le nom de la personne qu'on emportoit dans cette bière. — Hélas! Monsieur, m'a-t-elle reparti en sanglotant, vous n'avez pas manqué d'entendre parler de la bonne Cordélia. Si jeune encore, elle étoit déjà la mère des pauvres et l'édification des sages. C'est elle qui est morte hier. — Mais comme j'ai témoigné à cette bonne femme que le nom de Cordélia m'était inconnu, et que, depuis quelques années, j'étais étranger à Saltzbourg, elle m'a raconté ce qui suit, pendant que je prenois son bras pour lui adoucir les fatigues du voyage.

« Cordélia étoit née d'une famille opulente; mais elle étoit si humble et si compatissante pour la misère, qu'on ne s'étoit jamais aperçu de sa fortune qu'à ses libéralités. La mère de Cordélia se glorifioit de sa fille; les pères la donnoient pour modèle à leurs enfants; ses amies la nommaient avec orgueil; les pauvres la bénissoient; et l'envie elle-même se taisoit quand on parloit d'elle; car tout le monde l'aimoit,

tant elle étoit douce et bonne, la pauvre Cordélia ! Il faut bien que les anges en aient été jaloux, pour que Dieu l'ait éprouvée à ce point. Il y a déjà long-temps que sa mère s'aperçut qu'elle dévoroit un chagrin caché, et qu'elle s'efforça de pénétrer le mystère de son cœur. Qu'as-tu, ma Cordélia? lui disoit-elle ; et Cordélia se penchoit sur le sein de sa mère, et gémissoit. Tu aimes? ajouta sa mère un jour. Cordélia ne répondit rien. C'est que c'étoit là son secret, et qu'elle n'osoit ni le taire ni l'avouer.

» Cependant elle n'avoit point à rougir du choix qu'elle avoit fait, car Guillaume est un digne garçon; mais elle croyoit qu'on ne voudroit point consentir à son mariage avec lui, parce que Guillaume étoit pauvre. Voilà pourquoi elle déroboit la connaissance de son mal, quoiqu'il s'accrût tous les jours. Enfin, elle fut atteinte d'une maladie effrayante, et dans les accès de délire qui la saisissoient, elle prononçoit souvent le nom de Guillaume. Quant la fièvre commençoient à se calmer, et que Cordélia reprenoit ses sens, sa mère s'asseyoit auprès d'elle, et l'interrogeoit de nouveau. Une

fois elle convint de tout, parce qu'on lui apprit comment elle s'étoit trahie. Ses parents se réunirent; et après y avoir mûrement réfléchi, ils résolurent de la marier à Guillaume, puisqu'elle lui avoit donné son amour.

» On profita d'un de ces moments paisibles où Cordélia laissoit quelque espoir de convalescence pour lui en apporter la nouvelle, et comme on pensoit que sa parfaite guérison pouvoit dépendre de cette union tant désirée, on prit jour pour y procéder, dans une chapelle voisine de la maison. C'étoit hier, à pareille heure que maintenant, et précisément comme elle venoit d'atteindre à sa dix-septième année. Elle se leva, s'habilla, et se rendit à la chapelle, entre sa mère qui étoit toute consolée, et Guillaume qui ne se sentoit pas de joie. Ces amies qui l'entourent encore marchoient à ses côtés. On disoit en la voyant passer: Voyez Cordélia! elle est plus pâle, mais elle est au moins aussi belle. En effet, son air étoit plein de noblesse, de grâce et de sérénité. Seulement, au pied de l'autel, elle prononça tout bas ces mots, en s'appuyant sur Guillaume: Je me trouve mal. On la ramena; mais le coup étoit porté, et il

4.

avoit détruit toutes les ressources de la vie. Quelques minutes après midi, son œil sembla se ternir et s'éteindre. Elle le fixa tendrement sur son mari et sur sa mère, soupira et sourit. Ensuite elle détourna la tête, et demeura immobile. Guillaume effrayé prit sa main; elle étoit froide. Cordélia venoit de mourir! »

Nous marchions déjà dans le village que Cordélia, pendant le cours de sa maladie, avoit marqué pour le lieu de sa sépulture; et je m'informois encore, avec une triste curiosité, de tous les détails de cet évènement. J'aimois à entendre comment cette âme sensible et généreuse s'étoit fait connaître des malheureux pendant son trop rapide séjour sur la terre. Je plaignois Guillaume surtout; car, de survivre à ce qu'on aime.... — Que dis-je? Il en mourra, sans doute!

Et cependant nous arrivons devant l'église. La porte s'ouvre, le corps est déposé sur le seuil; et le prêtre debout, les yeux levés au ciel, le front calme, les bras étendus, l'aspersoir à la main; laisse tomber quelques gouttes d'eau consacrée sur la prison étroite et mystérieuse qui renferme Cordélia. Ensuite

on introduit le cercueil, le convoi l'accompagne, silencieux, sous la nef antique, et se divise en deux rangs, auprès des grilles du chœur; le peuple se prosterne, et le sacrifice commence.

Quel spectacle elle offroit à mes yeux, et de quelles idées elle venoit assaillir mon cœur, cette pompe touchante que la religion a placée comme un point de repos entre le trépas et l'éternité! La sainteté du lieu; la grandeur des cérémonies; la mélodie imposante qui retentit dans l'enceinte sacrée; les vapeurs de l'encens qui se mêlent à la fumée des flambeaux funéraires; un prêtre auguste qui apporte au Tout-Puissant les prières de la multitude; une foule pieuse qui appelle les miséricordes inépuisables du Créateur sur le tombeau de la créature; Dieu lui-même, descendu en victime expiatoire pour la rédemption des hommes, et ramenant les fidèles au pied du trône de son père; — et près de moi, dans cette bière, — sous ces tristes livrées de la mort, — une jeune fille qui avoit à peine rêvé les embrassements d'un époux, et qui échange si vite ses roses contre des cyprès, les délices de son printemps contre les secrets de l'avenir, son lit nuptial contre

une fosse ! une vierge qui n'étoit pas encore dépouillée de sa robe d'hymen, et qu'ils vont jeter à jamais dans la terre humide et profonde, à la merci de toutes les intempéries des saisons et de tous les ravages du temps ! Cette innocente Cordélia, hier, hélas ! si ravissante de perfections et de beautés; aujourd'hui, un cadavre !

Tandis que je me livrois à mes réflexions, le cortége s'est porté au cimetière, où il devoit laisser Cordélia; et les regrets qu'elle inspiroit ont éclaté avec plus d'amertume. C'est alors qu'on auroit pu penser que chacun pleuroit en elle une fille ou une sœur chérie, tant l'idée de s'en séparer pour toujours, et de perdre bientôt de vue le peu qui en restoit, avait augmenté le développement de toutes les douleurs !

Dans ce moment même, un étranger s'est approché, et quel homme ce devoit être que celui-ci ! Il paraissoit toucher à l'âge mûr; mais quelque grande douleur avoit déjà gravé sur son front les empreintes d'une vieillesse anticipée. Son regard doux et fier, tendre et cependant un peu sombre, commandoit le

respect, l'admiration et l'amour; et je ne sais quoi de céleste et d'éblouissant flottoit sur son visage, avec une majesté incomparable. Il est venu à moi, il m'a interrogé d'une voix émue, et je lui ai répété en peu de mots ce qu'on m'avoit raconté de Cordélia et de sa mort; mais quand j'en suis arrivé à la fin de ce récit, il a cessé de m'interroger, et, peut-être, de me voir; ses joues se sont enflammées, ses membres se sont roidis, tout son corps a tremblé d'une convulsion subite; il s'est précipité vers la fosse, il y a attaché un regard avide; et quand on y a poussé le cercueil, et que les ais ont crié en glissant le long des cordes, ses bras qui cherchoient un appui, se sont enlacés autour de moi: — Oh! vous ne savez pas, s'écrioit-il, vous ne saurez jamais ce que cette matinée me rappelle de tourments! Vous ne savez pas qu'autrefois j'ai vu mourir et tomber ainsi sur la terre celle qui étoit, à elle seule, toute ma joie et tout mon amour, — ma sœur d'adoption, — l'amie de ma jeunesse, — l'épouse qu'on alloit me donner. — Et il a perdu connaissance. Dès que nos soins empressés ont eu ravivé son cœur, je l'ai entraîné loin de

cette scène d'affliction ; et, marchant à grande hâte du côté de la ville, nous ne nous sommes arrêtés qu'au détour de ce chemin d'où j'avois vu descendre le convoi, et lorsque le village s'est caché derrière le pied des côteaux boisés, comme sous un rideau.

Là, nous nous sommes séparés; mais avant de me quitter, —en me pressant contre son sein avec une ferveur d'amitié dont j'étois tout énorgueilli, en me prodigant des témoignages si affectueux de reconnaissance pour une action si simple, il s'est nommé; et cet inconnu, vers qui mon cœur avait volé d'abord, — c'est l'époux d'Eulalie !

Quand je me souviens, après cela, qu'Eulalie avoit cru découvrir quelques rapports entre nous ; et quand je me le représente avec sa physionomie de demi-dieu, il me semble que c'est une faculté qui a été accordée aux âmes tendres, en dédommagement de la vicissitude de nos affections, que de pouvoir retrouver partout des images de ce qu'elles ont aimé.

———

Le 9 septembre.

C'est encore ici une marque de la faiblesse de notre esprit, et de l'inutilité des efforts que nous employons à combattre nos penchants. Il m'est bien démontré que notre vie a été prévue et ordonnée avec toutes ses harmonies; que toutes les habitudes, toutes les relations que nous contractons dans le commerce du monde, sont des conséquences nécessaires de notre organisation; et qu'il ne nous appartient ni d'expliquer ni de vaincre les sympathies dont nous nous trouvons quelquefois liés. Par quel autre ascendant que celui d'une autre fatalité toute-puissante, ce ravisseur qui m'a dépossédé de mes plus chères espérances seroit-il venu me séduire et me subjuguer, quand tout m'étoit odieux en lui, et que j'aurois voulu pouvoir mettre un monde entre nous deux? N'est-il plus l'époux d'Eulalie, et Eulalie, ne l'aimé-je plus?

Qui empêchoit cependant que je passasse ma

vie entre eux ? Idée si riche en délices que ma faible imagination s'en étonne ! qui empêchoit que je fusse son époux comme lui, et qu'elle nous partageât sa tendresse ? Une âme d'une sensibilité si vive et si tendre ne nous auroit-elle pas facilement confondus dans son amour ? et falloit-il que le bonheur des autres ne s'enrichît que de mes pertes et de mes douleurs ?

Il le faut avouer, c'est une condition bien digne de pitié que la mienne ! car tout maltraités du sort que soient la plupart des hommes, j'ai vu, du moins, qu'ils pouvoient se dédommager de la sévérité de leur fortune dans quelques sentiments consolants. Moi seul, sur cette terre misérable, je réunis toutes les misères de l'humanité ; et tout ce qui les charme ou les soulage m'est cruellement interdit. Mes affections les plus douces deviennent des tourments insupportables ; et sur mes lèvres, l'air même que je respire s'empoisonne depuis que Dieu m'a déshérité de sa providence !

Le 10 septembre.

Cependant il en a aimé, il en aime, il en regrette une autre. Il ne sait point l'aimer comme je l'aimois. Il ne rapporte pas à elle seule tous ses souvenirs, toutes ses pensées, toute sa vie; et sur le sein d'Eulalie, il rêve un autre amour et une autre félicité. Désabuse-toi de ton bonheur, âme tendre et confiante! Cet époux ne t'étoit pas destiné. Ses transports, ses soupirs, ses larmes ne sont point pour toi. Ce n'est point toi qu'il desire, qu'il cherche à son réveil; mais celle que les prestiges de la nuit lui avoient montrée, et qui enchantoit son sommeil adultère. Infortunée! ce n'est point toi qu'il aime! et de quel droit exigeroit-il de toi l'affection qu'il ne peut plus te donner? n'est-il pas nul l'engagement qui a violé tous les engagements du cœur, et qui a trahi la nature?

Je pourrois donc — jamais. Cette idée a beau fermenter dans mon sein, — jamais! Chimère! illusions de ténèbres! Qui suis-je,

hélas ? un captif dont l'imagination s'est reposée un moment dans des songes voluptueux ; qui croyoit marcher sur des routes de verdure, et sous des bocages de roses ; qui ne s'occupoit que d'espérances faciles et de pensées riantes, et qui retrouve tout-à-coup autour de lui ses chaînes et son cachot.

Quand je me vois ainsi séparé de tout bonheur par un océan sans rivage ; quand je me sens froissé, anéanti par le désespoir ; quand j'observe comment toutes mes facultés se dégradent et s'irritent tour-à-tour dans cet état de convulsion et de douleur ; quand j'essaie de calculer jusqu'à quel point de légères modifications de circonstances ou de tempérament peuvent influer sur nos résolutions les plus graves, et que je réfléchis sur tant de misérables que le ciel a jetés, avec une sensibilité brûlante, au milieu des contraintes et des luttes de la vie, — je m'étonne moins de compter un si grand nombre de réputations écrites avec du sang, et je m'indigne des jugements insensés de la foule. Interrogez ces fiers, ces aveugles dispensateurs de gloire et de châtiments : ils ont tout apprécié, tout mesuré, tout prévu. Il n'est pas un crime,

pas une pensée qui échappe à leurs lois, à leurs inquisitions, à leurs bourreaux ; — et cependant ils ne savent pas, ils ne sauront jamais combien est faible, étroite, imperceptible, la distance qui sépare un révolté de son empereur et le supplice d'un proscrit de l'apothéose d'un demi-dieu.

Le 11 septembre.

Pour la seconde fois je l'ai vu — j'entrois dans une maison étrangère; on m'annonce, et M. Spronck vole à moi avec les marques de la plus vive affection. — Charles Munster ! a-t-il dit, hélas ! c'est donc vous ! — et il n'a point achevé; mais son silence même parle à mon cœur. Il sembloit me plaindre et se justifier ; il vouloit se défendre de ma haine ! et moi, pendant ce temps-là, frémissant, interdit, et les yeux trempés de pleurs, j'ai été vingt fois tenté de me jeter à ses genoux — ou dans ses bras.

Le 12 septembre.

Il y a des plaisirs que nous avons goûtés avec tant de délices, que nous croirions volontiers que le souvenir qui nous en reste doit suffire à nourrir notre cœur d'idées riantes et heureuses, pendant tout le cours de la vie ; et quand nous nous retrouvons, long-temps après, dans les mêmes circonstances, il arrive cependant que ces émotions, si agréables et si regrettées, ont perdu presque tout ce qu'elles avoient d'ivresse. Nous nous plaignons alors de l'instabilité des choses de la terre ; et, parce que nous ne savons plus jouir des beautés qui nous transportoient, nous accusons follement la nature d'avoir changé.

Est-il rien de plus doux, disois-je, que de pouvoir, après de grandes traverses et des années d'exil et de douleur, se reporter par la pensée aux jours si purs de l'heureuse enfance? que de revoir les lieux qui ont été le théâtre de nos premiers jeux, de nos premiers

5.

travaux, et de nos premiers succès? les perspectives qui ont exercé nos premiers crayons; le toit natal et les domaines héréditaires? que de reconnaître le champ que notre père a défriché; l'arbre dont il aimoit l'ombrage, sa charrue, son foyer rustique et le lit de paix d'où il nous a béni? On se rappelle avec tant d'envie ce temps, riche d'ignorance et de simplicité, où une médiocrité laborieuse bornoit nos desirs, et un horizon étroit, notre univers! Nous avons tant de fois souhaité de rassembler autour de nous tous ceux avec lesquels nous avons fait l'apprentissage de la vie, et nous espérions tant de ravissements dans leur entretien! J'ai quitté Saltzbourg pour venir réchauffer mon cœur à ce foyer d'innocentes voluptés; et au lieu des consolations que j'y cherchois, tout ce que j'ai vu n'a servi qu'à redoubler mes chagrins. Plaisirs péniblement achetés que ceux qui ont de tels retours! le bonheur passé peut donc être un tourment de plus!

Je me figure un de ces anges réprouvés qui consument leur éternité dans d'inutiles repentirs. Quelquefois il s'élève pensif jusqu'aux

confins de sa première patrie ; il contemple, avec une tristesse profonde, le ciel dont il a été banni, et les biens dont sa rébellion l'a frustré : son infortune s'en augmente ; et rugissant de désespoir, il se replonge dans les abîmes.

Le 14 septembre.

Combien de gens qui se plaignent de la monotonie de la nature, qui n'y voient que des tableaux stériles et fastidieux ; qui pensent d'un coup d'œil tout apercevoir et tout embrasser, et qui ne devroient s'en prendre de l'imperfection de leurs jouissances qu'à la pauvreté de leur imagination et de leurs organes ; pendant que l'artiste gémit de l'impuissance de ses ressources, et maudit ses toiles et ses palettes, quand il remarque tant de nuances inimitables, tant d'aspects mobiles, tant d'expressions variées dans le grand tableau de la superbe création. —Et quel sujet d'incertitudes pour lui que de voir un seul point de l'horizon modifié par toutes les influences des saisons, par tous les accidents de la lumière et par toutes les émotions de son propre cœur !

Je me suis arrêté ce matin sous un vieil orme, autour duquel, à certains jours de fête, les jeunes gens, rassemblés par les simples

concerts du ménétrier, faisoient briller à l'envi leur force et leur légèreté, tandis que les anciens du village, tout émus de délicieux souvenirs, se rappeloient entre eux quelque notable évènement de leur jeunesse, arrivé à pareil anniversaire. On a sans doute conservé cette tradition heureuse; car j'ai vu, sur l'herbe foulée en rond, des fleurs éparses et des pâquerettes effeuillées. Heureux ceux-ci, du moins, qui sont encore fidèles à leurs premiers plaisirs et à leurs premières mœurs !

De cet endroit, la vue s'étend sur une immense vallée qui se creuse et se déploie avec grâce entre les revers des forêts, et dont l'aspect riant et calme enchante le cœur. Quelques ruisseaux bordés de saules s'égarent dans la plaine sans trop s'éloigner les uns des autres, se divisent en compartiments élégants, se cherchent et se fuient tour-à-tour, et les voici bientôt qui reviennent, tous ensemble, embrasser les bocages de leurs contours indécis. A droite, parmi des cabanes de paysans, on distingue les tourelles d'un château gothique dont les ailes ruineuses s'étendent pesamment sur une large plate-forme; et plus

bas, la rivière qui sort tout à coup de derrière la colline, comme si elle y avoit pris sa source, et qui va se perdre ensuite, à de grandes distances, dans les fonds bleuâtres du ciel. Le pont qui la traverse au loin ressemble à un petit croissant noir appliqué sur un champ d'azur.

L'orient commence-t-il à se colorer des premières teintes du jour, tout est douteux, vague et indéfini. Le paysage, à peine ébauché, n'offre que des couleurs incertaines, des traits confus et des formes capricieuses. A mesure que le jour s'élève, les montagnes naissent, les perspectives se reculent, les plans se détachent et se caractérisent; des nuées d'oiseaux de toute couleur parcourent l'air avec toutes sortes de vols et de ramages. Bientôt l'heure des travaux peuple les routes et les champs. L'agriculteur descend du hameau, le muletier suit ses charges et le pâtre ses brebis. Chaque heure qui s'approche amène d'autres scènes Quelquefois un seul coup de vent suffit pour tout changer. Toutes les forêts s'inclinent, tous les saules blanchissent, tous les ruisseaux se rident, et tous les échos soupirent.

Le soleil descend-il, au contraire, vers l'occident, le vallon s'obscurcit, les ombres s'étendent. Quelques points plus élevés se font encore remarquer avec leurs reflets d'or, parmi les nuages de pourpre; mais ces lueurs mourantes ne brillent nulle part avec plus d'éclat que sur la surface de la rivière, qui se précipite étincelante, et enveloppe tout le couchant d'une vaste écharpe de feu.

La lune enfin s'ouvre-t-elle un passage dans les espaces du ciel : soit que sa lumière, tendre et craintive comme les regards d'une vierge, repose endormie sur les plaines; soit qu'elle tremble sous les ombrages transparents; soit qu'elle se déroule en gerbe, ou se berce en réseau d'argent sur les vagues agitées, c'est alors qu'on croit trouver à tous les objets des charmes inexplicables et des douceurs infinies; c'est alors que tous les bois ont des bruits religieux, des pompes et des secrets. Tous les aspects du ciel et de la terre prennent je ne sais quoi d'idéal. L'air est chargé d'émanations trés-pures et de parfums très-agréables. Le son du cor, le tintement de la cloche lointaine, l'aboiement du dogue attentif qui veille au-devant de l'habitation

de l'homme, un rien vous trouble et vous pénètre ; il semble que cette nuit imposante jette quelque chose d'imposant sur toutes vos sensations.

Que dis-je? les inspirations superstitieuses et les rêveries crédules sont filles de la solitude et des ténèbres. Qui m'empêche de donner à ce château des habitants et des mystères? de gémir sur le sort d'une épouse opprimée, qui se meurt dans ces souterrains, et d'évoquer sur ces tours les vieilles ombres de leurs anciens possesseurs?

Ces chaumières ne peuvent-elles pas me cacher un couple de vrais amants qui ont préféré le simple toit de leurs pères, un petit champ cultivé par leurs mains, et des plaisirs sans regrets, à toutes les séductions de la ville?

Rêvons, rêvons cette félicité dans ce qui nous environne, puisqu'elle ne doit jamais devenir notre partage.

Le 17 septembre.

Ce village n'est séparé de celui où j'ai vu Eulalie pour la première fois que par une hauteur plantée de différents arbres, entre lesquels on a tracé mille petits sentiers. Soit prédilection, soit hasard, mes rêveries solitaires me ramenoient toujours à une jolie esplanade, tapissée d'une molle verdure, et que de larges érables recouvrent de leurs voûtes fraîches et ombreuses. Sur la pente de la colline, un clocher, noirci par un incendie encore récent, élevoit sa tour enfumée du milieu de quelques masures grossièrement groupées en amphithéâtre, et sur les bords de la plaine on comptoit quelques métairies avec leurs champs, et quelques maisons de plaisance avec leurs jardins.

Dans un enclos d'une coupe agréable et d'une exposition heureuse, j'avois souvent remarqué Eulalie s'égarant pensive à travers les vergers, et laissant flotter au gré des vents les plis de sa

robe blanche et les ondes de sa chevelure ; ou venant, au déclin du jour, arroser d'une eau pure les fleurs de ses parterres, quand elles se penchoient toutes fanées des ardeurs du soleil, comme de touchants symboles d'une âme tendre qui se consume dans ses langueurs ; — et chaque fois un desir inquiet, un sentiment mêlé de trouble et de volupté se glissoit dans mes veines et faisoit bouillonner mon sang. Mon âme brûloit de s'allier, à travers l'espace, à l'âme de cette inconnue ; si elle s'éloignoit, je la suivois de mes regards jusqu'à ce qu'elle m'échappât, je l'attendois jusqu'à ce qu'elle revînt ; et dès qu'elle paroissoit, je cherchois à m'emparer de son image, à me l'approprier tout entière, à l'identifier avec moi pour ne la reperdre jamais. Fixe, debout, sans respiration, sans mouvement, sa présence étoit un mystère que je craignois de troubler. Quelquefois aussi de noirs pressentiments s'étendoient sur mon avenir comme un voile de douleurs ; et alors j'éprouvois un déchirement dans le cœur, un malaise partout. Des nuages de sang flottoient devant mes yeux, et m'offusquoient le ciel ; des larmes, tièdes et pesantes comme les premières

gouttes d'une pluie d'orage, rouloient de mes paupières, et la terre fuyoit sous moi. Voulois-je partir? j'avois tout oublié, mon papier, mes crayons et mon Ossian.

Puis, je m'engageois au hasard dans le bois, et je me frayois des chemins nouveaux, en écartant des mains les branches humides et les arbrisseaux épineux. Je me plaisois à parcourir des lieux où l'homme n'a pas coutume de pénétrer, tant j'étois jaloux du sentiment qui remplissoit mon âme, et tant il m'eût été pénible d'en être distrait! Je parlois d'elle sous mille noms imaginaires; je les gravois sur l'écorce ou sur le sable, et souvent j'y joignois le mien. Si, quelque temps après, je venois à passer dans le même endroit, et à reconnoître ces chiffres, je palpitois de joie, comme si j'avois pu croire qu'elle les eût entrelacés elle-même. Souvent je courbois de jeunes arbres pour en faire des dômes de verdure; ou bien je les arrondissois en portiques, j'en tressois les rameaux, et j'y suspendois encore de fraîches guirlandes de liane, avec leurs feuilles en fer de piques, et leurs cymbales d'ivoire toutes brillantes de rosée.

Peut-être un jour, disois-je alors, je la conduirai sous mes berceaux, je la ferai passer sous mes voûtes de fleurs, et je la couronnerai de mes lianes. C'étoient les douces chimères et les illusions présomptueuses de l'amour sans expérience.

Aujourd'hui, j'ai voulu revoir tout cela; mais la magie des beaux jours n'y est plus. La maison est abandonnée à de nouveaux propriétaires; et ceux-ci, sans respect, ont ravagé ses parterres et arraché ses chèvre-feuilles. Ils n'ont rien épargné de ce qu'elle aimoit: ce qu'elle aimoit! ces étrangers le savoient-ils?

Cependant j'ai cédé au prestige de mes souvenirs avec tant de confiance et d'abandon, qu'avant de quitter l'esplanade je me suis machinalement détourné pour savoir si Eulalie ne venoit pas. — Après quoi, en réfléchissant sur cette erreur, je me suis pris à pleurer; mais combien plus amèrement, quand j'ai aperçu mes berceaux désolés et détruits par le vent, mes petits arbres abattus par la coignée, et la terre jonchée de leurs branches! A cette dernière perte, si légère qu'elle paroisse, je

me suis rappelé tout ce que j'avois perdu; je me suis contemplé avec effroi dans ma solitude et dans ma misère; sans amis, sans famille et sans patrie; sans appui et sans espérance; trahi par le passé, accablé du présent, et dépossédé de l'avenir; abandonné d'Eulalie et du ciel!

Là même, j'avois autrefois résolu de consacrer à mon cher Werther une fosse couverte d'herbe ondoyante, comme il l'a souvent désirée; et aujourd'hui j'ai senti une secrète envie d'y creuser bientôt la mienne. C'est une destinée si cruelle que de mourir loin de ce qui nous fut cher, — et de laisser le soin de sa sépulture à la pitié d'un passant!

Le 24 septembre.

Oui, au feu qui parcourt mes veines, je sens qu'il n'y avoit de bien pour moi sur la terre que dans cette autre moitié de moi-même, dont le sort injuste m'a séparé ! Et qui me rendroit ces jours de délices et de gloire ? Quel dieu me fera revivre ce passé jaloux qui a dévoré mon avenir ? Ce temps, hélas ! où mon cœur étoit inondé d'affections si heureuses ! où toutes mes facultés jouissoient d'une activité si puissante ; où, à sa seule approche, au seul bruit de sa voix, au plus petit frémissement de sa robe, je sentois la vie prête à me manquer partout, et mon âme se renverser dans tous mes nerfs ; où je me plaignois de n'avoir pas assez de forces pour suffire à mon bonheur, ou pas assez d'amour pour y succomber ? Qu'il m'eût été doux de finir ainsi, et d'exhaler mon dernier soupir dans cette béatitude ! Pourquoi n'osai-je pas la ceindre de mes bras, la ravir comme une proie, l'entraîner hors de la vue des hommes,

et la proclamer mon épouse devant le ciel ? Ou si ce desir même est un crime, pourquoi s'est-il si étroitement uni au propre sentiment de mon existence, que je ne puis plus l'exiler sans mourir ? Un crime? ai-je dit. Dans des jours de barbarie, dont le souvenir est lié à toutes les idées d'ignorance et de servitude, le vulgaire s'est avisé d'écrire ses préjugés, et il a dit : voici des lois ! Étrange aveuglement de l'humanité, spectacle digne de mépris, que celui de tant de générations gouvernées par les caprices d'une génération éteinte, et de tant de siècles, dont un siècle obscur a décidé !

Après avoir long-temps gémi sous le poids de ces odieuses contraintes, qui ne voudroit abréger le pénible essai de la vie, si cette joie restoit du moins en notre puissance ? Mais le ciel et les hommes s'accordent à nous la défendre, et nous ne nous affranchissons de nos jours que pour recommencer la douleur. Elle veille à la porte des tombeaux, comme ces monstres qui se nourrissent de cadavres ; elle nous désenchante du sommeil de la mort, et s'empare de notre éternité comme d'un héritage. Quel que soit cependant le terrible avenir, l'avenir

de sang et de larmes que vous gardez à vos réprouvés, souffrez, souffrez, ô Dieu ! qu'Eulalie me soit un moment rendue ! qu'un seul moment ce cœur palpite contre son cœur ! que ma faible existence puisse s'évanouir dans l'ivresse de ses regards et de ses baisers ! que je meure dans son amour ! — Et un enfer à ce prix !

Le 9 octobre.

C'est une chose admirable et pleine de charme que de suivre un grand génie dans sa course, d'être en quelque sorte associé à ses découvertes, et de parvenir avec lui à des distances auxquelles on n'auroit jamais pu atteindre sans guide, comme le navire accoutumé à des voyages de peu de cours, quand un pilote habile le fait cingler tout à coup au milieu des mers immenses, et vers des ports inconnus. Ainsi notre imagination entraînée dans le sublime essor de ta muse, ô divin Klopstock, et parcourant sur ses pas les espaces que tu as peuplés, s'étonne des miracles qui l'entourent, et s'arrête saisie d'effroi. Avec quelle magnificence tu rassembles sous nos yeux tout ce que la poésie a de merveilles ; soit que tu nous introduises dans les conseils du Très-Haut, quand les premiers-nés des anges célèbrent les mystères du ciel, et que les chérubins, pénétrés d'une religieuse frayeur, se voilent de leurs ailes d'or ; soit que

tu perces devant nous les voûtes ténébreuses des enfers ; que tu évoques, avec une autorité incroyable, ces puissances déchues qu'une éternelle vengeance poursuit de tourments éternels, et que tu nous les montres frémissant sous le poids de leurs chaînes brûlants et de leurs rochers foudroyés; soit que tu nous transportes au grand sacrifice de Golgotha, quand le créateur du monde se dévoue aux angoisses de la mort pour racheter ses bourreaux !

Mais la lecture de la Bible m'offre encore de plus délicieuses jouissances. Il n'est point de circonstance dans la vie de l'homme où elle ne mêle quelque douceur ; point de revers qu'elle ne solennise ; point de prospérité qu'elle n'embellisse : voilà le caractère que devoit avoir un livre émané du ciel même.

Souvent, quand la nature, dans tout l'éclat de sa parure automnale, et avec toutes ses forêts diaprées d'or et de pourpre, sourit au soleil couchant, je m'assieds sur la pente d'un coteau, sous quelque vieux chêne, et je relis les bucoliques ingénues des premiers temps, la naïve histoire de Ruth et les chants d'amour de Salomon. D'autres fois, sous les arches gothi-

ques d'une église en ruine qui élève ses tours solitaires dans le vallon, j'écoute ; — et, dans le gémissement des vents, qui grondent au travers de ses murailles, comme des voix d'airain, je crois saisir la parole prophétique d'un Daniel ou d'un Jérémie. De temps, en temps sur la fosse de mon père, et à l'ombre mélancolique des arbres que j'y ai plantés, je me rappelle, avec des pleurs très-abondants, l'histoire de Joseph et de ses frères ; car moi aussi qui voyois des frères dans tous les hommes, j'ai été vendu par eux, et ils m'ont envoyé dans un exil lointain. Mais plus souvent, quand la nuit, voilée de crêpes obscurs, s'avance dans ses voies silencieuses, — debout, sur un rocher couvert de mousse, je répète avec Job, dans toute l'effusion de ma douleur, ce cri profond de l'âme désabusée : —

Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur?

Le 10 octobre.

De dépit je briserois volontiers mes pinceaux, quand je pense à quel point la nature de ce triste Occident est chétive et disgraciée! — quand je rêve ces climats favorisés, ces ciels purs et ce soleil sans nuages du magnifique Orient, et que j'erre, en idée, sous les huttes nomades et patriarcales des pastorales oasis, ou parmi les monuments augustes de la vieille Égypte; quand le magnanime habitant de ces régions heureuses s'élève à mes yeux dans toute l'énergie de sa première grandeur et de ses formes originaires; — tandis que j'observe ici comment on a comprimé toutes les forces et restreint toutes les facultés; — lorsqu'il me semble voir cet Arabe, seul avec son coursier, qui respire, comme lui, toute la liberté des solitudes; lorsqu'il me semble, dis-je, le voir franchir les sables torrides, ou bien se reposant sous l'ombrage réparateur de ces palmiers; — en rassemblant ces traits devant ma pensée,

je me plains quelquefois à la Providence qu'elle m'ait exilé sur une zone froide, au milieu d'une création timide, et si loin des superbes regards du soleil inspirateur ; — et je m'écrie : Pourquoi les hommes m'ont-ils fait leur captif, et pourquoi m'ont-ils amené prisonnier dans leurs cités ? vous l'eussiez vu ce lion, dans le désert, se jeter sur la terre altérée, oublier qu'elle brûle, et la goûter long-temps entre ses dents.

Dans le désert, ai-je dit ; — car dans les liens de fer de la société, et sous le poids de ses institutions ignominieuses, — pauvres esclaves que nous sommes ! — nos organes lassés ne pourroient pas supporter long-temps l'éclat de cette nature exubérante. Ses riches prodigalités ne sauroient appartenir à l'homme qui s'est laissé dégrader de la dignité de son espèce, et qui a lâchement trafiqué de son indépendance. Et comme elle se sent profondément humiliée, l'âme généreuse qui a engagé toutes ses forces dans ce contrat, quand elle vient à savoir à quel prix, et pour quels pitoyables avantages, elle en a fait le sacrifice ; quand elle se trouve subjuguée par l'ascendant audacieux de ses insolents dominateurs, et qu'elle se reporte à ces

âges fortunés de la jeunesse du monde, où les sociétés circonscrites dans l'étroite enceinte des familles ne reconnoissoient d'autres pouvoirs que ceux qui ont été conférés par la divinité, d'autre chef que celui qu'elles tenoient de la nature!

C'est alors qu'on sent le besoin de choisir parmi les harmonies de la terre celles qui ont une affinité plus particulière avec notre misérable condition ; c'est alors, et je l'ai souvent éprouvé, qu'on préfère à la pompe radieuse du soleil les douteuses clartés de la lune et les mystères de la nuit ; à l'appareil des étés, aux grâces du printemps, aux opulentes faveurs de l'automne, la triste nudité de l'hiver, les brises froides et les noirs frimas.

Ainsi, quand mon âme vint à se détacher de ses jeunes illusions, et qu'elle ne trouva plus rien qui pût la fixer parmi les hommes, elle épia les secrets des ténèbres, et les joies silencieuses de la solitude ; elle s'égara dans les demeures de la mort, et sous les gémissements de l'aquilon ; elle aima les ruines, l'obscurité, les abîmes,—tout ce que la nature a de terreurs; et voilà comment elle a étudié en elle-même quelques-uns des caractères de l'infortune.

Oui, je le repète, l'hiver dans toute son indigence, l'hiver, avec ses astres pâles et ses phénomènes désastreux, me promet plus de ravissements que l'orgueilleuse profusion des beaux jours. J'aime à voir la terre dépouillée de sa parure féconde, et nageant dans ses horizons brumeux comme dans une mer de nuages. Au milieu de ces grandeurs évanouies et de cette végétation réprimée, tout semble prendre des voix gémissantes et des aspects funèbres, tout devient sévère et terrible. A travers les voiles grisâtres, et les nuées formidables dont il est enveloppé, on prendroit le soleil pour un météore qui s'éteint. Les rivières n'ont plus de frisonnement; les forêts n'ont plus d'ombrage ni de murmure. On n'entend que le cri de la branche morte qui se rompt et le bruissement des vents qui se glissent en sifflant sous les landes sèches. — Plus de verdure que celle du lierre, qui déploie ses larges tentures sous les parois des rochers, qui les attache aux murailles rustiques ou les roule autour des vieux chênes, et celle du houx au feuillage armé, qui groupe ses bouquets épineux sur la li-

sière des bois. Seulement, quelques sapins dessinent çà et là, contre la neige des montagnes, leurs obélisques foncés, comme autant de monuments dédiés à la mémoire des morts..... — Et vous voyez de temps en temps, dans le lointain, des voyageurs qui traversent précipitamment la plaine,—ou des pélerins qui prient sur une tombe.

Le 17 octobre.

Après des pluies abondantes, un torrent large et rapide, grossi de tous les ruisseaux et de toutes les ravines, descend du haut de nos montagnes, tombe avec le bruit de la foudre, s'élance furieux dans la plaine, la remplit d'épouvante et de désastres, brise, envahit, dévore tout ce qui contrarie son passage, et, chargé d'arbres déracinés, de rocs et de décombres, il roule, et se précipite en grondant dans la Salza.

Si vous trouvez par hasard, sur ses bords, quelque bouquet de peupliers, qui oppose doucement sa tranquille majesté à l'agitation véhémente de l'onde, votre âme s'ouvre à des pensers graves et religieux; et vous méditez tristement sur ces vaines grandeurs du monde, qui apparoissent tout-à-coup, comme le torrent, sans qu'on en sache la source; qui, comme lui, s'écoulent avec beaucoup de bruit et de ravages, et comme lui, s'abîment sans laisser de nom!

Quant à moi, je souris de pitié aux soins puériles que les hommes se donnent, pendant que le temps emporte dans son avenir toujours naissant le court présent dont ils jouissent ; et je sens mes peines s'adoucir, en considérant que la vie n'est qu'un moment qui fuit au milieu de l'immense éternité.

Le 19 octobre.

Cette nuit,—je me trouvois dans cette situation indéfinissable, qui n'a presque rien de l'activité de la vie, mais qui n'est pas tout-à-fait le sommeil. Je crus entendre une musique très-mélodieuse, d'une expression suave et touchante, et dont les sons étoient modulés avec tant de douceur, que la harpe elle-même n'a point d'accents plus tendres et plus séduisants. Vous auriez dit quelques concerts angéliques ! mais leur harmonie inconstante et capricieuse ne multiplioit mes joies fugitives que pour multiplier mes regrets ; et je l'avois à peine saisie, qu'errant au gré de tous les souffles de l'air elle m'échappoit de nouveau. Enfin, avec une cadence gémissante qui retentit profondément dans mon âme, elle cessa, et je n'entendis plus qu'un bruit sourd, à peu près pareil à celui d'un fleuve éloigné. Alors une main froide s'imprima pesamment sur mon cœur ; un fantôme se courba vers moi, en me nommant de sa voix grêle ; et

je sentis que le souffle de sa bouche m'avoit glacé. Je me détournai, et je pensai voir mon père, —non tel qu'il me paroissoit jadis, —mais d'une forme vague et sombre; pâle, défiguré, l'œil enfoncé, la prunelle sanglante, et les cheveux épars comme un petit nuage; puis il s'éloigna, devenant à chaque pas moins distinct, et décroissant dans l'obscurité, comme une lumière prête à s'éteindre. Je voulus m'élancer pour le suivre; mais, au même instant, cette lumière, cette voix, ce fantôme, tout s'évanouit avec mon rêve, et je n'embrassai que les ténèbres.

Le 23 octobre.

Puisqu'il est vrai que, dès le commencement de ce court passage de la vie, tout ce que nous avons vu autour de nous ne nous a laissé que des regrets, heureux le sage qui s'enveloppe de son manteau, qui s'abandonne à son esquif, et qui ne tourne plus les yeux vers le rivage! — Mais ce courage difficile ne m'a pas été donné.

Je m'étonne moi-même des irrésolutions de mon cœur et de l'aveugle facilité avec laquelle il embrasse tous les jours d'autres chimères. Tout ce qui a une apparence de nouveauté le séduit, parce qu'il ne sait rien de pire que son état ordinaire, et qu'il se fie au changement. Il veut des émotions inégales et distraites, une manière d'être diverse et fortuite, parce qu'il a observé qu'il gagnoit plus sur ce qu'il laissoit au hasard que sur ce qu'il donnoit à la prévoyance. Telle est pourtant son inquiétude, qu'au milieu des agitations qu'il cherchoit il

desire encore le repos, uniquement, peut-être, parce que le repos est autre chose que ce qu'il éprouve habituellement; mais il ne tarde pas à se fatiguer du repos lui-même. Il ne voit le bonheur que loin de lui; et dès qu'il croit l'avoir vu quelque part, il brise, pour atteindre à ce point, les nœuds qui l'attachoient ailleurs; plus heureux, du moins, s'il pouvoit les briser tous! — Qu'arrive-t-il, cependant? Avant que la route qui nous mène au but désiré soit parcourue à demi, le prestige cesse et le fantôme s'envole, en se jouant de nos espérances. Dieu me préserve d'exister long-temps de cette manière!

Me rapprocher d'Eulalie! — disois-je ce matin: — oui, vivre près d'elle! habiter où elle habite! respirer l'air qu'elle respire! — Et, depuis ce temps-là, tout ce que je vois ici m'importune.

Le 30 octobre.

L'autre jour, je m'étois presque involontairement acheminé vers Saltzbourg; mais dès que j'apperçus la forteresse de la montagne, les flèches des églises, les dômes des palais, et dès que je pus renouer la sensation que j'éprouvois avec tous mes souvenirs, je me trouvai si puissamment entraîné, qu'à quelque prix que ce fût, je n'aurois pas changé de direction. Cependant la nuit s'approchoit, et les brumes épaisses et pluvieuses de cette saison avoient hâté les ténèbres. J'avois besoin, d'ailleurs, de recueillement et de liberté, et je ne voulois entrer dans la ville qu'après avoir exercé mon âme à supporter les agitations qui la menacent. Je m'emparois avec volupté de cette nuit longue et rigoureuse où rien ne limitoit plus l'indépendance de ma pensée. Tous ces tableaux que le jour anime et colore, tout ce qui me rappelle la vie, me froisse et me contraint. S'il y a en moi quelque activité toute-puissante; si je me sens quel-

quefois une force au-dessus de l'homme, c'est dans l'isolement de la nuit et dans la contemplation des tombeaux. Toutes les idées sublimes naissent du cœur, et le cœur de l'homme est sombre et souffrant.

En passant dans le village où j'ai vu enterrer Cordélia, où j'ai rencontré le mari d'Eulalie, —je pénétrai dans le cimetière par les brèches de la muraille. L'obscurité étoit profonde. Les hibous de la vieille église pleuroient ou siffloient sur les corniches. La cloche, lentement vibrée par le vent, rendit des sons plaintifs, et je ne sais quels accents lugubres s'élevèrent auprès de moi. Alors un homme s'élança sur mon passage; puis, s'arrêtant tout-à-coup, et laissant reposer sa tête sur son sein, il nomma tristement Cordélia. — C'étoit Guillaume, et le ciel me permit de lui donner quelques consolations; car la voix des malheureux parvient facilement au cœur des malheureux; et on a dit que ceux qui avoient beaucoup souffert savoient des paroles pour charmer la douleur. Nous conversâmes long-temps.

« Si j'avois voulu, me dit-il, — la vie est facile à quitter, et les jours de l'homme se dé-

pouillent comme un vêtement. — Mais, vous le dirai-je? il étoit minuit; j'étois assis sur ces pierres, et prêt à briser ce fragile talisman de l'existence, je m'égarois dans la contemplation des temps, je les embrassois de ma pensée. Déjà tous les évènements écoulés se succédoient devant ma mémoire, comme les réminiscences d'un rêve; mais j'aspirois encore à l'avenir; et cet avenir incertain, je le peuplois de mes chimères : — quand, tout-à-coup, — une idée horrible me frappa! Écoutez ce que le ciel m'avoit inspiré. L'avenir! m'écriai-je; et de quel droit, misérable suicide, oses-tu compter sur l'avenir? Tu as voulu cesser d'être avant ton heure; et qui sait si ta punition ne sera pas de n'être jamais? Tu t'ouvres une issue pour échapper aux douleurs de la vie; mais qui sait si tu ne te fermes pas l'éternité? Cordélia, cependant, la plus pure des filles de la terre, t'attendoit parmi les justes; et, avec une joie ineffable, elle se préparoit à t'initier aux délices du ciel... Mais celui qui a détruit l'image de Dieu ne vivra plus; il a semé la mort, et il recueillera le néant.

« Depuis, j'y ai beaucoup réfléchi, reprit

Guillaume après un moment de silence ; je crois que celui qui se donne la mort a trompé l'intention de la divinité ; et, en réfléchissant à cette foule de relations qui rattachent l'homme à tous les objets d'ici-bas, je l'ai considéré comme le centre d'une multitude d'harmonies qui naissent et qui périssent avec lui, de sorte qu'il ne peut tomber sans entraîner toute une création dans sa chûte, et que le dernier soupir qu'il exale met en deuil toute la nature. En méditant sur ces choses, j'ai reconnu que la suprême vertu étoit à aimer ses semblables, et la suprême sagesse, à supporter sa destinée.

« Je sais pourtant que la raison de l'homme est un roseau qui cède à beaucoup d'orages ; moi-même, hélas ! j'ai péniblement appris qu'il est difficile de lutter avec la douleur, quand on ne lui oppose pas l'absence et surtout la religion ! C'est pourquoi j'ai résolu de m'exiler d'ici et de chercher ailleurs une tombe. Il y a auprès de Donnawert un monastère ancien, dont les murailles sont baignées par le Danube, et auquel on arrive par un bois de sapins d'un aspect triste et formidable. Ce lieu est plein de mystè-

res et de solennité ; et l'âme s'y abandonne à des sentiments d'un ordre si sublime, qu'ils absorbent, dit-on, par un privilége miraculeux, toutes les anciennes émotions de la vie. Ce monastère sera mon asile. »

Le jour nous surprit dans cet entretien. Le soleil se levoit derrière la tour de l'église et la couronnoit de ses rayons comme d'une pâle auréole ; l'air étoit chargé de vapeurs humides, et à travers le brouillard dont nous étions enveloppés, on auroit pu nous prendre pour des ombres qui erroient, avec leurs robes de nuages, au milieu des sépultures. Je compris qu'il étoit l'heure de se séparer ; j'embrassai tendrement Guillaume, et je franchis les murs du cimetière.

Mais, en entrant à Saltzbourg, — je ne sais quel pressentiment affreux.... ! — mon cœur s'est serré, mes yeux se sont obscurcis, et le sentiment de ma vie est demeuré suspendu.

CONCLUSION.

C'EST ici que finit le journal de Charles Munster. Il paroît qu'il eut à éprouver des agitations si violentes qu'il ne lui resta pas même la force de s'en rendre compte ; et nous ne retrouvons de lui que des notes de peu d'importance sur ses relations multipliées avec Guillaume; jusqu'au départ de celui-ci pour le couvent de Donnawert. Ce que nous allons ajouter à ces

mémoires est écrit d'une autre main dans l'original.

Depuis long-temps la mélancolie de M. Spronck n'avoit fait qu'augmenter : il avoit entendu parler de Charles Munster avant son mariage; il le croyoit mort quand il épousa Eulalie, et à la nouvelle de son retour, il pressentit tout ce que ces infortunés auroient à souffrir. L'événement qui lui représenta d'une manière si vive la perte qu'il avoit faite peu d'années auparavant, et qui remit sous ses yeux la pompe funèbre de sa prétendue, porta les derniers coups à son cœur; poursuivi du sentiment de ses propres douleurs et de celles dont il étoit l'occasion, son caractère contracta quelque chose de sinistre et d'effrayant. Les soins d'Eulalie elle-même envenimoient ses chagrins; et quand elle s'approchoit de lui avec un regard plein de tendresse et de douceur, il détournoit tristement les yeux et la repoussoit en gémissant. Vers ce temps-là, le hasard lui apprit que Charles, qu'on avoit cru reparti pour des pays lointains, étoit revenu à Saltzbourg, après avoir passé quelques semaines dans son village natal. Cette nouvelle sembla d'abord lui appor-

ter beaucoup de consolations ; mais le soir même, son état empira tout à coup ; son teint se plomba, ses yeux s'égarèrent, toute sa force l'abandonna, et on s'attendoit à chaque instant à le voir expirer, quand Charles arriva au monastère, où une lettre du malheureux époux d'Eulalie l'avoit mandé. M. Spronck étoit étendu, sans connaissance et presque sans vie. Eulalie, à genoux devant son lit, baignoit ses mains de pleurs ; et une lampe qui alloit s'éteindre jetoit seule quelque lumière sur cette scène de douleur. Au bruit de la porte qui s'ouvroit, le mourant donna des signes d'existence ; la vue fixe et la physionomie immobile, il étoit dans la situation d'un homme qui sort d'un songe pénible, et qui cherche à réconcilier ses sens avec les objets qui l'entourent. Enfin il parut frappé d'un puissant souvenir, et il prononça, d'une voix forte et empressé, le nom de Charles Munster. A peine l'eût-il nommé, qu'il le reconnut à quelques pas ; et aussitôt il le salua avec un sourire si tendre et si paternel, que Charles attendri se laissa tomber à genoux devant lui. Alors M. Spronck imposa ses mains sur son ami et sur sa femme ; et après avoir

rassemblé toutes les puissances de son âme, il leur peignit d'une manière touchante les adversités qui avoient empoisonné sa jeunesse, la grandeur de ses pertes, la douleur de ses épreuves, et surtout l'acharnement de cette fatalité funeste qui les avoit enveloppés tous deux dans les horreurs de sa propre destinée. Il leur demanda grâce du mal involontaire qu'il leur avoit fait; il leur parla de sa fin prochaine; et les enlaçant de ses bras, il termina en ces termes : — Soyez heureux, dit-il, — maintenant que ma misérable vie ne peut plus y porter d'obstacle; soyez heureux, maintenant que je vais rendre à la terre ce cœur brisé de désespoir; soyez heureux, et n'ayez point de regret aux jours que le sort m'avoit peut-être encore réservés; car je ne pouvois pas en espérer de plus doux que celui-ci, où il m'est permis de vous léguer un avenir sans alarmes, et de vous dédommager des peines que je vous ai causées. En permettant que ma mort fût un bienfait pour ceux que j'aime, le ciel avoit placé dans ma mort la seule joie que je dusse goûter ici-bas. Il me pardonnera sans doute d'en avoir hâté l'heure, et il ne me condamnera pas, —

comme les homme ! Aimez-moi, du moins, et pardonnez-moi. —

A ces mots, sa poitrine se souleva avec un grand effort, son corps se roidit, et la parole expira sur ses lèvres. Eulalie s'échappa de la chambre en poussant des cris affreux, et Charles perdit connaissance. Quelque temps après celui-ci reprit ses sens, mais la lampe ne brilloit plus, et il ne lui restoit de tout ce qui s'étoit passé, que des idées vagues et incertaines comme les illusions de la nuit. Il étendit les bras en tâtonnant, et rencontra un corps immobile et froid. Les hommes qui venoient chercher cette dépouille pour le tombeau le reconduisirent à Saltzbourg.

Les profondes impressions qu'il avoit reçues n'étoient pas de nature à s'effacer promptement. Un mois entier se passa sans que son âme se fût remise de ces violentes émotions. Dans ce temps-là on lui apporta une lettre d'Eulalie ; au seul aspect de cette écriture si chère, il changea d'abord de contenance et de couleur ; ses joues s'enflammèrent ; toute sa vie se fixa dans ses yeux, et à l'inquiétude qui l'agitoit, on auroit vu aisément qu'il étoit balancé entre la

crainte d'apprendre son sort et le tourment de l'ignorer. Enfin il reprit peu à peu du calme et de l'assurance. Il s'étoit attendu à tout ; et une résolution qui l'occupoit secrètement le détourna de sa douleur. Eulalie lui déclaroit, comme il l'avoit prévu, qu'elle ne pouvoit envisager sans horreur l'idée de passer à un nouvel engagement après la mort volontaire de son premier mari ; qu'elle auguroit assez bien de lui-même pour être certaine qu'il ne voudroit jamais d'un bonheur qui auroit coûté si cher, si toutefois il étoit permis d'appeler heureuse l'union qui dépendroit d'une telle cause et qui entretiendroit de telles pensées ; que profiter du généreux attentat de M. Spronck, c'étoit se le rendre personnel, et en appeler sur soi la punition ; qu'il leur convenoit, au contraire, de passer leur vie à l'expier, et de se placer, comme de justes holocaustes, entre la colère de Dieu et cette ombre dévouée qui alloit se livrer à ses châtiments. Elle finissoit par lui dire que le jour où cette lettre lui parviendroit, elle se seroit déjà séparée du monde par une barrière qu'il n'est plus possible de franchir quand on l'a fermée derrière soi, et qu'elle entroit en

religion. Charles recommença plusieurs fois cette lecture avec la même résignation ; puis il ferma la lettre, y imprima un ardent baiser, et l'attacha sur son cœur à un ruban qu'il avoit eu jadis d'Eulalie. Ensuite il écrivit à Guillaume pour lui faire part du projet qu'il avoit formé de se retirer chez les moines de Donnawert ; et il disposa de son patrimoine en faveur de quelques pauvres familles de Saltzbourg ; car il ne lui restoit plus de parents.

Il se mit en voyage un des premiers jours de janvier. Quand il fut arrivé auprès du couvent d'Eulalie, qui est à une lieue de la ville, il s'assit devant les murailles du cloître, et il s'y arrêta plusieurs heures ; mais il ne vit et n'entendit rien. Quelques personnes de sa connoissance passèrent devant lui sans qu'il les aperçût. Il avoit les cheveux épars, la barbe longue, le teint hâve, les yeux égarés ; et, malgré la rigueur de la saison, il ne portait pour vêtement qu'une espèce de tunique grossière, fermée sur la poitrine avec une ceinture de laine. La neige, balayée par le vent, rouloit en tourbillons sur sa tête, et un aquilon glacé siffloit dans les plis de sa robe. Enfin, au déclin du soleil, il se

leva de cette place et s'éloigna d'un pas précipité. Le ciel étoit devenu plus pur, la lune se leva sans nuages; la nuit fut calme.

Peu de jours après, la température changea encore et tourna aux pluies; les neiges et les glaces fondues tombèrent des montagnes, et grossirent toutes les rivières. Tous les travaux furent arrêtés, toutes les routes désertes. Vers cette époque, cependant, on vit Charles dans un village assez voisin de Donnawert; il fut rencontré par une noce rustique, Son visage étoit en partie voilé de sa chevelure; ses pieds étoient nus, et son habillement tomboit en lambeaux. Il eut occasion de parler à quelqu'un : sa voix, ses gestes, ses regards annonçaient une profonde aliénation d'esprit. Il est probable que la solitude avoit laissé plus d'activité à la douleur, et que sa raison, mal guérie des fortes atteintes qu'elle venoit d'essuyer, y avoit enfin cédé. On ajoute que quelques âmes compatissantes s'efforcèrent de le retenir, en lui faisant observer que les environs du village étoient impraticables, et qu'il ne seroit pas sans danger pour lui de poursuivre son voyage; mais il s'obstina dans sa résolution.

Le lendemain, le Danube se déborda.

Cependant Guillaume s'étonnoit que Charles n'arrivât pas ; et il comptoit impatiemment les jours écoulés, depuis le jour où son ami étoit attendu. Mais ses regrets s'accrurent encore, quand il vit que l'inondation, parvenue jusqu'au pied du monastère, devoit couvrir toute la campagne et rompre toutes les communications. Tantôt il regardoit d'un œil inquiet cette mer presque immobile ; tantôt il la suivoit dans ses décroissements, en se flattant qu'elle n'avoit plus qu'un faible espace à parcourir pour redescendre dans ses limites ; et à mesure que les terres commençoient à s'élever çà et là comme de petites îles, son cœur renaissoit à l'espérance. Une fois, parmi les débris dont le fleuve étoit chargé, il crut apercevoir je ne sais quoi d'informe et de livide, que les flots venoient heurter contre leurs grèves et contre leurs ressifs, et qui, tour-à-tour englouti et repoussé, finit par échouer sur un banc de sable où l'onde l'abandonna tout-à-fait.

Poussé par une curiosité vague, mais invincible, il descendit du cloître, il traversa l'église, et, arrivé au-dessous des murs, il reconnut

l'objet qui l'avoit frappé. Il s'approcha, et tressaillit d'horreur. Un cadavre presque nu, pâle, déchiré, couvert de meurtrissures et de fange, les membres crispés, la tête pendante, les cheveux roides et sanglants, et à travers le désordre de ses traits défaits et souillés, un aspect plein de noblesse encore et de douceur :—c'est ainsi que Charles Munster s'offrit à sa vue. Guillaume alors, sans pousser une plainte et sans verser une larme, étendit sa robe noire sur ce corps privé de vie, l'enveloppa, le chargea sur ses épaules, et rentra dans le monastère. Il s'y arrêta sur le parvis du grand escalier ; et après avoir déposé son triste fardeau, il convoqua, au bruit de la cloche, les religieux du couvent. Qand ceux-ci furent rassemblés autour de lui, et qu'il les vit disposés à l'entendre, il souleva brusquement le voile sous lequel Charles étoit caché, et, d'une voix pénible et douloureuse, il dit : C'est ici Charles Munster. Mais la parole expira sur ses lèvres, il sentit ses forces défaillir, et il tomba sur le cadavre. En rouvrant les yeux, il n'aperçut plus qu'un frère qui lui apprit que la communauté n'avoit pas cru devoir accorder à l'étranger la sépul-

ture catholique ; et que, dans le doute qui restoit sur la nature de sa mort, elle craindroit de transgresser ses devoirs, en entourant le cercueil de cet infortuné des pompes de la religion.

A ces mots, il reprit son ami entre ses bras, et retourna silencieux sur le rivage, où il lui creusa une fosse. Au-dessus, il avoit placé un bloc de pierre, et il y avoit gravé une courte inscription ; mais le premier coup de vent chargea l'inscription de sable et de poussière, et le premier débordement du Danube entraîna la pierre, la fosse et tout.

Guillaume mourut l'année suivante.

Eulalie existe ; elle a maintenant vingt-huit ans.

LE SUICIDE ET LES PÉLERINS,

IMITÉ

DU CHANT DE SCHWARZBOURG.

UN PÉLERIN.

Qu'est devenu l'étranger
Qui respiroit l'amour, la liberté, la gloire?
Quels bords ont recueilli son esquif passager?
Son nom s'est-il éteint sans laisser de mémoire,
Ainsi qu'un rêve léger?

UN JEUNE ERMITE.

Sa jeunesse fut rapide;
Le feu qui l'animoit n'a brillé qu'un moment.
Et voici que l'onde avide
Roule sur son monument.

Il a dit à la mort : Vous êtes mon égide!
Il a dit au sable humide :
Vous serez mon vêtement !

LE PÉLERIN.

Qu'est-il resté de lui ?

L'ERMITE.

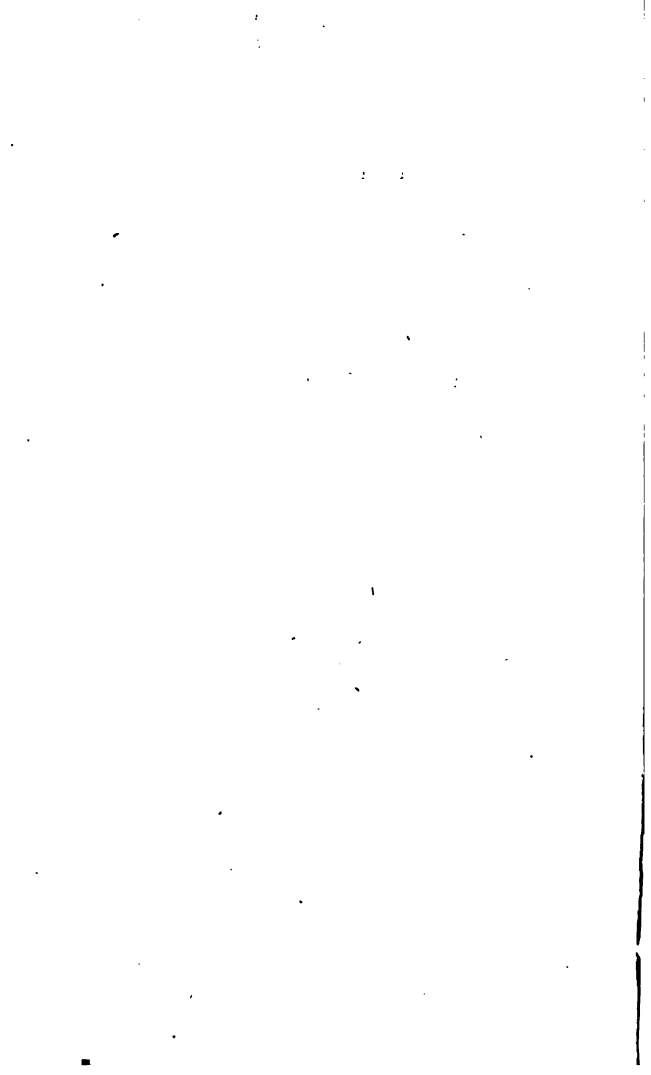
Sa dépouille livide
Et quelque pâle ossement.

LE PÉLERIN.

En vain l'humble violette
S'enrichit d'appas naissants :
Sa vapeur tendre et discrète
Ne charmera plus tes sens.
En vain l'aube matinale
Ouvre ses portes d'opale
Au char pompeux du soleil :
Jamais sa douce lumière
N'affranchira ta paupière
Des froids liens du sommeil.

LES PÈLERINS.

Quand ils s'éveilleront aux lueurs de la foudre,
Les morts des temps écoulés;
Quand leurs fronts sourcilleux diviseront la poudre
De ces mondes écroulés,
O père de la nature,
Retiens sur la sépulture
De ta foible créature
Ton courroux prêt à tonner;
Et si l'âme du transfuge
Va demander un refuge
Entre les bras de son juge,
Souviens-toi de pardonner!



LES
MÉDITATIONS
DU CLOITRE.

1803.

LES
MÉDITATIONS
DU CLOITRE.

L'EXISTENCE de l'homme détrompé est un long supplice ; ses jours sont semés d'angoisses, et ses souvenirs sont pleins de regrets.

Il se nourrit d'absinthe et de fiel ; le commerce de ses semblables lui est devenu odieux;

Nous avons cru devoir joindre au *Peintre de Saltzbourg* cette pièce, qui s'y rapporte par l'époque et par le sujet.

—NOTE DE L'ÉDITEUR.—

la succession des heures le fatigue ; les soins minutieux qui l'obsèdent, l'importunent et le révoltent ; ses propres facultés lui sont à charge, et il maudit, comme Job, l'instant où il a été conçu.

Chancelant sous le poids de la tristesse qui l'accable, il s'assied au bord de sa fosse ; et dans l'effusion de la douleur la plus amère, il élève ses yeux vers le ciel, et demande à Dieu si sa providence l'abandonne.

Si jeune encore et si malheureux, désabusé de la vie et de la société par une expérience précoce, étranger aux hommes qui ont flétri mon cœur, et privé de toutes les espérances qui m'avoient déçu, j'ai cherché un asile dans ma misère, et je n'en ai point trouvé.

Je me suis demandé si l'état actuel de la civilisation étoit si désespéré, qu'il n'y eût plus de remède aux calamités de l'espèce, et que les institutions les plus solennellement consacrées par le suffrage des peuples eussent ressenti l'effet de la corruption universelle.

Je marchois au hasard, loin des chemins fréquentés ; car j'évitois la rencontre de ceux que la nature m'a donnés pour frères, et je craignois

que le sang qui couloit de mes pieds déchirés ne leur décelât mon passage.

Au détour d'un sentier creux, dans le fond d'une vallée sombre et agreste, j'aperçus un vieil édifice d'une architecture simple, mais imposante, et le seul aspect de ce lieu fit descendre dans mes sens le recueillement et la paix.

Je parvins au-dessous des murailles antiques, en prêtant une oreille curieuse aux bruits de cette solitude, et je n'entendis que le vent du nord qui grondoit faiblement dans les cours intérieures, et le cri des oiseaux de proie qui planoient sur les tours. Je ne trouvai au-dedans que des portes rompues sur leurs gonds rouillés, de grands vestibules où les pas de l'homme n'avoient point laissé de traces et des cellules désertes. Puis, descendant par des degrés étroits, à la lumière d'un soupirail, dans les souterrains du monastère, je m'avançai lentement parmi les débris de la mort dont ils étoient encombrés; et pressé de me livrer sans distraction au trouble vague et presque doux que m'inspiroit la solennité de ces retraites, je m'assis sur les ais d'un cercueil détruit.

Quand je vins à me rappeler ces associations

vénérables que je devois voir si peu de temps et regretter tant de fois ; quand je réfléchis sur cette révolution sans exemple qui les avoit dévorées dans sa course de feu, comme pour ravir aux gens de bien jusqu'à l'espoir d'une consolation possible ; quand je me dis, dans l'intimité de mon cœur : Ce lieu seroit devenu ton refuge, mais on ne t'en a point laissé ; souffrir et mourir, voilà ta destination ! Oh ! comme elles m'apparurent belles et touchantes, les grandes pensées qui présidèrent à l'inauguration des cloîtres, lorsque la société passant enfin des horreurs d'une civilisation excessive aux horreurs infiniment plus tolérables de la barbarie, et dans cette hypothèse où le retour de l'état de nature et même du gouvernement patriarcal n'étoit plus que la chimère de quelques esprits exaltés, des hommes d'une austère vertu et d'un caractère auguste érigèrent, comme le dépôt de toute la morale humaine, les premières constitutions monastiques.

Ces hospices conservateurs furent autant de monuments dédiés à la religion, à la justice et à la vérité.

La manie de la perfectibilité, d'où dérivent

toutes nos déviations et toutes nos erreurs, étoit déjà près de renaître; le monde alloit se policer peut-être encore une fois. Toutes les pensées généreuses, toutes les affections primitives alloient s'effacer encore, et des solitaires obscurs l'avoient prévu.

Modestes et sublimes dans leur vocation, ils n'aspirent qu'à nous conserver la tradition du beau moral, perdu dans le reste de l'univers.

Celui qui étoit riche fait de ses biens le patrimoine des pauvres.

Celui qui étoit puissant, et qui imposoit autour de lui des ordres inviolables, se revêt d'un rude cilice, et entre avec soumission dans les voies qui lui sont prescrites.

Celui qui étoit brûlant d'amour et de desirs renonce aux plaisirs promis, et creuse un abîme entre son cœur et le cœur de la créature.

Le moindre sacrifice du plus foible de ces anachorètes feroit la gloire d'un héros.

Examinons cependant avec une scrupuleuse attention ce que cette milice sacrée pouvoit avoir de si révoltant pour les sages de notre

siècle, et par quels crimes d'humbles cénobites s'attirèrent cette animadversion furieuse, unique dans les annales du fanatisme.

C'étoient des anges de paix qui s'adonnoient dans le silence de la solitude à la pratique d'une morale excellente et pure, et qui ne paroissoient au milieu des hommes que pour leur apporter quelque bienfait.

Leurs loisirs mêmes étoient voués à la prière et à la charité.

Ils dirigeoient la conscience des pères; ils présidoient à l'éducation des enfants; ils protégeoient, comme les fées, les premiers jours du nouveau-né; ils appeloient sur lui les dons du ciel et les lumières de la foi. Plus tard, ils guidoient ses pas dans les sentiers difficiles de la vie; et quand elle touchoit à son période suprême, ils soutenoient ce débile voyageur dans les avenues du tombeau et lui ouvroient l'éternité.

Qu'on ne dise plus que le malheureux est un anneau brisé dans la chaîne des êtres.

Le pauvre, expirant sur la paille, étoit du moins entouré de leurs exhortations et de leurs secours.

Ils enchantoient de leurs consolations l'a-

gonie des malades et la tristesse des prisonniers.

Ils embrassoient tous les affligés d'une égale compassion. Leur vive charité s'informoit moins de la faute que du malheur; et si l'innocent leur étoit cher, le coupable ne leur étoit point odieux. Le crime aussi n'a-t-il pas besoin de pitié!

Quand la justice avoit choisi une viticme, et que le patient, abandonné de toute la terre, s'avançoit lentement vers son échafaud, il retrouvoit à ses côtés ces divins émissaires de la religion, et ses yeux près de s'éteindre lisoient dans leurs yeux résignés la promesse du salut.

Leurs fastes modestes s'enrichissoient toutefois des plus illustres souvenirs. Ils avoient vu de puissants monarques abdiquer la pourpre devant leurs autels, et ils gardoient, dans leurs reliquaires, le sceptre d'Amédée et la double couronne de Charles-Quint.

Ils avoient donné des chefs au monde chrétien; à l'église, des pères et des orateurs; à la vérité, des interprètes et des martyrs.

Leurs fondateurs étoient des élus que Dieu avoit inspirés; leurs réformateurs, de coura-

geux enthousiastes que l'infortune avoit instruits.

C'est au milieu d'eux que mûrit le génie de cet Abailard, dont la mémoire est liée à tous les sentiments de piété et d'amour.

C'est dans l'obscurité de leurs cellules que Rancé cacha ses regrets, et que cet esprit ingénieux, qui avoit deviné à douze ans les beautés délicates d'Anacréon, embrassa librement, à l'âge du plaisir, des austérités dont notre foiblesse s'étonne.

Enfin, leurs habitudes, leurs mœurs, et jusqu'à leurs vêtements, participoient du caractère noble et sévère de leur mission.

Presque contemporains du vrai culte, leur origine remontoit d'ailleurs aux esséniens de la Syrie, aux thérapeutes du lac Mœris.

Les déserts de l'Afrique et de l'Asie parloient de leurs grottes et de leurs thébaïdes.

Ils vivoient en commun comme le peuple de Lycurgue, et se traitoient de frères comme les jeunes guerriers thébains.

Ils avoient des remèdes comme les psylles, et des secrets comme les prêtres d'Isis.

Quelques-uns s'abstenoient de la chair des

animaux et de l'usage de la parole, comme les élèves de Pythagore. Il y en avoit qui portoient la tunique et le bonnet des Phrygiens, et d'autres qui ceignoient leurs reins, comme les hommes des anciens jours.

Les ordres de femmes ne présentoient pas des harmonies moins merveilleuses.

Leur vie étoit chaste comme celle des Muses. Elles chantoient d'une voix mélodieuse, et habitoient des lieux retirés, comme elles.

Certaines avoient des voiles et des bandeaux comme les vestales, ou des robes traînantes comme les veuves romaines, ou des casques et des armures comme les filles sarmates.

On en voyoit qui prenoient soin des petits enfants délaissés, comme autant de nouvelles mères données par la Providence, et d'autres qui pansoient les blessures des braves, comme les princesses des siècles héroïques et les châtelaines des vieilles guerres.

Elles gardoient la mémoire des Héloïse et des Chantal, des Louise et des La Vallière; elles citoient les noms de plusieurs filles, de plusieurs amantes de rois qui avoient échangé parmi elles les atours du faste et les illusions de

la volupté contre la bure et les travaux de la pénitence. . . . . . .

Enfin, plus j'approfondis l'histoire de ces moines si décriés, plus l'étendue de leurs travaux m'impose d'admiration et de respect.

Chevaliers de la foi à Rhodes et à Jérusalem ; holocaustes de la foi chez les idolâtres ; conservateurs des lumières dans toute l'Europe, et propagateurs de la morale sur les deux hémisphères ; artistes et lettrés à la Chine ; législateurs au Paraguai ; instituteurs de la jeunesse dans les grandes villes, et patrons des pélerins dans les bois ; hospitaliers sur le mont Saint-Bernard, et rédempteurs des captifs sous le froc de la Merci, je ne sais si les torts qu'on leur reproche pourroient balancer tant de services ; mais il m'est démontré qu'une institution parfaite seroit contradictoire à notre essence, et que s'il est vrai que les associations monastiques ne soient pas elles-mêmes sans inconvénients, c'est parce que le génie du mal a imprimé son sceau à toutes les créations humaines. . . . . .

Qu'espérais-tu donc de tes orgueilleuses tentatives, novateur séditieux ? anéantissement ou perfection ? Le premier de ces desseins est

peut-être un crime ; le second n'est à coup sûr que la plus vaine et la plus dangereuse des erreurs. Porte, si tu le veux, le flambeau d'Érostrate dans l'édifice social, mon cœur est assez aigri pour t'approuver ; mais puisque le ciel a voulu que nous habitâssions une terre imparfaite, où rien n'est achevé que la douleur, n'essaie plus désormais, aux dépens de l'expérience de tous les temps, ces réformes partielles qui ne doivent servir de monuments qu'à ta nullité.

Eh quoi ! ils ont analysé le cœur de l'homme, ils en ont sondé toutes les profondeurs, ils en ont étudié tous les mouvements, et ils n'ont pas pressenti une seule de ces occasions trop nombreuses, pour lesquelles la réligion avait inventé les cloîtres ! Terreurs d'une âme timide qui manque de confiance dans ses propres forces ; expansion d'une âme ardente qui a besoin de s'isoler avec son créateur ; indignation d'une âme navrée qui ne croit plus au bonheur ; activité d'une âme violente que la persécution a aigrie, affaissement d'une âme usée que le désespoir a vaincue, quels spécifiques opposent-ils à tant de calamités? Demandez aux suicides.

Voilà une génération tout entière à laquelle

les événements politiques ont tenu lieu de l'éducation d'Achille. Elle a eu pour aliments la moelle et le sang des lions ; et maintenant qu'un gouvernement qui ne laisse rien au hasard, et qui fixe l'avenir (1), a restreint le développement dangereux de ses facultés ; maintenant qu'on a tracé autour d'elle le cercle étroit de Popilius, et qu'on lui a dit, comme le Tout-Puissant aux flots de la mer : Vous ne passerez pas ces limites, sait-on ce que tant de passions oisives et d'énergies réprimées peuvent produire de funeste! sait-on combien il est près de s'ouvrir au crime, un cœur impétueux qui s'est ouvert à l'ennui! Je le déclare avec amertume, avec effroi? le pistolet de Werther et la hache des bourreaux nous ont déjà décimés!

CETTE GÉNÉRATION SE LÈVE, ET VOUS DEMANDE DES CLOÎTRES.

Paix sans mélange aux heureux de la terre! mais malédiction à qui conteste un asile à l'infortune! Il fut sublime le premier peuple qui consacra au nombre de ses institutions un lieu

(1) Il est inutile de rappeler au lecteur que ceci a été écrit sous le règne de Napoléon.

de repos pour les malheureux. Une bonne société pourvoit à tout, même aux besoins de ceux qui se détachent d'elle par choix ou par nécessité.

J'étois de retour dans les bâtiments supérieurs; et en m'appuyant contre un pilier gothique, orné de tristes emblèmes, je remarquai des caractéres péniblement gravés sur une des faces de sa base. On y lisoit ce qui suit :

« En voyant l'aveuglement et les misères » de l'homme, et ces contrariétés étonnantes qui » se découvrent dans sa nature, et regardant » tout l'univers muet, et l'homme sans lumière, » abandonné à lui-même, et comme égaré dans » ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a » mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il de- » viendra en mourant, j'entre en effroi comme » un homme qu'on auroit emporté endormi » dans une île déserte et effroyable, et qui se » réveilleroit sans connoître où il est, et sans » avoir aucun moyen d'en sortir; et sur cela, » j'admire comment on n'entre pas en désespoir » d'un si misérable état. »

C'est Pascal qui a crayonné dans ces lignes toute l'histoire du genre humain.

ADÈLE.

PRÉFACE NOUVELLE.

Une particularité dont je ne veux pas faire tort aux personnes qui auront la bonté de s'occuper encore de mes romans dans cinq ou six jours, c'est que le petit roman d'*Adèle* est, ainsi que *le Peintre de Saltzbourg*, fort antérieur à *Jean Sbogar*, quoiqu'il n'ait été publié qu'un an ou deux après. On y retrouve facilement l'inspiration de mes premières lectures ;

l'imitation du roman sentimental des Allemands, qui ne nous étoit connu alors que par des traductions assez maussades ; Werther, placé dans une autre position, et parlant malheureusement un autre langage que celui de son sublime auteur, la contre-façon de l'écolier poussée jusqu'au plaigiat, comme pour rendre un hommage de plus au maître. J'ai même besoin de partir de ce point de comparaison, tout pénible qu'il soit à ma vanité, pour expliquer ce je ne sais quoi de neuf que j'avais cru entrevoir dans ma composition, le dédain des préjugés de la noblesse dans un jeune gentilhomme qui avoit été chouan. Ajoutez à cela le prodigieux effort d'imaginative que m'a coûté la métamorphose du fou de Goëthe en épileptique, et vous aurez à peu près tout le secret de mon invention ; mais il ne faut pas être difficile !

Je m'arrête d'ailleurs ici un moment pour une de ces réticences de politesse que prescrivent, toutes les fois qu'on écrit, les impressions progressives qu'on doit supposer dans le lecteur.

Une réimpression est un appel nouveau à sa bienveillance ; et si la modestie est de mise partout, l'abnégation a quelque chose d'impertinent à la tête d'une seconde édition, qui arrive ordinairement au jour sous les auspice de la faveur publique. Aussi, je le déclare hautement, les défauts que je trouve en *Adèle*

Ne ferment point mes yeux aux beautés qu'on lui *treuve*,

si on lui en *treuve*. L'action en est simple, et très-simple. Les personnages ne sont qu'esquissés, mais ils le sont paisiblement, sauf celui d'un grand scélérat que j'ai dû manquer complétement, parce que je ne sais pas ce que c'est. Quand au style, c'est mon style, ni plus ni moins, et aussi bon, vraiment, qu'il me soit permis d'en faire. On ne peut se régler là-dessus.

J'ai une meilleure défaite encore pour m'affranchir des précautions oratoires d'une seconde édition, formules de préface auxquelles le succès ne m'a guère accoutumé ; c'est qu'il

ne tient qu'à vous de prendre cette seconde édition pour la première, l'autre *première* n'ayant jamais bougé des magasins du libraire, sauf une cinquantaine d'exemplaires que mes amis m'ont fait la grâce d'accepter. Ma pauvre *Adèle* seroit comme non avenue au monde littéraire, si elle avait échappé à la sagacité du savant journaliste de la librairie.

Je me trompe. Un autre journaliste prit la peine de s'en occuper un moment pour lui porter le coup mortel dans le plus foudroyant de ses feuilletons. Et, il faut que je l'avoue, jamais la critique n'a étincelé de plus d'esprit en un sujet de si peu de valeur. Je fus tout fier d'avoir donné matière aux brillants développements d'un talent plein de finesse et de goût que j'admirois depuis long-temps dans ses moindres essais, et dont une impardonnable paresse a trop vite enchaîné l'essor. Je tombai assez vivant du moins pour pouvoir saluer encore mon adversaire vainqueur d'un adieu chevaleresque, et lui crier avant d'expirer,

comme mon pauvre ami Saint-Marcellin atteint du plomb fatal qui nous l'a ravi si jeune : *Monsieur vous tirez parfaitement !*

Puisque l'occasion se présente d'expliquer ici la disgrace infaillible qui s'attachoit à mes ouvrages signés, je profiterai sans me gêner de cette bonne fortune de causerie qui m'a quelquefois réussi. Au pis-aller, ce sont des pages que l'on peut franchir, quand on répugne autant que moi à cet esprit de personnalité qui préside aux *Mémoires*, aux *Souvenirs*, et surtout aux *Préfaces*, mais qui peut fournir de temps en temps, dans son orgueilleuse naïveté, des révélations assez piquantes à l'histoire.

Je n'étois pas du parti *libéral* ; j'aimois trop sincèrement la liberté pour cela, et l'acte de foi que je venois de faire à la liberté dans les *Tablettes de Jean Sbogar* n'étoit pas de nature à me réconcilier avec ses ayant-cause officiels, qui ont toujours entendu la liberté autrement que moi. C'est une affaire de goût. Cette opinion avoit son monopole de gloire qu'elle exploitoit

fort gracieusement au profit de ses adeptes, et elle n'auroit pas laissé tomber le brevet de réputation le plus parcimonieux sur le nom d'un profane, quand le pauvre diable seroit sorti à la nage de l'océan des révolutions, avec les *Commentaires* de César à la main, ou les *Lusiades* du Camoëns entre les dents. Il n'y avoit rien à faire de ce côté pour l'homme de lettres indépendant qui l'étoit à sa manière. On n'avoit pas inventé l'annonce payée : on la mendioit encore. La gloire étoit plus chère alors que depuis qu'on l'a tarifée.

Le second parti de cette littérature bicéphale, qui étoit née du malheur des temps comme Python du déluge, n'étoit pas aussi habile de beaucoup à faire valoir ses ressources nominales. Quoique riche en réputations du premier ordre qui ont survécu à sa défaite, il traitoit avec son arrogance naturelle cette tactique de la parole qui l'a si promptement renversé quand elle a voulu, et il estimoit ses écrivains au juste prix que lui coûtoient les mercenaires de

toutes les opinions qui se vendoient à ces caprices. Je n'avois rien à faire là, moi dont le talent n'a jamais valu la peine ni offert la chance d'être marchandé. A dire vrai, le franc-parler de mes paradoxes devoit être une mauvaise recommandation aux yeux des critiques suivant la cour. On avoit permis assez bénignement à mon voleur d'attaquer le contrat social dans ses bases, parce que c'est une question dont on ne s'occupe guère dans les salons; mais on ne pardonna pas à mon Vendéen quelques légères hérésies sur le chapitre des mésalliances et sur l'infaillibilité des vertus nobiliaires. Lothario n'étoit que méprisé comme un sophiste, et Gaston de Germancé fut proscrit comme un jacobin, au moins depuis l'issue du Pont-Royal jusqu'à la barrière de Vaugirard. Je me trouvai donc tout-à-la-fois au ban de Jérusalem et à celui de Samarie, si l'on veut me passer cette comparaison trop pompeuse pour la matière. Heureusement, mon éditeur, qui n'avoit imprimé le livre que par politesse, tenoit fort peu

à son débit, et je n'y tenois pas du tout. Nous le séquestrâmes de consentement mutuel, et ce n'est pas moi qui ai levé son écrou. Je ne m'en souvenois plus.

On m'assure que je ne ferois pas mal de m'excuser, en finissant, pour les belles dames qui lisent encore des romans, d'avoir pris une femme-de-chambre pour héroïne. Il n'y a rien de plus aisé. Cela prouve seulement que j'ai été fort amoureux d'une femme de chambre.

Il me seroit plus difficile de me justifier devant le lecteur de la disgracieuse importance de cette lourde préface, dont je charge par duplicata une de mes minces babioles, comme d'une frange de plomb qu'on attacheroit à une toile d'araignée.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Nous sommes loin de l'époque où le lecteur desiroit dans les romans ces développements habilement ménagés qui augmentent l'intérêt d'une action de toutes les circonstances qui la préparent ; ces détails de mœurs et de caractères qui rendent présentes à l'esprit les choses et les personnes ; l'attrait extraordinaire et piquant des combinaisons libres de l'imagina-

tion, concilié à force d'art avec la vraisemblance de l'histoire. La génération actuelle, impatiente de sensations fortes et variées, se soucieroit peu de trouver dans les productions de l'esprit cette heureuse mesure, cette exquise bienséance de composition, ce fini si pur et si délicat de style, qui distinguent les inimitables romanciers de la France et de l'Angleterre, les Le Sage et les Fielding, les Rousseau et les Richardson. L'âme ne se déplace guère de sa situation habituelle que pour changer l'ordre de ses émotions, pour en renouveler l'espèce, pour s'en distraire par des émotions plus puissantes; et il est certain que les émotions purement sociales de notre siècle ont dû nous rendre extrêmement difficiles sur les émotions romanesques. Maintenant, si notre curiosité, blasée par une incroyable variété de tableaux qu'elle n'a point cherchés, se décide à chercher quelque chose hors de la sphère des idées positives, il est naturel qu'elle s'attache moins aux faits qu'aux passions, aux circonstances maté-

rielles d'un récit qu'au sentiment indéfini qu'il fera naître aux aventures vraies ou fausses d'un personnage indifférent qu'à je ne sais quelles *idéalités* qui, sans constituer un caractère particulier, correspondent plus ou moins avec les besoins, les affections, les illusions du grand nombre, dans les âges malheureux de la société. Cet ordre d'idées est ce qu'on appelle depuis quelque temps *le vague* en littérature, et il résulte d'un grand vague dans la morale, dont la littérature est l'expression écrite. Voilà ce que j'avois à dire pour justifier le genre de cette Nouvelle, où l'on ne trouvera que des caractères indiqués, que des faits entrevus, que le cadre défectueux d'un ouvrage plus que médiocre, que je n'avois ni le temps, ni le talent, ni la force de faire meilleur.

Comme c'est mon héros qui parle avec toutes ses erreurs et toutes ses passions, je demande seulement au lecteur la permission de parler de lui. Gaston n'appartient plus à l'âge des illusions. Son cœur n'est pas fatigué, mais il

est exercé par l'expérience. L'habitude des chagrins l'a rendu sombre et timide. L'habitude des méprises l'a rendu défiant. Il est comme tous les hommes qui ont beaucoup souffert. Il craint des émotions nouvelles, parce qu'il n'a jamais gagné au changement; mais il en éprouvera nécessairement, parce qu'il y a des âmes qui en ont besoin et qui en cherchent en dépit d'elles-mêmes. Sa sensibilité s'est refroidie à défaut d'aliments. Il la croit éteinte. Son style même sera plus simple, plus négligé qu'à l'ordinaire. La poésie des expressions se décolore avec la poésie des sentiments. Cependant la première étincelle qui viendra ranimer ce volcan fera jaillir de son sein des éclairs plus menaçants qu'autrefois. Ce ne sera plus une suite non interrompue d'idées et d'actions véhémentes, une manière continuellement violente d'être et de sentir; ce seront des mouvements rares, mais impétueux et terribles, qui toutefois n'aboutiront jamais au mal absolu, exception distinctive et certaine en faveur des

passions qui prennent leur source dans une organisation élevée. Je ne me défendrai pas d'avoir affectionné ce caractère, et je ne dirai pas les raisons particulières qui m'ont décidé à le peindre sous plusieurs aspects différents. L'intérêt que j'y prenois malgré moi n'excuseroit pas la multiplicité de mes essais. Pour avoir vécu dans un ordre de sensations heureusement peu commun, on n'a pas acquis le privilége de faire de mauvais romans.

Celui-ci exige une justification plus spéciale. Avec un cœur droit, mais très-exalté, Gaston n'a pu se défendre de l'influence de l'esprit de paradoxe qui a présidé à l'éducation tout entière des dernières générations. Cet esprit se développe en raison de la situation de Gaston, quand le bonheur de sa vie vient à dépendre d'une règle de convenance sociale, et qu'il sent la possibilité de justifier à ses propres yeux une faute par un sophisme. Il n'y a rien à conclure d'un roman, et surtout des opinions d'un personnage de roman, qui n'est pas donné pour

éminemment raisonnable, contre des bienséances publique dont la raison des siècle a reconnu l'importance. Ce n'est pas moi, d'ailleurs, qu'on accusera d'être uni d'intention aux hommes qui déclament contre certaines conséquences par aversion pour tous les principes, et qui ne combattent, dans le fantôme de la noblesse actuelle, que l'existence encore positive de la monarchie. Il faut avouer que ce genre d'agression n'auroit jamais été plus déplacé.

Je n'ai plus qu'un mot à dire. Il importe fort peu au public que j'aie fait tel ou tel roman, mais il m'importe infiniment de n'avoir fait que les miens. Puisque mon nom, auquel je ne croyois pas tant de crédit, a pu devenir pour quelques libraires un objet de spéculation, je saisis cette occation de déclarer que ce dernier ouvrage est, avec *Jean Sbogar*, *Thérèse Aubert*, et les volumes publiés chez M. Gide sous le titre de *Romans, Nouvelles et Mélanges*, tout ce que j'ai fait en ce genre. Ces foibles

écrits ne méritent certainement pas mieux d'être avoués que ceux qu'on a trouvé bon de m'attribuer ou qu'on m'attribuera dans la suite, mais ils sont de moi.

ADÈLE.

GASTON DE GERMANCÉ

A ÉDOUARD DE MILLANGES.

Germancé, le 12 avril 1801.

Je te sais bon gré, mon cher Edouard, de m'avoir suggéré cette idée. Accoutumé à partager avec toi toutes mes peines et tous mes plaisirs, à puiser dans ton cœur toutes mes conso-

lations et toutes mes espérances, à ne me croire sûr de la possession d'une pensée ou d'un sentiment qu'autant que tu t'y trouves associé en quelque chose; et maintenant, séparé de toi par la force des événements, jeté sur un nouveau théâtre et au milieu d'une existence nouvelle, il m'en coûterait trop de ne plus savoir où déposer chacune des émotions que cet ordre de chose me destine. Nous avons heureusement pourvu à la tristesse de cette vie solitaire, en nous prescrivant de tenir un compte fidèle de nos journées, de nos aventures, de nos projets, de nos secrètes et douces rêveries, de manière que chacun de nous, en recevant à la fin de chaque mois le journal sincère de son ami, puisse encore s'identifier avec lui comme autrefois, revivre toutes ses heures, et se rendre toutes ses actions présentes. Il n'y a point de temps, point de distance dont cet échange continuel de secrets, dont cette confiance de tous les moments, ne doivent abréger l'espace, point d'absence dont elles ne doivent diminuer la rigueur.

Nous avons prévu que le calme de ton caractère, la douceur de tes mœurs et la gravité de

ton esprit, t'assureroient des jours simples et tranquilles, dont les orages du monde troubleroient peu du moins la paisible uniformité. L'exaltation de ma tête, l'ardeur de mes passions, mon penchant à l'enthousiasme, et peut-être à la folie, comme tu dis quelquefois, t'ont donné lieu de conjecturer que mes récits seroient bientôt plus variés et plus animés que les tiens. D'après ce calcul, tu serois chargé de la partie philosophique, de la partie raisonnable de notre correspondance, et je te fournirois un journal romanesque assez extravagant. Ne compte pas là-dessus. L'hypothèse étoit fondée en vraisemblance dans le passé; elle est fausse, elle est certainement fausse pour l'avenir.

J'ai vingt-huit ans, mon Edouard, et, ce qui est rare à cet âge, l'expérience d'une douzaine d'années de malheurs. J'ai vécu vite, parce que ma sensibilité, qui étoit ma vie, s'est usée en essais infructueux et en affections stériles. Les calamités de la révolution, les dangers de la proscription et de la guerre, les agitations toujours renaissantes d'une vie incertaine et mobile, des pertes bien multipliées, bien vives, bien douloureuses, tout cela, sans doute, a pu

imprimer à mon organisation, à mon caractère, au mouvement de mes pensées, au tour de mes expressions, je ne sais quoi de singulier, d'inusité, de bizarre, cette espèce d'exagération dont tu blâmes avec tant de raison les écarts; mais, en vérité, je n'avois besoin que d'être rendu à la nature et à moi-même, que de me trouver libre de toutes les impressions étrangères qui fatiguoient mon cœur, que de rentrer dans le repos délicieux de la solitude, et dans le cercle des devoirs faciles, pour me renouveler. Tu ne saurois croire de quelle tranquillité je conçois l'espérance, depuis que j'ai repassé le seuil du vieux château paternel, et que je parcours de l'œil, à travers la croisée de ma petite chambre natale, ces bois, ces champs magnifiques, ces belles pièces de verdure, lieux si familiers et si chers à mon enfance.

Ma mère m'a reçu avec tendresse, mais avec une tendresse mêlée de ces airs de faste et de cérémonie que tu lui connois, et qui refouloient, pour ainsi dire, jusques au fond de l'âme, un sentiment prêt à éclater. Qu'il est cruel, Edouard, de ne pas pouvoir exprimer ce qu'on éprouve à une personne que l'on aime et

qu'on a le droit d'aimer, de ne pouvoir lui dire qu'on l'aime, sans violer une bienséance! Je me suis contenu.

Il m'a fallu recueillir toutes mes forces d'homme pour visiter l'appartement de mon père, l'endroit où je l'ai quitté, où j'ai reçu ses dernières instructions et ses derniers embrassements, celui d'où il me suivit d'un regard si triste et si doux! et où cependant j'espérois le revoir et l'embrasser encore, quand j'aurois payé ma dette au prince et à la patrie. Quel père j'ai perdu en lui! tu le sais, toi qui as pu apprécier la grandeur de ses qualités, l'élévation de son esprit, la pureté. la simplicité de ses mœurs, et cette philosophie calme et religieuse qui le rendoit si supérieur à l'adversité, que toutes les vicissitudes fâcheuses paroissoient pour lui des sujets de triomphe. Dieu n'a pas permis qu'il m'assistât plus long-temps de ses conseils, et qu'il me guidât plus avant parmi les écueils de la vie. Il m'a laissé seul sur cette terre, et je sens que cette idée, la conviction de l'abandon total où me voilà, est près de briser mon cœur. Je te quitte un moment pour pleurer.

Le 17 avril.

Je me suis tracé un plan de vie auquel tu ne t'attends guère. D'abord, mon intention est de voir très-peu de monde, le moins de monde possible. Je veux me retremper, me refaire tout entier, et j'ai besoin pour cela de recueillement et de solitude.

Tout mon domestique se borne à Latour, que tu connois, à ce brave Latour, qui a fait avec moi les campagnes de la Vendée, et qui est moins un domestique qu'un camarade sûr, qu'un ami fidèle, dont mon cœur ne pourroit plus se passer. Sa présence d'esprit m'a sauvé la vie dans deux occasions, où il se distingua d'ailleurs par des prodiges de valeur qui lui attirèrent l'amitié des officiers, l'estime de l'armée; et qui l'assimilèrent à mes yeux à ce que je connois parmi les hommes de plus noble, de plus généreux, de plus éminent. S'il avoit desiré un autre état, un autre genre d'établissement, j'étois heureusement assez riche pour le lui donner. Il est ici par choix.

Comme il m'est difficile de vivre longtemps sans occupations, ou plutôt comme je ne peux me passer de contracter, de temps en temps, quelques goûts plus ou moins vifs pour me distraire de vivre, je suis revenu à la botanique, autrefois ma plus douce étude. Je vais recommencer mes herbiers détruits, et renouer connoissance avec ces riches familles de végétaux, parmi lesquelles une longue inhabitude m'a rendu presque étranger. Est-il besoin de te dire quelles jouissances inexprimables me procurent ces heureux souvenirs auxquels se lient tant de souvenirs délicieux, et tant d'harmonies charmantes? Privilége enchanteur des plaisirs simples et purs de l'adolescence! Qu'on ne puisse en réveiller un seul sans qu'ils viennent tous se rattacher à lui pour l'embellir encore!

Puis-je retrouver, par exemple, cette jolie pervenche, si aimée de Rousseau, sans me rappeler qu'à ton premier voyage dans nos campagnes, nous aimions à la cueillir sur le revers frais et ombragé de ce petit bois, en mémoire d'un écrivain dont nous adorions les ouvrages? L'ancolie n'est pas rare dans les terres légères et sablonneuses à la lisière des forêts, mais

Lucie, que je pleure toujours, l'aimoit par dessus toutes les fleurs. Une églantine frappée des rayons brûlans du midi, ou pendante à un rameau brisé par l'orage, me représentera celle que Fanny m'avoit donnée, et qui se dessécha, qui pâlit ainsi sur mon cœur. Un bosquet de sorbiers me fera souvenir de ceux que j'arrondis en berceaux sur le passage de Victoire ; et jamais je ne verrai, ô le plus joli des arbres ! tes petites feuilles ailées, si fines et si légères, et tes larges corymbes de fleurs blanches ou de fruits pourprés, sans le sentir encore brûler mes lèvres et mon sang, le premier baiser de l'amour que je reçus sous ton ombrage !

Le 18 avril.

J'occupe la dernière chambre de l'aile droite du château, celle qui donne sur cette pièce d'eau circulaire où nous avons tant navigué dans notre enfance.

Il n'y a de luxe dans mon ameublement que deux tableaux, le portrait de mon père et le tien, un forte-piano et quelques livres. J'ai fait de grandes économies en ce dernier genre surtout, car je suis convaincu qu'à part un très-petit nombre, les livres ne sont bons qu'aux oisifs et à certains esprits paresseux, qui ne pensent point sans véhicule. Je vais plus loin ; la Bible est le seul corps d'ouvrage absolument indispensable que je connoisse, et il me semble qu'en la donnant à l'homme, Dieu a tout fait pour les besoins de son intelligence. Aussi ai-je conservé l'usage d'en lire tous les soirs un chapitre, suivant la situation de mon cœur. Tout-à-l'heure, par exemple, l'imagination enchantée par mille rêveries pastorales qui m'ont bercé

dans le cours de ma promenade, j'égarois mes pensées sous les tentes des patriarches ou parmi les moissonneurs de Bethléem, et j'asistois en idée aux fiançailles de Ruth.

J'ai rabattu quelque peu de mon enthousiasme pour Ossian, et même pour Shakspeare. En général, je m'affranchis autant qu'il est en moi de l'influence des sentiments romanesques, sans chercher cependant un genre d'illusions mille fois plus misérable dans ces superbes vanités de la philosophie qu'on appelle des connoissances positives, comme s'il y avoit quelque chose de positif sur terre, et comme si le peu que Dieu nous permet de voir dans ses ouvrages étoit autre chose qu'une pâture livrée à l'orgueilleuse ignorance de l'homme déchu.

Je ne puis me passer de quelques méthodes de botanique; mais, comme la collection de mes espèces ne deviendra jamais fort considérable, je m'en tiens maintenant aux méthodes les plus anciennes et les plus simples. Je trouve que les hommes des temps passés avoient de la nature des idées bien plus belles et bien plus touchantes que nous, et que cette manière religieuse et intellectuelle de pénétrer dans ses

mystères, qui distingue nos vieux écrivains, valoit bien les stériles avantages que nous retirons du perfectionnement de l'analyse. Les hommes des siècles éclairés ressemblent à des enfants qui rompent leurs joujoux pour savoir le secret de leur construction; l'instrument brisé, que reste-t-il? un ressort d'acier, un morceau de verre, un grelot: quant à la merveille, elle n'y est plus.

Le 21 avril.

Me renouveler, disois-je l'autre jour ! .... hélas ! si je pouvois seulement me distraire ... ou m'oublier!... Je ne désire pas, je n'espère pas le bonheur, mais un repos durable et profond, une liberté sans réserve. Je te l'ai répété souvent, je ne hais pas la vie pour les choses qu'on y trouve, et qui, en général, m'attachent et me retiennent. Je comprends ses illusions ; je les chercherois volontiers. Je hais la vie telle que les hommes l'ont faite, comme une obligation mutuelle, comme un devoir social qui soumet mon indépendance à des intérêts reconnus, à des conventions établies sans moi. Je la hais, comme tout ce qui n'est pas spontané dans la volonté d'une créature sensible, forte et intelligente que Dieu a daigné former à son image. Conviens qu'il est affreux de penser que vivre n'est pas une action libre, et que l'âme est condamnée d'avance à l'existence..... que dis-je ? à l'immortalité, sans y avoir consenti....

Cette disposition d'esprit où je suis tombé depuis quelques jours, m'a cependant procuré une émotion douce, une émotion d'autant plus agréable, qu'elle ne m'est pas bien familière. Ma mère, alarmée de ma mélancolie, a fait quelques frais pour en pénétrer le motif, et pour opposer aux peines de mon cœur le charme des consolations et des espérances. J'ai tressailli d'une joie involontaire en pensant qu'elle m'aimoit assez pour me plaindre, et puis j'ai regretté amèrement de lui avoir donné un sujet de chagrin si peu fondé; car je serois bien embarrassé de m'expliquer à moi-même ce qu'elle appelle ma douleur. Croirois-tu qu'elle a supposé que l'amour..... l'amour! de misérables illusions d'enfant, dont j'ai tant de fois reconnu la frivolité!.... l'amour!.... Ah! sans doute, j'aime les femmes dans leurs brillantes harmonies avec la nature, comme un des ouvrages les plus enchanteurs, comme un des plus séduisants ornements de la création; je les aime comme les fleurs, comme j'aimerois des créatures animées et pensantes qui auroient, dans le développement de leurs idées et de leurs sentiments, la grâce, la délicatesse des fleurs.

Il y en a quelques-unes que je distingue davantage, et j'éprouve alors le besoin d'occuper leur esprit ou d'intéresser leur cœur. Si un de leurs regards tombe sur moi, s'il se rencontre avec les miens, je sens, comme autrefois, mon cœur battre plus vite, mes yeux se troubler, mon sang tourner dans mon sein ou monter à mes joues, mes nerfs ébranlés par je ne sais quel mélange vague et doux de honte et de plaisir, d'inquiétude et de tendresse. Je me souviens en effet du temps ..... Quel homme n'a pas été en proie à son tour aux erreurs de l'adolescence frivole, crédule, inoccupée? .... Le froissement d'une robe ou d'un schall qui m'effleuroit en passant, le mouvement d'une plume qui flottoit sur les cheveux d'une femme, le jeu de la lumière qni étinceloit sur les pierres de son peigne ou de son agrafe; la mélodie d'une voix d'ange que l'air apporte de loin à travers tous les bruits, et dont le son vibre long-temps à votre oreille, la moindre chose suffit alors pour absorber toutes vos pensées, pour suspendre toute votre existence. Il y a des instants, des heures, des jours entiers où vous êtes distrait malgré vous par

une image charmante qui vous appelle, qui vous poursuit, que vous évitez vainement, que vous retrouvez partout, et dont la perfection idéale se compose des traits qui appartiennent à mille femmes différentes, ou, tout au plus, à une femme inconnue que vous ne verrez jamais. Combien faut-il avoir vécu d'années, mon cher Edouard, pour sentir le néant de ces chimères ! ....

O mon ami ! sois sûr qu'il y a dans le monde que nous habitons des âmes punies d'une faute ancienne, punies peut-être par anticipation d'une faute à venir indispensable, des âmes d'expiation qui portent pour une génération tout le poids des vengeances de Dieu, et qui sont condamnées à l'amour de l'impossible, comme si la suprême puissance, qui ne peut sans contrevenir à ses décrets leur ôter l'infini dans l'éternité, avoit voulu leur donner le néant dans le présent ; qui ont la faculté déplorable de concevoir, d'embrasser en imagination des voluptés devant lesquelles toutes celles de la terre se dégradent et s'anéantissent ! Ainsi tout ce que je comprends maintenant de l'amour n'appartient pas au temps, à l'espace où

ma vie est enfermée. C'est en moi le goût prématuré d'un bonheur futur qui n'a rien de terrestre, rien de borné, qui remplira un jour le vide immense de mon cœur, qui comblera toute l'ambition de mes desirs. Que voulez-vous que je demande, grands dieux! à la femme qui consentiroit à m'aimer? que pourrois-je attendre d'elle? L'engagement de deux êtres si foibles, si passagers, qui ne connoissent, qui n'apprécient du moins de leurs facultés que l'instant dont ils jouissent, qui ne peuvent répondre de la plus prochaine de leurs émotions, qui s'étonneroient tous les jours d'eux-mêmes si tous les jours ils devinoient leur lendemain? Une transaction, un bail de quelques années ou de quelques mois, qu'une circonstance imprévue, une jalousie, un dépit, une heure d'absence modifie, qui s'altère par sa durée, qui se dissout par la mort, et qu'une méprise, un caprice, une maladie changeroit en aversion?... Non! Non!...

Rien de fini, rien de périssable ne peut suffire au besoin d'aimer qui me tourmente. — Il faut que j'use, vois-tu, il faut que je dépose tous les liens qui m'attachent aux affections

d'un jour pour en reprendre possession dans cette vie assurée de l'avenir dont ma vie est la fatigante préparation. Il faut pour jouir pleinement de ce que j'aime que je trouve dans le bonheur d'aimer et d'être aimé la sécurite d'une éternité entière, et l'éternité même sera-t-elle jamais trop longue pour aimer?

L'amour d'une femme ! ... d'une femme mortelle ! ... qu'entendez-vous par-là ? ... Un sourire plein de charme, un son de voix qui trouble et qui bouleverse les sens, le serrement d'une main de feu qui brûle la vôtre .... Je sais bien. Mais cette main et ce cœur deviendront poussière, et là poussière de mon cœur éteint ne sera pas confondue avec elle, et ce qui vivra de moi restera pour toujours étranger à cette âme qui a un moment remplacé la mienne ! Cela n'est pas possible, et l'amour dont nous parlons, Edouard, n'est qu'une invention de notre vanité. Cè n'est pas une chose de la terre que l'amour ! C'est la première conquête de l'homme qui ressucite. Laissez-moi partir.

Le 23 avril.

J'étois prévenu depuis quelques jours que nous irions rendre visite hier au soir à mademoiselle de Valency, seul de cette illustre famille et propriétaire du château voisin. J'avois perdu de vue cette jeune personne qui n'a pas plus de vingt ans, et qui étoit tout-à-fait un enfant lors de mon émigration ; mais je conservois respectueusement le souvenir de sa tante la prieure, madame Adélaïde, femme d'un esprit sage et d'une haute vertu, dont ma plus tendre jeunesse a goûté les leçons, et à qui je suis peut-être redevable de ce fonds de piété qui m'a, sinon préservé de bien des erreurs, du moins consolé de bien des revers. Je n'avois pas appris sans la joie la plus vive que le ciel eût protégé son existence, au milieu des funestes événements qui ont enlevé tous les siens.

Eudoxie de Valency est d'une taille élevée et bien prise ; son port est plein de majesté, mais d'une majesté qui n'est pas sans affecta-

tion. Ses traits ont une expression remarquable, mais fixe, et qui ne paroît pas sans étude. Le sourire, cet aimable indice du contentement de soi-même, s'arrête quelquefois sur ses lèvres ; mais il n'y figure presque jamais que le dédain. J'ai inutilement cherché, inutilement attendu dans sa conversation un mouvement, un geste, une inflexion qui révélât quelque pensée du cœur. Son abandon même, car elle a une sorte d'abandon, est si soigneusement négligé ; il y a tant de mesure dans sa liberté, tant de circonspection dans sa franchise, que tu éprouverois en la voyant le sentiment pénible qu'inspirent ces imitations trop exactes de la nature qui ne sont pas la nature, et qui choquent à force de lui ressembler. Je te demande si ses termes sont choisis, son élocution ornée, ses moindres discours brillants de citations et de traits ! Elle sait trois langues et fait des vers. Quand nous entrâmes, elle sembloit méditer profondément je ne sais quel passage d'un livre ouvert sur son pupitre, et, en m'approchant, j'ai reconnu ce livre pour un des chefs-d'œuvre de notre métaphysique moderne, chef-dœuvre en effet de toute l'aridité du cœur

alliée à toute la présomption de l'esprit. Je donnerois sur-le-champ une bonne partie de ma vie pour être persuadé qu'il n'y a point de femme qui lise Condillac, comme je suis convaincu qu'il n'y a point de femme qui l'entende, et je crois qu'il ne falloit plus que ce travers pour me brouiller irrévocablement avec tout le sexe.

Ma mère a remarqué que mademoiselle de Valency avoit changé d'appartement; mais tu n'en devinerois jamais la raison! Imagine-toi qu'à l'extrémité du jardin anglois sur lequel s'ouvroient son salon et sa chambre de toilette, il y a une chute d'eau, à la vérité peu bruyante, mais dont le murmure sourd a quelque chose d'importun. On a planté sur les bords de la pièce d'eau qu'elle forme, et qui se divise ensuite en petits ruisseaux, de tristes saules pleureurs, et c'est l'arbre d'aversion de mademoiselle de Valency. Enfin l'exposition de tout ce logement est le soleil levant, dont les premiers rayons venoient, malgré tous les obstacles, offenser chaque matin ses paupières encore chargées de sommeil. Je te laisse à penser de quel genre est l'impression que m'a laissée une

femme qui n'aime ni le soleil levant, ni le feuillage des saules pleureurs, ni le bruit des eaux lointaines, et qui de plus lit Condillac ou veut passer pour le lire !

Madame Adélaïde est retenue au lit par une maladie de langueur qui mine, qui consume sa vie, et qui ravira bientôt peut-être au monde les exemples de cette sainte. J'ai obtenu d'être introduit dans sa chambre, ou plutôt dans la modeste cellule qu'elle s'est fait donner au château. Elle étoit couchée, mais vêtue, les mains déployées sur sa poitrine. Un crucifix de bois noir s'élevoit au-dessus de sa tête. Près d'elle, il y avoit une petite table couverte de livres pieux à son usage, et surmontée de quelques rameaux bénits à demi-desséchés qui se croisoient contre la muraille. Au bruit que j'ai fait en entrant, elle s'est tournée vers moi et m'a souri tout de suite. — Est-ce vous, m'a-t-elle dit, mon cher Gaston? A mon âge, et après une si longue absence, pouvois-je espérer de vous revoir encore ? Dieu soit loué pour cette nouvelle grâce qu'il m'a faite! — Mais croyez que ce n'est pas sans motif que sa Providence vous a sauvé de tant de dangers. Vous

promettiez d'être bon, généreux dans vos penchants, modéré dans vos passions, et l'exemple des gens de bien est un trésor pour le siècle. — J'étois attendri jusqu'aux larmes. Sa pâleur, sa débilité, la foiblesse de sa voix, me tourmentoient de l'idée d'une autre absence, d'une séparation prochaine et éternelle. Je voyois qu'elle s'efforçoit de paroître bien pour me causer moins de peine. Je me suis retiré fort ému.

Je t'avoue que mademoiselle de Valency ne gagne pas à être vue si près d'une telle femme. Cependant le jugement que je porte de cette jeune Eudoxie, après un quart d'heure d'entretien vague, de rapports insignifiants, au milieu des bienséances embarrassantes et de la contrainte d'une première visite, pourroit bien n'être aussi que l'effet d'une prévention mal fondée. Je suis si facile à me laisser surprendre par je ne sais quelles apparences de sympathie ridicule ou d'antipathie injuste ! mais je te parle comme à ma pensée. — Et l'on en dira ce que l'on voudra, Eudoxie est certainement fort bien ; j'admets qu'elle est parfaitement belle ; je doute qu'on puisse avoir autant d'esprit;

j'aime à croire, avec tout le monde, qu'il est difficile de pratiquer la vertu d'une manière plus exacte et plus irréprochable : mais elle a une sorte de vertu, une sorte d'esprit et une sorte de beauté que tu me permettras de n'aimer jamais.

—

Le 29 avril.

Il y a des gens que la manie de paroître grands fait descendre à des petitesses qu'on auroit de la peine à croire, s'ils ne vous forçoient pas eux-mêmes à en être témoin tous les jours. Quant à moi, cela me cause une indignation si violente que je ne suis pas maître de la contenir, et qu'il faut absolument que j'éclate quand quelque chose de pareil me tombe sous les yeux.

Mon père s'honoroit tout particulièrement d'un de ses aïeux, simple homme de loi, vers la fin du seizième siècle, mais écrivain d'une science et d'une érudition peu communes, qui s'est distingué par des ouvrages très-précieux sur la jurisprudence et les usages des temps reculés, et qui a débrouillé avec une sagacité exquise des textes importants, mais confus, dont les plus habiles n'avoient osé entreprendre l'interprétation. Il est à remarquer, en passant, que c'est à ce grand homme que notre

famille doit son illustration, et que ma noblesse date de lui, ce qui ne prouve pas qu'elle vienne de loin ; mais ce qui prouve qu'elle ne vient pas d'une source indigne, et c'est cela qui seroit un véritable malheur.

Le hasard m'a conduit aujourd'hui dans un salon du château, que j'avois vu jadis tapissé de portraits de famille, et où j'ai reconnu toutes les augustes images des ancêtres de ma mère, avec leurs armoiries, leurs décorations et leurs hermines ; mais j'y ai cherché inutilement ce qui m'intéressoit le plus dans cette tenture généalogique, l'image du savant respectable dont les vastes et utiles travaux ont fondé ma fortune, et doté mon berceau de l'héritage d'un nom cher à la société. La mémoire de ce tableau m'étoit d'autant plus présente que mon père l'avoit, comme je t'ai dit, en singulière vénération, et le montroit toujours de préférence aux étrangers dont nous recevions la visite. J'aurois marqué du doigt la place où je l'avois vu, mais elle est décidément vide, et je te laisse à deviner la cause de sa suppression. Je rougirois de te l'apprendre, tant j'y trouve de ridicule et d'ingratitude.

En rentrant dans l'appartement de ma mère, je me suis informé des motifs d'un changement si étrange ; elle m'a répondu, hélas ! comme je m'y attendois ; mais j'ai insisté avec une fermeté respectueuse, et le portrait est replacé.

Le 2 mai.

Eudoxie nous a rendu ce matin la visite que nous lui avions faite dernièrement. Elle étoit accompagnée d'un gentilhomme des environs, nommé Ferréol de Montbreuse. Je ne t'ai pas encore parlé de Ferréol de Montbreuse, quoique tout le monde en parle ici. C'est un homme de trente-six ans au plus, mais dont la politesse calme, la gravité inaltérable, et la sévérité reconnue de mœurs et de principes, feroient honneur à un âge plus avancé. On m'avoit parlé de sa fréquentation comme de l'avantage le plus réel de mon séjour en Touraine, et cependant je l'ai peu recherchée. J'estime singulièrement la perfection, mais elle n'a pas pour moi cet attrait qui s'empare du cœur, et que mon cœur a besoin d'éprouver; car il ne s'attache à rien par des liens ordinaires, et quand il ne sent pas qu'il aime. Tu es le seul des amis que j'ai reçus de la société (la nature m'en avoit donné un autre), tu es le seul, dis-je,

qui m'ait réduit à souffrir, à pardonner ce défaut désolant et inimitable de la perfection; mais la tienne a quelque chose de si naturel, de si involontaire, de si inconnu de toi-même; elle est si inséparable de toi, qu'on s'y accoutume sans s'en apercevoir, et qu'on n'arrive à s'en douter que lorsqu'on n'a plus la liberté de l'indifférence ou la force de l'oubli. Quoi qu'il en soit du mérite de M. de Montbreuse, on prétend qu'il avoit eu le bonheur d'occuper un moment les nobles pensées d'Eudoxie, et deux âmes si solennelles étoient dignes de se rapprocher. Le délabrement de leur fortune a empêché cet établissement. C'est une chose fâcheuse qu'à la fin d'une révolution, les familles qui ont couru les mêmes chances, que des voisins, des parents, des amis, frappés du même malheur, n'imitent pas les navigateurs jetés par la tempête dans une île déserte, et ne remettent pas tout ce qu'ils possèdent en commun. Avois-je besoin de rester si riche!

La nouvelle du rétablissement presque total de madame la prieure m'a causé une joie si vive que je n'ai pu attendre à demain pour aller la lui témoigner. J'ai reconduit made-

moiselle de Valency au château avec un empressement qu'elle a probablement attribué à d'autres motifs. Sa tante étoit assise dans un grand fauteuil à bras, à un endroit de la terrasse où les rayons du soleil, foiblement balancés entre quelques touffes de lilas, répandoient une agréable chaleur. Elle vouloit se lever à mon approche, mais je me suis hâté d'aller à elle pour l'en empêcher. Nous avons conversé gaîment et long-temps de mille choses différentes. Elle m'a fait promettre de lui raconter mes voyages, et de lui parler de mes amis. Je t'ai déjà nommé. De son côté elle m'a recommandé, avec quelque autorité, de cultiver la connaissance de M. de Montbreuse, dont elle trouve seulement l'austérité un peu rigoureuse pour son âge. Enfin, il étoit déjà tard que nous causions encore, et je ne me suis aperçu qu'à la fraîcheur de l'air du soir qu'il étoit temps qu'elle rentrât. Elle s'est appuyée d'un côté sur mon bras, et de l'autre sur l'épaule d'une petite fille qu'elle aime beaucoup, et dont elle ne cesse de répéter les louanges. Elle l'appelle son amie, sa bienfaitrice, son ange sauveur, en reconnaissance de quelques soins

qu'elle en a reçu pendant sa maladie, et c'est un ange en effet que cet enfant. Je ne me souviens pas d'avoir rien vu d'aussi gracieux, d'aussi doux que ses traits, rien qui reposât plus agréablement le cœur. C'est un de ces ensembles ravissants d'harmonie et de calme, qui font plaisir à regarder. As-tu quelque idée de cela ? N'en as-tu jamais rencontré de ces visages célestes où se lisent tant de paix, tant de bonheur, et dont l'expression surnaturelle fascine l'âme ? Je donnerois beaucoup pour que tu visses celui-ci.

Une circonstance charmante ! mes regards ont rencontré par hasard ceux de l'ange. Alors, si tu avois vu ses beaux yeux se baisser, ses longs cils ombrager timidement sa paupière, son teint se colorer d'un éclat vif et subit ! L'ange a rougi, et ce n'étoit plus qu'une mortelle, mais une mortelle adorable, et j'allois dire adorée ! quelle folie !

Voici ce qu'on raconte. C'est une pauvre orpheline que ses parents ont délaissée sans qu'on en dise trop la cause. Il y a huit ou dix ans qu'ils ont quitté ce village où ils vivoient de leur travail, pour aller on ne sait où. Certai-

nes personnes veulent même q'uils aient fini assez misérablement; mais je te parle d'après des gens qui sont probablement mal instruits. Ce qu'il y a de certain, c'est que madame la prieure a recueilli la petite Adèle dont elle étoit marraine, et lui a fait donner une espèce d'éducation. Si mon Adèle t'intéresse, une autre fois je t'en dirai davantage, quoiqu'il ne s'agisse au fond que de la femme de chambre de mademoiselle de Valency, car j'oubliois d'ajouter que c'étoit à ce titre qu'Adèle vivoit au château.

Comme j'étois allé dans la voiture de mademoiselle de Valency, je suis revenu à pied à travers le bois qui est magnifique et en pleine végétation. La soirée étoit d'une sérénité délicieuse, le coucher du soleil bien pur et bien lumineux. Des prestiges enchanteurs, qui se succédoient dans mon esprit comme les idées d'un beau rêve, égaroient tous mes sens dans le vague le plus doux. — Je ne sais pas maintenant pourquoi je me trouvois si heureux, car il n'y a rien de changé depuis ce temps-là dans mon état, et cependant!... Que l'homme est difficile à expliquer!

Ce bien-être que je goûte ici prouve du moins

que je ne me trompois pas quand je t'écrivois que la paix de la campagne convenoit à merveille à ma situation actuelle, et que je mettois tout mon bonheur à y couler obscurément mes jours. Tu vois bien que le tour romanesque et l'exaltation de mes idées tenoient à des causes fort indépendantes des folles passions de la jeunesse, et voilà ce que vous n'avez jamais voulu comprendre. J'ai un conscience de moi-même qui me trompe rarement.

Le 3 mai.

Hier au soir, comme j'achevois d'écrire, Latour est entré dans ma chambre avec un air inquiet et même un peu effaré. Il s'est assis à l'écart et a gardé quelque temps un silence morne, et puis il s'est mis à murmurer je ne sais quoi entre ses dents.—De quoi sagit-il, lui ai-je dit, mon pauvre Latour? Te voilà bien occupé ! — Qu'on ne m'appelle jamais Latour, dit Cœur-de-Roi, a-t-il repris, si ce n'est pas le Maugis, l'infâme, l'exécrable Maugis ! Monsieur se rappelle-t-il cet aventurier qui se présenta au général avec de faux pouvoirs, qui s'en servit, le lâche, pour livrer à l'ennemi un détachement considérable des nôtres, et qui se déroba malheureusement par une prompte fuite au châtiment qu'il méritoit ? — J'ai entendu parler de ce misérable, et je crois comme toi, Latour, qu'il s'appeloit effectivement Maugis, soit dans la seule intention de déguiser son nom véritable, soit pour se conformer à la méthode

assez bizarre de nos officiers ; mais quel rapport...—Quel rapport ! s'est-il écrié. Cet infernal Maugis, que j'aurois reconnu entre mille, et que je peindrois au besoin, n'est autre chose que l'honnête Ferréol de Montbreuse, que vous avez vu aujourd'hui, et au péril d'un million de morts, j'affirmerois qu'il n'y a point d'autre Maugis. Rage et malédiction ! c'est une honte pour la providence que de voir des gens tels que celui-ci jouir de l'air et du soleil ! —

J'ai eu beaucoup de peine à apaiser la colère de Latour, et à lui faire comprendre qu'il étoit impossible que ses soupçons fussent bien fondés. Il est sorti plus étonné de mon incrédulité que satisfait de mes raisons.

J'étois réservé à soutenir aujourd'hui une discussion plus difficile, une discussion à laquelle ce que je t'écris depuis quelques jours t'a cependant plus préparé peut-être que je ne l'étois moi-même. Ma mère m'avoit fait demander chez elle pour m'entretenir de choses sérieuses, très-sérieuses en effet. Il s'agissoit de perpétuer mon nom en l'illustrant par de nobles alliances. Tu comprends bien ; illustrer le nom de mon père ! Je devois savoir, a-t-on ajouté,

que la noblesse de ma famille, du côté paternel, ne répondoit pas tout-à-fait à l'éclat de ma fortune; et si la fortune a quelque avantage, n'est-ce pas surtout celui de favoriser des établissements honorables qui relèvent la splendeur de nos propres titres et qui les transmettent plus glorieux à nos enfants? On m'a fait sentir ensuite modestement que c'étoit à ces sages combinaisons de convenances que je devois ma mère. Je croyois ne la devoir qu'à l'amour et la nature. Que te dirai-je? les Valency sont moins riches que moi, Eudoxie est moins riche que moi; mais elle est noble comme ma mère à qui elle a l'honneur d'appartenir. Tu devines le reste.

Tout cela ma frappé d'une surprisse si vive et si douloureuse que j'ai été longtemps à chercher une idée, et plus long-temps encore a trouver une expression. Ce que je me rappelle bien imparfaitement des propos confus qui ont dû m'échapper dans cet instant de trouble et d'accablement, c'est qu'ils avoient pour but de solliciter, je crois, quelques mois de délai que je voulois donner à la réflexion; et j'ai sans doute ajouté qu'on n'obtiendroit rien de moi autre-

ment, de manière à lever tout soupçon à cet égard, car ma mère est sortie en me lançant un regard plus sévère encore que de coutume. Il est cependant probable qu'elle n'a pas espéré gagner beaucoup à faire violence à mon cœur, puis-qu'elle vient d'accéder à ma demande, avant que je me fusse trouvé la force de la renouveler. Au reste, elle attend ma résolution dans six semaines, et il n'est guère à supposer que j'en doive changer d'ici là.

C'est te dire que ma résolution est prise à l'heure même, qu'elle est invariable comme les principes, qui ont, jusqu'à ce jour, dirigé ma vie. Non, je n'achetérai pas de mon bonheur; et je suis certain qu'Eudoxie ne me rendroit point heureux, je n'acheterai pas de mon repos, de ma liberté, de l'incertitude délicieuse de mes espérances, le ridicule honneur d'associer mon nom à celui d'une femme que je ne puis jamais aimer. Si j'attache quelque prix à ma fortune et à l'état que je tiens dans la société, c'est surtout à causc de l'indépendance qu'il me donne, et de l'immense latitude qu'il laisse à mes choix : car enfin..., pourquoi ne le dirois-je pas? J'aimerois mieux cent fois me mé-

sallier pour quelqu'un, que de souffrir que personne se mésalliât pour moi. Je suis trop fier pour consentir à augmenter par un emprunt aussi lâche la somme de ma valeur personnelle, et pour donner cette prise-là sur moi à la vanité d'une femme. Plutôt que de subir cette humiliation, j'épouserois Adèle même — Adèle ! — Vraiment, je le crois bien !

Le 5 mai.

Il y a de certains jours, des jours trop vite écoulés, que le hasard, que la Providence nous ménage, quand notre cœur, trop fatigué de chagrins, a besoin, pour ne pas céder, de reprendre la trempe du bonheur, et qui compenseroient à eux seuls une éternité d'abandon et de misères. Oui, je dirois : Que ce jour me soit rendu, qu'il recommence avec tous ses charmes, avec toutes ses illusions; qu'il me soit permis de le vivre comme la première fois, sans que rien en détourne ma pensée, d'en goûter les plaisirs avec la même confiance, avec le même abandon, d'en épuiser encore les délices; — et puis que le néant commence !

Près du château de Valency, j'avois remarqué dans le bois un site frais et enchanteur, où aboutissent de jolis sentiers qui partent de l'un et de l'autre village, et qui, de là, se distribuent au loin dans la plaine. Cette espèce de vestibule de verdure, agréablement om-

bragé d'une large voûte de feuillage, et tapissé d'un gazon fleuri d'où s'exhalent les plus douces odeurs, offre de tous côtés des petits siéges naturels aussi commodes que si l'art les avoit façonnés. A une foible distance, on voit briller, à travers les rameaux, la surface polie d'un étang de l'eau la plus claire, qui renferme le bois entre ses détours comme dans une vaste enceinte de cristal, et qui attire sur ses bords une foule innombrable d'oiseaux.

C'est là que j'étois assis, comptant scrupuleusement les étamines d'une fleur douteuse, quand le bruit d'un pas léger et les frémissements d'une robe de femme ont tourné mon attention sur un autre objet. Cette femme, c'étoit Adèle, et quoiqu'il n'y eût rien d'étonnant à la voir là; quoique je me fusse même attendu, je ne sais comment, à l'y rencontrer; quoiqu'Adèle d'ailleurs ne fût pour moi qu'une jeune fille intéressante, mais à peu près inconnue, les palpitations de mon cœur se sont multipliées avec violence; j'ai frémi, j'ai tremblé; un nuage varié de différentes sortes de couleurs a troublé mes yeux; une défaillance vague a parcouru mes membres et ralenti mes

pas ; car je m'étois levé, j'étois parvenu près d'Adèle sans la regarder, ou du moins sans la voir, et je lui avois présenté mon bras, sans m'informer de l'endroit où elle alloit. Quand le voile qui obscurcissoit mes paupières a commencé à s'éclairsir, au point de me permettre d'observer distinctement les traits et la physionomie d'Adèle, j'ai remarqué qu'elle s'étonnoit de ma proposition, et, à te dire vrai, je me suis étonné aussi de l'avoir faite, mais je l'ai répétée d'une voix sans doute plus assurée. Après quelques moments d'une hésitation pleine de grâce, Adèle a paru céder à un ordre plutôt que déférer à une prière, en appuyant légèrement sa main sur mon bras ; alors j'ai fixé cette main avec force, en rapprochant étroitement de mon sein le bras sur lequel elle étoit engagée, et je me suis mis à marcher assez précipitamment dans la direction qu'Adèle sembloit suivre. . . . . . .

Lorsque mon agitation, à demi calmée, a laissé quelque liberté à mon esprit, je me suis aperçu que l'agitation d'Adéle n'étoit guère moins forte que la mienne, non pas à ses regards que j'évitois encore, mais au frémisse-

ment de ses doigts que ma main droite avoit saisis par je ne sais quel mouvement involontaire et tenoit déployés contre mon cœur. Rien n'étoit plus propre à nous distraire tous deux de cet état d'émotion que la question si froide et si naturelle que j'avois d'abord omise, et je pensois qu'une conversation nécessairement moins passionnée, moins orageuse que notre silence, achèveroit de nous rendre un peu de tranquillité. J'ai donc demandé à Adèle où elle alloit, et elle m'a répondu, avec un sourire fin sans malignité, que c'étoit un grand secret. Ce mystère ne m'a pas donné d'inquiétude. Je l'avois oublié déjà que le dernier son des paroles d'Adèle n'avoit pas achevé d'agiter l'air, et n'étoit point parvenu jusqu'à moi. Je cherchois, le croirois-tu, je cherchois dans mon imagination quelque diversion nouvelle qui pût la tromper et me tromper moi-même sur ce que j'éprouvois. Je sentois à la fois le desir et la crainte d'être deviné. J'étois si heureux d'être auprès d'elle, et si impatient d'être seul pour penser à tout ce qu'il y avoit à lui dire ! Après une minute de silence, j'ai renouvelé ma question, faute de mieux. Cette fois, Adèle a bien

voulu m'apprendre qu'elle portoit au hameau voisin de petits secours que la bonne prieure y envoyoit tous les jours à une famille malade. Je devois m'en douter, mais j'étois si occupé d'autres choses!

Je passe rapidement ce soir sur les détails de ce voyage d'une heure, heure charmante qui auroit dû être un siècle et qui n'a été qu'une minute. Je les néglige, ces détails, par ce que je perdrois tout à les décrire; par ce qu'ils seroient sans chaleur sous ma plume et qu'ils brûlent dans mon cœur; par ce qu'il y a dans tout ceci une fleur de volupté qui se dérobe aux facultés imparfaites que l'homme a reçues pour exprimer et pour comprendre; parce que je croirois borner mon bonheur en bornant le vague de mes souvenirs; parce que, dans ce récit où tout se rapporte à Adèle, il y a pourtant des circonstances qui ne sont point Adèle, qui me distrairoient d'Adèle, et qu'il est bien décidé qu'Adèle aura toutes mes pensées d'aujourd'hui, — toutes les pensées de ma vie!

Le 6 mai.

La bienséance me prescrivoit du moins de voir Eudoxie. Mon cœur m'entraînoit vers sa tante. Je les ai vues. J'ai vu Adèle aussi. Que dis-je, hélas ! je n'ai vu qu'Adèle.

Oui, mon Édouard, il seroit superflu, il seroit indigne de moi de dissimuler à toi ce sentiment qui me domine, qui remplit, qui absorbe mon existence. Enfer et paradis ! Qui auroit pensé qu'à vingt-huit ans, la vue d'une jeune fille toute simple, toute bonne et presque sans éclat, me subjugueroit comme au temps de la foiblesse et de l'ignorance de mon cœur? Qui pourroit exprimer ce que j'éprouve d'extase et de délire au seul souvenir de ses traits, au seul bruit de son nom ! Ce n'est déjà plus cela. Je nageois dans une si pure atmosphère de bonheur, mon sein étoit soulevé d'une joie si parfaite et si nouvelle . . . Car tout est devenu nouveau pour cette âme qui se réveille encore

une fois des débris de ma vie, pour aimer et pour souffrir....

Pour souffrir. — Je sais combien une passion semblable peut faire tomber sur moi de honte et de malheur. Je ne m'aveugle pas sur cet étrange égarement de mon imagination, ou plutôt sur cette impitoyable contrariété de ma fortune qui me pousse obstinément vers tout ce que je devrois fuir, et qui me plonge d'autant plus profondément dans l'abîme de mes résolutions, que sa menaçante obscurité me laisse moins d'espoir de retour. Je maudis la folie de mes projets, l'incroyable foiblesse de ma raison, que le moindre prestige éblouit dont le moindre caprice triomphe ; je m'indigne de moi-même, et je m'abandonne cependant au penchant qui m'entraîne sans essayer d'y résister. Il y a plus. Si je connoissois une puissance qui fût capable de m'en affranchir sans retour, et d'effacer de mon sein jusqu'à la trace d'un souvenir, je n'aurois pas la force de l'invoquer. Tout ce que les autres hommes y trouveront de vil et de haïssable sera précisément ce qui m'y attachera par des nœuds plus difficiles à rompre, et j'ai besoin de te dire que ce

sentiment a pris une telle autorité dans mon cœur, que les conseils et les instances de l'amitié ne feroient qu'en redoubler l'emportement.

Édouard, mon cher Édouard, toi en qui le ciel m'avoit donné un frère, un guide et un protecteur au milieu des orages de la jeunesse, toi qui as été si long-temps la lumière de mon esprit et le frein de mes passions, ne m'abandonne pas dans l'état de perplexité où je suis. Ce n'est pas pour toi que j'ai dit cela.

O mon ami ! que résultera-t-il de la violence de tant de pensées contraires qui m'apportent à chaque minute un nouveau tourment ? Qui me fera triompher de l'image qui me suit partout ; qui la bannira de là, de ma mémoire qu'elle occupe sans partage, avec ses grands yeux noirs si nobles et si touchants, ses lèvres si voluptueusement belles, cet air d'amour et de bonté qui flotte sur son visage, et son parler un peu lent dont la franche mélodie me pénètre ?

Le 8 mai.

Qui m'empêcheroit de chercher ailleurs l'indépendance et de goûter dans un oubli profond, sous quelque abri impénétrable à toutes les recherches des hommes, le bonheur que la société me refuse? Que fais-je ici, et qui s'apercevroit de mon absence dans ce tourbillon de froids étrangers, continuellement distraits par les intérêts de leur fortune et de leur orgueil? N'ai-je pas rempli envers mon pays les devoirs que me prescrivoit mon nom? La limite de mes obligations s'étend-elle au-delà du sacrifice de ma vie cent fois hasardée dans les batailles? Je m'en irai, car j'y ai pensé souvent. J'opposerai à toutes leurs bienséances et à toutes les puériles vanités de leur étiquette le silence et l'obscurité de ma solitude. Il arrive une époque où l'âme a besoin de prendre enfin possession d'elle-même et de se recueillir dans des méditations imposantes, loin du chaos des affaires sociales—bien loin—sur la pointe d'un mont

qui déchire les nues et qui commande à des plaines immenses et à des mers sans rivages. Il me semble que le Créateur, en produisant son univers si accompli en beautés, en jetant une magnificence si merveilleuse sur les ouvrages de ses mains, et en faisant contraster leurs richesses d'une manière si humiliante avec la misère de nos sentiments, a voulu nous révéler, par un objet de comparaison sensible, le néant de tous les plaisirs que nous plaçons hors de lui, et de tous les jugements que nous fondons sur la vaine opinion de la multitude. Je me transporte quelquefois en idée à ce jour, où, bien jeune encore, mais déjà proscrit, j'atteignis pour la première fois les hauts sommets du Jura. Quand vous avez suivi sur le plus élevé de ses plateaux les sinuosités d'une route sévère et sauvage qui se prolonge sur les flancs de la Dôle; quand à l'extrémité de cette promenade taciturne où vous n'êtes accompagné tout au plus que par le cri d'une vieille aigle effrayée pour ses petits et qui s'étonne d'entendre au-dessous de ses rochers le bruit depuis long-temps oublié d'une voix humaine, quand il semble que la terre va manquer sous vos pas, et que de

votre bras étendu vous allez toucher l'azur solide du firmament, à cet endroit, il se manifeste tout à coup un spectacle si peu vulgaire qu'il vous fait comprendre au même instant la nécessité d'une volonté divine dans le mystère de la création. Vous croiriez que le génie de la terre soulève la toile qui sépare d'un monde magique ce monde de fange et de pierre, et qu'il vous introduit dans une région de miracles. Je voudrois te décrire cela, mais avec quelles couleurs ?

Imagine-toi qu'à l'extrémité des bois de Lavatay, il y a là sur la dernière crête de la montagne une pauvre maison qui paroît de loin perdue dans le fond des nuages, et qu'on appelle *le châlet des Faucilles*, parce que les sentiers qui en descendoient autrefois sur le chemin escarpé de l'abîme se recourboient sur eux-mêmes comme la faucille du moissonneur. Aujourd'hui que l'esclavage et le travail en ont fait des routes somptueuses pour les échanges corrupteurs du commerce et pour les invasions de la guerre, les *Faucilles* se développent d'une manière moins menaçante dans les profondeurs du précipice, et la chevrette de montagne, sur-

prise qu'une main servile ait osé embellir sa demeure ; ne se hasarde plus dans ces voies de l'homme. Elle reste immobile à l'angle le plus saillant d'une roche taillée à pic, et contemple tristement le ciel, seul désert que la civilisation nous ait laissé. Toutes les parties du tableau qui se présentent ensemble à vos regards préoccupent d'abord si puissamment la pensée, que vous êtes long-temps à mettre de l'ordre dans vos sensations et à distinguer des détails : à vos pieds, où finissent le Jura et la France, un lac qui, dans son immensité, présente l'aspect d'une mer ;—sur ses bords, les campagnes romantiques du pays de Vaux, les paysages agrestes du Valais, les âpres solitudes de la Savoie ;—à votre horizon, une chaîne vaste comme lui, celle des Alpes dont les coupoles innombrables se groupent sur toute la demi-circonférence du ciel, diverses de formes, de caractère, de physionomie, de couleurs, mais toutes affectant aux feux du soleil l'éclat de divers métaux ; les unes resplendissantes comme de l'argent poli ; les autres, selon l'effet des ombres qui se projettent sur leurs contours, mates comme un plomb grossier, ou brillantes

comme l'acier bruni, de reflets bleus et violets; certaines si éblouissantes, quand la lumière du couchant les inonde tout entières, qu'on les prendroit pour des masses de fer qui blanchissent dans la fournaise. Ce jour-là, par exemple, le soleil se couchoit avec tant de magnificence et dans un ciel si pur! Les vapeurs du lac, aspirées par le crépuscule, suspendues à ses rayons, se balançoient sur les eaux comme un crêpe léger teint du rose le plus doux, se relevoient peu à peu des pieds du voyageur jusqu'au sommet des montagnes, et déployoient devant lui, sur l'horizon, un rideau enflammé qui répandoit sur tous les objets le prestige de sa lumière; puis, devenues plus denses et plus obscures, couronnoient enfin tout ce magnifique spectacle d'un dais de pourpre et d'or dont la splendeur ne pâlit qu'au lever des astres de la nuit.

Et ces montagnes immenses, inhabitées, pour la plupart inconnues, elles ne cachent pas un lieu d'asile où je puisse emporter avec moi, dérober à la curiosité insolente, à la censure hypocrite, le secret de mon bonheur et de ma vie! Je ne serai pas maître d'y reléguer, d'y exiler mon avenir! Je mourrai lié à la chaîne

odieuse qu'ils m'ont imposée, sans faire un effort pour la rompre ! Edouard ! qu'on ne s'en flatte pas ! Je romprois plutôt toutes les chaînes à la fois.

Prends pitié de mon infortune !

Le 9 mai.

Je ne t'ai pas dit que la conversation de l'autre jour avoit roulé sur le sujet des mésalliances, à propos de ce fou de Subligny qui vient de finir sa carrière romanesque en épousant une danseuse. Je me suis saisi de ce texte avec une chaleur et une abondance d'idées dont j'étois plutôt redevable à certaines circonstances de ma situation particulière qu'à la propre richesse du sujet. J'ai soutenu qu'il n'y avoit d'impardonnable, d'antisocial, dans toute la force du mot, que les mésalliances morales, et qu'elles étoient extrêmement difficiles, parce qu'il est rare que les belles âmes ne s'accostent pas de leurs semblables, comme dit Shakspeare, ou qu'elles soient abusées assez long-temps par des dehors imposteurs pour arriver au moment de former un nœud si solennel sans avoir eu le triste bonheur de se détromper; que ce qu'on appeloit d'ailleurs mésalliance, dans cette acception générale qui se rapporte seulement à

la différence des états, ne pouvoit choquer que le plus absurde, le plus révoltant des préjugés, celui qui attribueroit à une classe déterminée des facultés spéciales, ou pour mieux dire exclusives ; que, comme je ne savois personne qui eût poussé la témérité au point d'avancer que la vertu se prouvoit par des titres ou s'acquéroit par des priviléges, je ne voyois pas pourquoi on interdiroit à un hom me sensible et délicat le droit de chercher partout où se trouve la vertu, un bonheur que la vertu seule peut donner ; que c'étoit une chose atroce, à force d'être ridicule, que de condamner une femme intéressante, douée de toutes les qualités et de toutes les grâces, au désespoir de ne jamais appartenir à l'objet aimé, parce que cette infortunée, comblée des plus précieux avantages de la nature et de l'éducation, seroit privée par hasard d'un avantage qui ne dépend que du hasard, et qui ne tient lieu d'aucun des autres, même dans la société ; que si les grands talents imprimoient à ceux qui en étoient ornés un caractère incontestable de noblesse aux yeux du siècle et de la postérité, l'exercice privé des devoirs bien plus difficiles à pratiquer de la re-

ligion et de la morale, titre moins éclatant à la faveur du monde, n'étoit pas un titre moins recommandable à l'estime et au respect des bons esprits ; qu'en conséquence, je ne me permettrois jamais de blâmer une alliance du genre de celle dont on parloit, si je pouvois y reconnoître cette heureuse harmonie de mœurs et de caractères, qui est le seul gage assuré du bonheur des ménages et de la prospérité des familles.

Il est probable que ces raisonnements avoient paru totalement indignes de réponse à M. de Montbreuse, car il se contenta de me regarder sévèrement sans me parler, et je remarquai qu'il se tournoit ensuite du côté d'Eudoxie, avec un air d'intelligence dans lequel perçoit je ne sais quel mélange d'amertume et de mépris. Eudoxie même, dont je choquois trop ouvertement les idées, ne me sembla pas faire assez de cas de mes raisonnements pour daigner les réfuter avec ordre : à peine laissa-t-elle échapper quelques lieux communs rebattus auxquels les grâces de son élocution et la finesse de son ironie prêtoient plus d'agrément que de solidité. Adèle m'écoutoit avec émotion, car ses joues

étoient fort animées, et j'essayai inutilement de rencontrer ses yeux. Madame Adélaïde avoit souri d'abord, puis sa physionomie avoit pris un caractère plus grave, et, je tremble de le penser, une expression plus triste qu'à l'ordinaire. Elle releva doucement mes paroles en me reprochant, d'une manière affectueuse, l'ardeur que je portois dans la discussion, et l'enthousiasme avec lequel j'embrassois les idées les plus extraordinaires et souvent les plus funestes. Elle se plaignit de la facilité qu'ont les hommes de cette génération à saisir et propager les sophismes dont ils n'apprécient pas les conséquences, et qui tendent à dénaturer successivement tous les véritables rapports des choses. En m'accordant qu'il y avoit des vérités noblement senties dans ce que je venois de dire, elle me recommanda de réfléchir sur l'origine et les effets de ces convenances morales, si respectables d'ailleurs par l'autorité qu'elles ont exercée sur nos ancêtres, et par la consécration presque religieuse qu'elles ont reçue des siècles, dont le jugement définitif est, en dernière analyse, toute la raison sociale; ajoutant du ton d'une résignation modeste, et non d'une

conviction impérieuse, que le devoir d'un bon citoyen est de se soumettre aux institutions établies sans les discuter, et que, puisque l'imperfection des hommes les rend tributaires essentiels de certaines erreurs sanctionnées par la nécessité ou par le temps, l'intérêt du genre humain prescrit aux cœurs sages et droits le devoir de plier leur raison à la déférence commune.

Il est possible que cela soit vrai. — Et combien ne donnerois-je point pour qu'il n'en restât pas de souvenir, de cette foible démarcation que le hasard de la naissance a tracée entre quelques familles et la grande famille des hommes ; de cette circonstance si étrangère à ma volonté, qui m'a soumis à un ordre particulier d'habitudes et d'obligations ; qui a restreint, comprimé, brisé l'indépendance de mon cœur ; qui m'a interdit les affections les plus simples et les plus heureuses ; qui me sépare d'Adèle et du bonheur !

Séparé ! — Préjugé barbare ! je te voue à l'indignation des âmes fortes et sensibles !

Séparé ! Moi qui traverserois le globe pour un baiser de ses lèvres !

Séparé ! — Viens, viens sur le cœur de Gas-

ton, pauvre orpheline que les hommes rebutent ! viens avec confiance ; et, j'en atteste l'innocence et la candeur de ton âme d'ange, toutes les puissances de l'enfer ne parviendront pas à nous séparer !

Le 16 mai.

Jamais je n'ai été plus assidu au petit bois que depuis quelques jours, et jamais mon herbier ne s'est plus lentement accru. Cela étonne beaucoup Latour, qui prend à mon herbier le même intérêt qu'à tous mes plaisirs, mais à qui je ne les confie pas sans exception. Cela ne t'étonnera pas, toi qui te rappelles bien distinctement qu'Adèle passe tous les jours dans le petit bois, à une certaine heure, et qui ne me crois pas capable de me plaire ailleurs qu'à l'endroit où j'espère la trouver. Tu as déjà remarqué aussi que ma lettre est à une grande distance de la précédente, et tu en as conclu sans doute que l'abondance des sensations et des événements avoit pu seule me distraire pendant plusieurs jours de mes occupations les plus douces. Tout cela est conforme à la vérité, mon cher Edouard, et cependant il n'y a rien de nouveau dans ma vie à t'apprendre, car

mon amour n'est plus nouveau pour toi, et toute ma vie est là.

Je ne t'avois donné sur l'origine d'Adèle que des renseignements imparfaits, recueillis dans le vague des bruits populaires. Madame Adélaïde m'en avoit appris un peu davantage, mais pas assez pour contenter ma curiosité, que je craignois d'ailleurs de décéler trop ouvertement. Enfin, l'autre jour, je m'en suis informé d'Adèle, pendant que je la conduisois du bois au hameau, je m'en suis informé, dis-je, avec tous les ménagements qu'exigeoit l'abord d'une question si délicate; et comme ce récit ne seroit pas sans intérêt pour les personnes même les plus étrangères à tout ce qui m'intéresse, je veux te le faire entendre de la propre bouche d'Adèle, ainsi que je l'ai entendu. Pardonne-moi si, avec la simplicité de ses paroles, je n'ai pas eu le bonheur de conserver leur grâce naturelle, et cette effusion si facile et si touchante de sentiments qui leur prête le charme le plus entraînant. Il y a des choses qu'il faut désespérer d'exprimer.

« Mon père, me dit Adèle, étoit né à Va- » lency, d'une famille de très-riches laboureurs.

» Il s'appeloit Jacques Evrard, et comme il an-
» nonçoit un esprit et des manières au-dessus
» du commun, ses parents résolurent de lui
» donner une éducation honorable qui pût le
» rendre propre à parcourir dans le monde une
» carrière plus brillante que celle qu'ils avoient
» suivie. Ses progrès répondirent à toutes leurs
» espérances, mais inutilement. Des malheurs
» multipliés qui survinrent dans ce temps-là
» à mon aïeul ; plusieurs mauvaises années de
» suite, qui épuisèrent ses récoltes sans les
» remplacer ; deux incendies qui consumèrent
» successivement sa grange et sa maison ; la
» perte enfin d'un procès considérable, duquel
» dépendoit tout le reste, changèrent sa for-
» tune en misère. Il étoit impossible de donner
» des suites aux projets qu'on avoit formés pour
» mon père ; on y renonça, et, plus malheu-
» reux que s'il n'avoit jamais pensé à sortir de
» sa condition, il s'engagea de désespoir.

» Le régiment où il entra étoit alors en gar-
» nison à Saumur. A cette époque, mon père
» étoit très-jeune encore, d'une figure aimable
» et qu'on trouvoit distingué, d'une bravoure
» à toute épreuve, et il joignoit à cela une foule

» de ces talents agréables qui ouvrent à ceux
» qui les possèdent l'accès de toutes les socié-
» tés. Éstimé de son colonel et de ses officiers,
» il avoit déjà monté deux fois en grade avec
» une rapidité inouïe dans le service, mais
» sans qu'il en résultât la moindre plainte de la
» part de ses camarades, qui rendoient sincè-
» rement justice à ses avantages. Enfin, il avoit
» peu de supérieurs qui ne se fussent accoutu-
» més à le regarder d'avance comme leur égal.
» Le hasard fit qu'une demoiselle de cette ville,
» qui appartenoit à une famille très-noble, le
» remarqua dans quelques occasions, et que,
» sans prendre garde à son penchant, elle se
» fit de le voir une habitude si douce que son
» cœur ne pouvoit plus s'en passer. Elle sentit
» bientôt que ce besoin étoit de l'amour, mais
» il étoit trop tard pour y rémédier; elle le
» crut du moins, et mon père le crut comme
» elle. Que vous dirai-je, monsieur Gaston?
» voilà de quelle erreur je fus le fruit.

» Ma mère ne put dissimuler sa faute à ses
» parents; mais, quoique tendres et bons,
» ils étoient trop fiers pour souffrir que Jac-
» ques Evrard la réparât. On se contenta de

» prendre les précautions nécessaires pour
» cacher ma naissance à tout le monde, et on
» envoya ma nourrice dans ce village éloigné,
» où je fus baptisée sous les auspices de ma-
» dame la prieure. Vous devinez bien que cet
» asile ne m'avoit pas été donné sans motif, et
» que ma mère se plaisoit à penser que je
» grandirois sous les yeux d'un père attentif à
» tous mes besoins. Le temps de son service
» étant accompli depuis quelque temps, il
» sacrifia en effet sans peine ses espérances
» d'avancement au plaisir de ne me plus quit-
» ter, et de voir se développer peu à peu dans
» mes traits la ressemblance d'une personne
» qui lui étoit si chère. Sa tendresse alla plus
» loin. Se seroit-il trouvé heureux, s'il n'avoit
» pas osé me nommer sa fille? La nourrice
» qu'on m'avoit donnée, jeune et malheureuse
» victime d'une inclination trompée, passa
» pour ma mère et pour son épouse. Madame
» Adélaïde seule étoit dans le secret, et por-
» toit une vive compassion à ses chagrins.

» C'est ainsi que je fus élevée, et mon en-
» fance ne fut pas sans plaisirs. L'amitié de ma
» bonne marraine, les soins attentifs et vrai-

» ment maternels de cette nourrice, à qui je
» croyois des titres encore plus sacrés à ma re-
» connoissance, et surtout l'affection de mon
» excellent père, embellirent tout. Seulement,
» quand il revenoit des champs, je le sentois
» quelquefois me baigner de larmes, mais je
» ne m'inquiétois point, pensant que c'étoit
» de joie qu'il pleuroit.

» Cependant, ma véritable mère ne nous
» avoit point retiré son cœur. Elle écrivait sou-
» vent à mon père, et lui faisoit part de ses
» regrets et même de ses espérances. Il
» arriva que vers la troisième ou quatrième
» année de la révolution, son père la laissa
» seule à Saumur, pour aller servir le roi dans
» son armée de la Vendée, et qu'elle desira
» de profiter de la liberté dont elle jouissoit
» pour me voir; car il y avait déjà quelque
» temps qu'elle avoit perdu sa mère. Ce fut
» un beau jour pour notre petite famille, que
» celui où nous parvint la nouvelle inatten-
» due de ce voyage. Quoique je fusse bien
» jeune pour entendre clairement ces choses,
» mon père me les fit comprendre de son
» mieux, et nous partîmes après de courts

» préparatifs, qu'il ne croyoit pas pouvoir
» jamais abréger assez. Enfin, je fus rendue à
» celle de qui j'avois reçu le jour, et je lui ra-
» portai la tendresse qu'une autre lui avoit dé-
» robée si long-temps sans l'enlever tout en-
» tière à celle-ci. Ma mère ne s'en affligeoit
» point, et me voyoit avec plaisir allier les
» devoirs de la reconnoissance aux devoirs de
» la nature. J'étois bienheureuse et bienaimée;
» pourquoi falloit-il que cela durât si peu!...

» Mon père avoit conçu un projet digne
» d'une âme si noble, et ma mère l'avoit ap-
» prouvé. Les troubles civils, qui étoient par-
» venus au plus haut point, ouvroient une car-
« carrière facile aux hommes de résolution,
» et il ne désespérait pas d'acquérir, sous les
» yeux de mon grand père de tels titres à la
» gloire, qu'on ne crût pas déroger en approu-
» vant son mariage. C'est pourquoi il nous avoit
» quittées, emportant l'espoir de nous revoir
» bientôt et de ne plus nous quitter jamais.

» Pendant son absence, ma mère m'avoit
» placée dans une pension où elle venoit me
» voir souvent. On me prenoit pour une orphe-
» line de ses parentes, et on me traitoit avec

» les mêmes soins que si mes véritables rapports
» avec elle avoient été connus. Quand nous
» étions seules, nous parlions de mon père, et
» nous pleurions long-temps ensemble. Je
» m'aperçus, au bout de quelques mois, qu'elle
» avoit encore d'autres chagrins qu'elle ne me
» disoit pas, mais je me bornois à m'en affliger
» en secret sans les connoître, et je ne l'interro-
» geois point. Enfin, un jour elle cessa de venir;
» la semaine, le mois s'écoulèrent, je la de-
» mandois à tout le monde, et personne ne
» répondoit. Je sentis bien qu'il n'y avoit plus
» pour moi de bonheur, et que j'attendois en
» vain ma mère. Voici ce qui s'étoit passé :

» Les espérances de mon père s'étoient réa-
» lisées. Des actions du plus grand éclat l'avoient
» fait distinguer de ses généraux, et il venoit
» d'être promu lui-même au grade de chef de
» division.

» Cela est vrai, m'écriai-je, en interrompant
» Adèle à cet endroit de son récit; c'est Marius
» Evrard qu'on l'appelle.

» On m'a dit, reprit Adèle, que c'étoit là
» son nom de guerre. »

— Oui, continuai-je, ce moment m'est pré-

sent comme s'il venoit de s'écouler. Le général, entouré d'un gros d'ennemis, est près de succomber; son cheval est tué sous lui. Il est entraîné dans sa chute, et déjà grièvement blessé, il n'oppose plus qu'une résistance inutile aux forces qui l'accablent. Tout à coup le capitaine Evrard perce la foule étonnée de sa témérité, arrache des mains qui se disputent l'honneur de le frapper le général évanoui et sanglant, et revient à nos rangs sous une grêle de balles qui ne l'atteignent pas. Le grade de chef de division fut en effet le prix de son courage, mais il disparut peu de jours après, et toute l'armée fut persuadée qu'il avoit péri dans une embuscade.

« Je vais, dit Adèle, en reprennant l'histoire » de ses parents où elle l'avoit laissée, vous » expliquer cet événement. Dès l'instant où il » reçu devant l'armée le nouveau titre sous » lequel il devoit en être reconnu, moins fier » de cette distinction que ravi de pouvoir la » faire servir au succès de son amour, il courut » se jeter aux pieds de mon grand-père, et lui » confier sa faute, son repentir et ses vœux. » Jugez du contentement qui succéda dans son

» âme à tant d'inquiétudes et de douleurs, dont
» elle avoit été navrée pendant plusieurs an-
» nées, quand il vit que ma mère lui étoit ac-
» cordée pour épouse. Mais ce n'étoit pas assez
» pour lui d'éprouver une pareille joie, il avoit
» encore besoin de la faire partager. Saumur
» n'étoit pas loin du quartier-général de l'ar-
» mée. Deux jours de trève lui donnent le
» temps de s'échapper sous le premier déguise-
» ment venu, et de voler dans les bras de ma
» mère. Le premier instant est tout entier au
» plaisir de se revoir, le second est à l'inquié-
» tude et à la terreur. Saumur appartient aux
» républicains et mon père est proscrit.

» Je ne vous ai pas donné le secret de cette
» sombre tristesse que j'avois remarquée en
» ma mère la dernière fois qu'elle visita la pen-
» sion. Un jeune gentilhomme, qui venait de
» quitter le drapeau royal sous l'apparence de
» je ne sais quel service intérieur, et qui avoit
» obtenu de mon grand-père une recommanda-
» tion assez vague pour sa famille, n'avoit pas
» craint de témoigner à ma mère des sentiments
» qu'elle ne devoit partager qu'une fois. La pas-
» sion de cet étranger lui étoit d'autant plus im-

» portune que tout la prévenoit à la fois contre
» lui, et que des renseignements particuliers l'ar-
» moient à son égard d'une défiance qui, même
» dans un cœur parfaitement libre, n'auroit
» jamais pu se concilier avec l'amour. Cepen-
» dant son respect pour cette recommandation
» sacrée, et surtout sa timidité naturelle, encore
» augmentée par l'ascendant d'un caractère fa-
» rouche et impétueux, l'avoient en quelque
» sorte contrainte à supporter patiemment
» ses poursuites et à dissimuler une partie
» l'éloignement qu'il lui inspiroit Quant à lui,
» convaincu qu'il avoit un rival aimé, il ne
» négligeoit rien pour trouver quelque circon-
» stance qui pût confirmer ses soupçons, et le
» hasard servit sa jalousie de la manière la plus
» funeste, en le conduisant chez ma mère à
» l'instant même où elle recevoit les derniers
» adieux et les derniers embrassements de son
» époux.

» Rien ne peut donner une idée de la colère
» et de l'emportement de ce furieux, à l'aspect
» de l'homme qui lui déroboit un cœur où il
» s'étoit promis de régner; il remplit la maison
» de ses menaces et de ses cris, et il ne craignit

» pas de provoquer mon père, dont la patience
» déjà fatiguée ne tint pas à cette dernière
» marque d'audace. Ils sortirent aussi animés
» l'un que l'autre et se rendirent, après un
» court intervalle, dans un endroit propre à
» terminer leurs débats, tandis que ma mère
» éplorée attendoit sa vie ou sa mort du résul-
» tat de cette affreuse contestation.

» A peine sont-ils en présence que mon père
» jette son habit sur la terre, et découvre in-
» considérément sa poitrine. Le noble *cœur* des
» Vendéens, seule décoration, vous le savez,
» de cette pieuse armée, frappe les yeux de son
» adversaire; et celui-ci, saisissant avec une
» joie féroce l'occasion de perdre un ennemi
» sans payer de son courage, pousse une cla-
» meur au bruit de laquelle se réunissent une
» douzaine de brigands qu'il avait sans doute
» apostés en ce lieu pour le seconder dans quel-
» que autre lâcheté. « Arrêtez! secrie-t-il, c'est
» un officier royaliste, un ennemi de la répu-
» blique. » Mon père lutta vainement contre
» ces misérables; on l'entoure, on le presse,
» on le désarme, on le traîne dans un cachot!

» Cependant, ma mère avoit compté impa-

» tiemment les heures sans recevoir aucune
» nouvelle consolante, et elle se livroit à toute
» l'amertume de ses craintes, moins terribles que
» la vérité, quand un tumulte confus qui s'éle-
» voit de la rue, le roulement d'un tambour in-
» terrompu d'espace en espace, et la rumeur
» sourde des pas d'une troupe armée ..... Souf-
» frez, monsieur Gaston, que je pleure libre-
» ment devant vous. Il m'en coûteroit trop de
» contenir ma douleur .... Elle écoute,
» elle court, elle franchit les degrés, elle tra-
» verse la place, elle écarte le peuple, elle
» arrive au détachement, regarde, jette un cri
» et tombe.

« — Angélique, mon Angélique, reviens à
» toi ! Sois digne de ton père et de ton ami !
» Vis pour Adèle et pour ma mémoire ! .... »
» Il parle sans être entendu. Les baisers qu'il
» dépose sur ses paupières ne la réveillent pas.
» Elle ne sent pas ses larmes. Déjà on les a sé-
» parés ; le tambour se tait, l'escorte s'arrête.
» Ma mère est revenue à elle ; ses yeux s'ou-
» vrent, s'égarent, se promènent sur tout ce
» qui l'entoure. Elle est encore heureuse ....
» elle ne se rappelle pas bien.... mais l'explo-

» sion frappe son oreille, et le sentiment l'a-
» bandonne de nouveau. Mon père est mort !

« Il y avoit trois mois de passés depuis ce
» jour-là, quand on vint me chercher dans ma
» pension pour me conduire à ma mère. Elle
» étoit détenue dans une maison de réclusion,
» et je lui fus menée au milieu des baïonnettes.
» Mon cœur n'oubliera jamais la tristesse et
» l'effroi dont il fut tout à coup pénétré, quand,
» au travers de cet affreux appareil, der-
» rière ces hommes hideux dont le seul regard
» me faisoit frissonner, sur un peu de paille
» noire, je reconnus ma mère, hélas ! pâle,
» défigurée, mourante. Je me jetai dans ses
» bras en pleurant de toutes mes forces, en lui
» demandant pourquoi on l'avoit mise en pri-
» son, et pourquoi on la traitoit ainsi. Elle me
» dit sans pleurer, mais ses yeux étoient rouges
» et creusés, elle me dit ce que je viens de vous
» raconter, et puis que je n'avois plus de res-
» source au monde que la pitié de ma marraine
» à qui elle avoit envoyé tout ce dont elle pou-
» voit disposer pour moi, et vers qui elle venoit
» d'obtenir qu'on me reconduisît pour toujours.
» Enfin, d'une voix éteinte qu'elle arrachoit

» de son sein avec plus d'effort : — Ma fille,
» ma pauvre Adèle, mon unique amour, Dieu
» te fasse prospérer .... et qu'un jour, l'époux
» qu'il te donnera dans sa bonté ...... entends-
» tu, ma fille, s'écria-t-elle en relevant sa tête
» et en prenant un accent grave et lugubre qui
» retentit encore à mon oreille, que cet époux,
» destiné à venger tes parents, vienne satisfaire
» au sang de ton père assassiné, avec le sang
» de Maugis ! »

— A ce nom, je sentis tous mes membres frémir, et Adèle, qui attribuoit mon agitation à une autre cause, continua son récit en ces termes :

» Je ne voulois point quitter ma mère dans
» l'état où je la voyois, et je restai assise sur sa
» paille jusqu'à l'heure où l'on vint fermer les
» cachots. Mais alors un des guichetiers me tira
» brusquement de cette place, et me dit que je
» n'y pouvois coucher. Ma mère sommeilloit ;
» son teint étoit très-coloré, sa respiration ra-
» pide. Je craignis de troubler son repos en
» l'embrassant, et je me contentai d'imprimer
» mes lèvres sur un coin de sa robe. Après cela,
» on me fit entrer chez le concierge qui avoit

» permis que je couchasse avec ses enfants ;
» mais je ne pus m'endormir de toute la nuit,
» à cause de mon chagrin et de quelque bruit
» qui se faisoit dans l'intérieur de la prison. A
» peine eus-je entendu tourner les verrous et
» les portes se rouvrir sur leurs gonds, que je
» courus à la chambre de ma mère. J'entre,
» je cherche, j'appelle, je m'informe; elle n'y
» étoit plus. Son corps, me dit-on, avoit été
» enlevé de bonne heure. Je ne devois plus em-
» brasser ma mère! »

Ainsi se termina, mon cher Edouard, l'histoire des parents d'Adèle ; et souvent, pendant son récit, mes pleurs s'étoient mêlés aux siens. Sur les suites de cet entretien, sur les idées nouvelles qu'il a fait naître en moi, je t'ouvrirai sincèrement mon cœur, je te parlerai bientôt avec l'abandon sans réserve de notre amitié de frère. Aujourd'hui, je te livre à tes propres sensations. O mon cher Edouard, tu le comprends.... c'est un holocauste que je dois à la vertu, à l'honneur et à l'amour, Quel bienfaisant délateur me montrera ce Maugis !

Le 19 mai.

Il étoit temps de soulager mon cœur du poids dont il étoit chargé. Ces jours devenoient longs au gré de mon impatience. Quelle considération m'arrête, me suis-je dit, et puisque tout mon bonheur est en elle, qui peut m'empêcher de l'assurer, si elle m'aime ? Cependant, je te l'avouerai, il semble que j'oublie mes résolutions toutes les fois que je trouve l'occasion de les accomplir, et j'avois tardé jusqu'ici de lui parler de ce que j'éprouve. Voici l'événement qui m'a servi.

Il y a un nouveau roman dont le héros m'a touché ; soit que sa position ait avec la mienne quelques-uns de ces rapports qui nous identifient comme malgré nous avec un personnage inconnu, soit qu'il ressemble un peu à l'homme que j'aurois voulu être si j'avois composé ma vie. Ce n'est pas que j'approuve beaucoup les caractères romanesques, surtout dans les sociétés bien organisées, où ils sont presque tou-

jours déplacés par leur folle exagération ou leur sotte ingénuité; mais il y a des temps où le caprice de l'imagination la plus bizarre vaut mieux que tout ce qu'on est appelé à voir autour de soi, et dédommage de toutes les tristes réalités du monde. Pour en venir au fait, comme le jugement que je portois de ce héros imaginaire avoit fourni à la brillante Eudoxie un sujet inépuisable de persiflages, le titre du roman excitoit de plus en plus chaque jour la curiosité d'Adèle; et, quoique bien convaincu qu'il n'y a rien de plus pernicieux pour une jeune personne dont la sensibilité commence à se développer que la lecture d'un ouvrage de cette espèce, quoique bien éloigné, tu le sais, de calculer l'effet qu'elle pouvoit produire sur une âme neuve et tendre — combinaison lâche et odieuse, dont la seule idée me révolte! je n'avois pu me refuser à lui laisser ce livre, tant le moindre de ses desirs a de pouvoir sur ma volonté! Aujourd'hui, je m'étonnois qu'Adèle eût légèrement outrepassé l'heure de son petit voyage à travers le bois, et je marchois à grand pas et en différens sens dans le sentier de Valency, quand je l'ai vue s'avancer d'un air

préoccupé, la tête penchée et le volume à la main. Aussitôt qu'elle m'a aperçu, elle me l'a rendu avec un sourire triste, et elle a marché près de moi sans parler. — Eh bien, lui ai-je dit, que pensez-vous de cet insensé, de ce furieux, dont le nom seul révolte mademoiselle Eudoxie? Vous a-t-il paru si haïssable? — Elle ne répondoit point, mais quelques larmes rouloient encore dans ses yeux, et sa main trembloit dans la mienne. — Oh! ma bonne Adèle, me suis-je écrié, heureux le cœur qui sera entendu de ton cœur! mille fois heureux l'homme que tu aimeras! — Et cette main dont je m'étois emparé, mes lèvres l'ont pressée avec emportemant. — Quefaites-vous, Gaston! monsieur Gaston, que faites-vous, au nom du ciel! Laissez-moi, a-t-elle continué d'une voix altérée, vous savez bien que je suis Adèle Evrard! — Mon sein étoit gonflé, ma tête embarrassée, j'étouffois. — Adèle, ma sœur, mon épouse, ma bien-aimée, l'unique objet de toutes mes pensées, l'unique charme de mon existence, l'affection, l'espoir qui me reste, voilà ce que tu es pour Gaston. — Et mes pleurs, des pleurs délicieux ruisseloient sur mes joues! Comme je

me sentois chanceler, je me suis assis sur un de ces bancs naturels qui entourent, ainsi que je te l'ai dit, ce petit salon de feuillage où aboutissent les principaux sentiers du bois, et j'ai appuyé ma tête sur mes mains. Après quelque temps j'ai levé les yeux, et j'ai vu Adèle debout, mais tournée du côté opposé, qui assortissoit un petit bouquet de fleurs. Je suis allé auprès d'elle, et j'ai passé doucement mon bras autour de son cou, sans rien oser lui dire. — Voyez, m'a-t-elle dit, voyez les belles fleurs que j'ai cueillies ; je voudrois savoir le nom de celle-ci. — C'étoit cette fleur charmante qu'on appelle la *Silvie*, parce qu'elle ne se plaît que dans les lieux sauvages et à l'ombre des forêts. Je me suis soudain rappelé, et j'ai répété tout haut la jolie strophe du poète allemand.

« C'est Silvie, la fraîche Silvie, la douce » anémone des bois. Il n'y a point de fleurette, » ô Silvie, qui puisse rivaliser avec toi de grâce » et de beauté, quand tu balances au souffle » de l'air ta couronne blanche et rose découpée » en cinq parties. Toute la pompe des autres » fleurs, et l'amour lui-même n'en excepteroit » pas la rose, ne vaudra jamais ta modeste

» beauté. Ta tige courbée sur elle-même est » l'emblème de la mélancolie, et la mobilité » de ton calice flottant exprime les agitations » d'un jeune cœur. Que le ciel, ô la plus aima- » ble des fleurs, multiplie à jamais autour de » toi la mollesse des gazons humides, la fraî- » cheur des nouveaux ombrages et le souffle » des nouveaux zéphyrs ! C'est Silvie, la fraî- » che Silvie, la fleur de la solitude et du prin- » temps, la douce anémone des bois. »

Adèle oublioit déjà son bouquet. Il alloit tomber de sa main, et je m'en suis emparé pour l'attacher sur mon cœur. Elle m'a dit doucement : Gaston, je ne reviendrai plus !

Notre promenade a été tranquille cependant. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la conversation étoit aussi vague entre nous que celle de deux personnes étrangères l'une à l'autre, et qu'il n'y avoit pas une de ces paroles indifférentes qui ne parvînt toute brûlante à mon cœur. Les choses qui ne me paroîtroient pas dignes d'attention dans une autre circonstance faisoient sur moi une impression si flatteuse ! Quel charme que celui-là, qui anime, qui embellit tout, qui jette sur la vie une lueur de

divinité ! Les sens eux-mêmes, abusés par l'ivresse de l'âme, ne rêvent que des parfums, des lumières, des mélodies célestes. C'est l'idéal d'un paradis.

J'entends bien ce long cri du préjugé qui répète à mon oreille : C'est la fille illégitime de Jacques Evrard. Voilà, Gaston, ton amante ! — Oui, c'est la fille illégitime de Jacques Evrard, et c'est, ô mon Adèle, le plus précieux de tes titres. Plus tu as été malheureuse, plus je trouverai de délices à combler ton avenir d'un bonheur sans vicissitudes. — Illégitime ! L'amour, la constance, la gloire, l'aveu même de ton aïeule, ne t'ont-ils pas légitimée ? Cette cérémonie froide et sérieuse qu'on appelle le mariage auroit-elle mieux constaté ta naissance que le dernier baiser que se donnèrent tes parents en face de Dieu, du peuple et des bourreaux — que le sacrement de sang qui les unit dans l'éternité ? la fille de Jacques Evrard ! Laboureur ou soldat, nul homme n'a surpassé celui-ci en noblesse, et si la noblesse est le prix des rares actions, celui qui la transmet aux siens n'est-il pas plus noble que ceux qui le reçoivent de lui ? Naître noble, c'est l'ouvrage

du hasard ; le devenir par son courage, c'est la plus haute fortune de l'héroïsme. Un roturier ! disent-ils. Vous ne savez pas enfants épris de ridicules hochets, que la noblesse date des grandes révolutions politiques, qu'elle naît, vieillit, se renouvelle avec les empires. La véritable noblesse, comme on l'entend dans les monarchies, est à faire un roi ou à s'immoler avec lui. Elle ne brille qu'autour d'un trône qui s'élève où d'un trône qui tombe. Les guerriers qui portent un souverain sur le pavois, les guerriers qui meurent avec sa race, voilà les nobles. Je ne reconnois de titres que ceux qui ont été scellés avec l'épée ou sanctionnés par l'échafaud. Le reste n'est qu'une roture illustrée par lettres-patentes.

Qu'importe d'ailleurs dans l'état actuel de la société ? à la suite d'un ordre de choses fini, ce ne sont pas les nobles qui restent, ce sont les héros. On ne s'informe pas plus maintenant du père de Coriolan que de celui de Spartacus.

Ai-je besoin, après tout, d'amasser tant de raisonnements pour justifier ce que j'ai invariablement résolu? Ne suffit-il pas pour moi et

pour tous ceux qui m'aiment que cette action soit la seule qui puisse me faire jouir d'une pure félicité? Céderai-je à la crainte des rumeurs imbécilles de la populace titrée? Manquerai-je de force pour braver le blâme de ces cœurs stériles que dessèchent l'égoïsme et l'orgueil, les dérisions de quelque femme hautaine, le mépris de quelque misérable parvenu?

Cela est arrêté dans mon cœur, Edouard! je serai libre.

Il faudra l'éviter, la fuir, cette société dont on recherche si fort l'estime, et qui la prodigue ou la ravit d'après des règles si étranges et si incertaines. Tant mieux. J'ai toujours aspiré à circonscrire ma vie, à l'enfermer dans le cercle de quelques affections, à ne donner aux conventions et aux habitudes communes que ce qu'il est impossible de leur enlever. Je tâcherai d'être à moi. Viennent maintenant se briser autour de ma retraite, comme au pied d'un roc inébranlable, tous les orages du monde, et s'évanouir, sans arriver jusqu'à mon cœur, les murmures insensés de la haine et de la prévention! Qu'ils m'inspirent de pitié, ces malheureux tourmentés du besoin de vivre dans

tout ce qui les entoure, qui marchent empressés au milieu de la foule, écartant péniblement ce qui s'oppose à leur passage, froissant les foibles ou les foulant aux pieds, froissés par les forts ou rampant devant eux, et toujours prêts à sacrifier des victimes humaines à leurs préjugés, comme les barbares à leurs dieux!

Le 25 mai.

Ces derniers jours ont la fraîcheur d'un de ces rêves consolants que l'on craint de voir finir; et quand je pense qu'il y a déjà plusieurs semaines que dure cette féerie, et que je redescends dans mon cœur pour m'assurer que ce n'est pas une de ses illusions accoutumées, une foule de pressentiments terribles s'accumulent tout à coup autour de ma pensée, et je découvre en moi une conscience vague, mais infaillible, de quelque grand malheur à venir. J'entends des gens qui disent, en déplorant la mort d'un ami, que la mort n'en veut qu'aux heureux, et que c'est une chose bien cruelle que d'être frappé au milieu de sa jeunesse et de ses plaisirs, à l'instant même où tout commence à nous sourire et à nous flatter. C'est cependant alors qu'il faudroit mourir, avant que le rideau fût tombé sur nos chimères, quand l'enchantement dure encore, et que ce bien passager dont nous jouissons n'est pas

changé en irréparables regrets. Souvent je me suis senti saisir d'une joie si puissante, que tous mes sens accablés cherchoient à se recueillir pour goûter la possession de ce présent fugitif et pour le fixer un moment. Il me semble que j'aimerois à mourir dans cet état.

Conçois-tu ce qu'a d'amer et d'épouvantable la mort d'un infortuné que tout abandonne, détrompé de l'existence, épouvanté du néant, repoussant, pour mourir plus calme, quelque doux souvenir dont le contraste ajouteroit à l'horreur de son agonie, et rendant le dernier soupir entre des bras froids, sur un sein qui ne palpite pas ?

Je voudrois mourir, je voudrois être mort aujourd'hui.

Elle étoit là, — contre moi, penchée sur ma poitrine, et pleurant d'émotion. Oui ; lui ai-je dit, devant Dieu et les hommes ; je promets de n'avoir point d'autre épouse! — Arrêtez ! s'est-elle écriée ; Gaston n'est pas un parjure, et il promet devant Dieu une chose que rien ne peut rendre possible ! — Quel obstacle ? — Moi ! Gaston ne peut pas être l'époux d'Adèle. Gaston n'est pas un homme du peuple, obscur et pau-

vre, l'époux, le seul époux qui convienne à mon état et à mon indigence. — Il sera l'époux d'Adèle, ai-je repris. Cette réparation est dans l'ordre de la Providence. J'acquitterai la dette de la société !—Je l'ai dit, Edouard, et j'en jure l'honneur, il faut que ce dessein s'accomplisse !

Nous étions si préoccupés que le crépuscule a failli nous surprendre dans le bois. En quittant mon Adèle, j'ai voulu, j'ai osé la presser encore dans mes bras. L'un des siens me repoussoit foiblement, l'autre me pressoit, peut-être !..., Un éblouissement pareil à celui que produiroit la clarté d'un météore a tout à coup troublé ma vue; ma tête s'est penchée, et ma bouche, te le dirai-je, a rencontré sa bouche ! Un trait de feu s'est élancé jusqu'à mon cœur.—Incomparable volupté ! C'est un baiser d'Adèle, l'empreinte, la douce empreinte de ses lèvres qui répose sur mes lèvres ! Oh! je la conserverai entière, inaltérable ! On ne l'effacera jamais ! Périsse le jour où je le profanerois, ce précieux sceau de l'amour, dans les baisers d'une autre femme; où une bouche inanimée, insensible, me raviroit la fleur humide de ton baiser ! S'anéantisse mon âme avant que je commette ce sacrilège !

Que le poids de mes sensations est difficile à supporter ! Que j'ai quelquefois de regret à mes douleurs passées ! Qui auroit cru qu'il fallût tant de forces pour le bonheur !

Le 27 mai.

Jamais je n'ai vécu plus rapidement, jamais je n'ai été obsédé de plus de soucis. Un seul jour de ma vie rassemble autant de sentiments tumultueux, de craintes, d'espérances, de jouissances et de tourments, de projets et d'irrésolutions, que tout le reste de ma jeunesse. On ne peut mieux comparer cet état qu'à celui d'un fiévreux dont l'imagination malade, égarée dans un monde inconnu et poursuivie de réminiscences confuses, passe, au hasard, d'objets en objets, rassemble sous le même point de vue les contrastés les plus bizarres, les images les plus disparates, et se perd dans ces transitions sans motif et sans fin, aussi incapable de juger ses sensations que de les choisir. Si, de temps en temps, j'ose compter sur quelque repos, la minute qui survient me désabuse, et je suis comme une âme en peine balancée par de malins esprits entre un ciel et un enfer.

J'avois accompagné ma mère au château de

Valency, où nous devions trouver la société ordinaire, et par conséquent M. de Montbreuse, dont les assiduités ont peut-être quelque chose de remarquable. Il étoit naturel que l'entretien tombât sur le sujet le plus propre à intéresser, dans ce cercle orgueilleux, la vanité de tout le monde; et je ne m'étonnois pas de voir renouveler l'éternelle thèse des supériorités morales de la noblesse. Mais voilà qu'après avoir posé en principe que ce n'étoit que chez nous qu'on trouvoit ces délicates idées de l'honneur et cette élévation de caractère et de sentiments qui sont le fruit d'une éducation appropriée à la dignité de notre destination politique, on a battu en brèche l'édifice *romanesque* des fausses vertus de la roture, et on les a réduites impitoyablement à un simple esprit d'émulation dont nous avons encore l'honneur d'être le véhicule : dissertation qui, je crois, ne m'auroit pas tiré d'une méditation fort étrangère à tout ce qui se passoit là, si, à propos de l'inaliénable bassesse des *parias* d'Europe, et du peu de confiance qu'il falloit avoir aux mœurs du peuple, on n'avoit pas cité... Grand Dieu! mon sang révolté bouillonne encore à cette idée!.....

Il s'agissoit de cette jeune personne élevée avec tant de soin sous les yeux de mademoiselle Eudoxie, qui auroit aveuglément répondu de son innocence... il s'agissoit d'Adèle !... A ce nom, je ne me connois plus, et, d'un ton de voix qui marquoit peut-être plus d'emportement que de curiosité, je demande le crime de cet enfant.— Presque rien, dit Eudoxie, une de ces choses pour lesquelles votre philantropie sentimentale réserve assurément toute son indulgence; une de ces passions décentes et contemplatives qui font un si bel effet dans les drames et dans les romans; une noble affection pour je ne sais quel rustaut du hameau voisin, auquel elle rend tous les jours d'innocentes visites, qui finiront Dieu sait comment! Vous voyez que cela ne vaut pas la peine d'en parler; mais vous n'en trouvez pas moins bon que je la chasse, en attendant que vos éloquentes déclamatios m'aient tout-à-fait désabusée de certains misérables préjugés auxquels j'ai la foiblesse de tenir un peu. — C'est trop de sarcasmes, ai-je répondu, dans une affaire telle que celle-ci, où il ne s'agit de rien moins que de perdre à jamais une jeune fille irréprochable; mais ce n'est point à moi de la justifier,

et je ne doute pas que madame la prieure ne fasse le sacrifice de sa modestie à un intérêt aussi précieux ; elle connoît le motif qui conduit tous les jours Adèle au hameau, et l'ironie a trouvé sans le savoir l'expression juste quand elle a qualifié d'innocentes visites le voyage officieux de la charité. — Madame la prieure étoit présente, et je m'étonnois qu'elle ne m'eût pas encore interrompu. Quelle a été ma douloureuse surprise quand je me suis aperçu, en fixant mes yeux sur elle, que les siens étoient humides de pleurs, et qu'elle me regardoit avec un air inquiet, comme pour pénétrer mon intention, et deviner ce que je voulois dire ! — Quoi ! madame, ai-je repris, ce n'étoit point par votre ordre, ce n'étoit point de votre part ?.... — Un signe négatif... il lui en auroit trop coûté de la condamner plus positivement ! un geste accompagné d'un soupir est tout ce que j'ai obtenu d'elle. J'avoue que je n'ai pas tenu à ce coup, et qu'il m'a fallu sortir pour cacher mon désespoir et ma confusion.

Je me suis enfoncé dans le bois sans savoir où je devois aller, mais impatient d'être éloigné du lieu que je quittois, et de demeurer

seul avec moi-même : heureux en ce moment, si j'avois pu m'isoler aussi de mes souvenirs, et s'il avoit suffi d'un acte de volonté pour effacer tout le passé! Enfin, soit que le hasard en eût décidé, soit que je me fusse dirigé vers ce but sans me rendre compte de mon dessein, je me suis trouvé près du hameau où j'avois coutume d'accompagner Adèle, et j'ai reconnu la misérable chaumière où je l'avois vue entrer tant de fois. Il m'étoit si facile de prendre en cet endroit des informations précises, et j'avois si grand besoin d'être détrompé — ou convaincu, car mon ame a plus d'énergie pour le malheur que pour l'incertitude. — Ma vie et mon honneur étoient engagés si avant dans ce mystère, que je n'ai pas hésité à entrer chez ces pauvres gens et que je n'ai pas même pensé à l'effroi que devoit leur causer mon apparition dans le désordre où j'étois.

La famille étoit réunie dans une chambre assez vaste, où tout annonçoit l'indigence. Un vieillard d'une figure respectable étoit couché dans un coin, sur un vieux châlit rempli de paille, et recevoit un breuvage d'une femme très-âgée, qui détournoit la tête en essuyant

une larme. Une jeune fille de dix ou douze ans avoit quitté son rouet pour rajuster sur les jambes du malade un pan de tapisserie usée qui lui servoit de couverture. Deux ou trois petits enfants, étrangers à cette scène jouoient sur le seuil de la porte aux rayons du soleil couchant, avec une gaîté si pleine de franchise et d'insouciance qu'elle me serroit le cœur. Je me suis assis sur un bout de banc rompu et j'ai cherché à recueillir mes idées, pour savoir ce que j'avois à dire; mais autant j'étois impatient d'être instruit pendant le cours des minutes qui avoient précédé, autant je redoutois alors un éclaircissement qui pouvoit détruire toutes mes illusions à la fois. J'aurois voulu n'être point venu.

Tu devinerois au besoin ma première question. J'ai demandé à cette bonne femme si elle n'avoit point de fils. Il me sembloit que je sentirois moins le coup qu'elle alloit me porter en le laissant pénétrer peu à peu, et en ménageant ma douleur.—Hélas! m'a-t-elle répondu, nous n'en n'avons qu'un seul qui est pour nous un grand sujet de chagrin. Dieu lui a donné une terrible affliction. Il tombe du haut mal depuis l'âge de dix-huit ans, et il ne peut plus travail-

ler. Les médecins ont renoncé tout-à-fait à sa guérison, a-t-elle ajouté en pleurant, car voilà quelque temps que sa tristesse s'augmente, et on dit que c'est un signe que la maladie empire. J'avois aussi une fille qui étoit mariée, mais notre gendre a été tué à l'armée au moment où il alloit passer sous-officier, et quand à elle, voilà bientôt six mois qu'elle est morte. Les enfants que vous voyez sont les siens. — Ces enfants s'étoient rassemblés derrière moi. — Cela est bien malheureux, lui ai-je dit, d'être ainsi frappé dans sa famille ; mais du moins vous ne restez pas sans secours. Je crois que ce village appartenoit à M. de Montbreuse, et que ce château est encore à lui. C'est un homme sensible et bienfaisant qui ne laisse pas les pauvres au besoin. — La vieille femme n'a rien dit à ce propos, mais elle m'a regardé avec étonnement, et sans me parler de Montbreuse, elle s'est vivement louée des âmes généreuses qui l'assistoient. Le nom de madame la prieure et celui d'Adèle, étroitement unis dans sa reconnoissance, sont venus plusieurs fois se confondre sur ses lèvres, de manière à me convaincre de sa sincérité. Après avoir laissé le peu que

renfermoit ma bourse dans cette triste demeure de l'indigence, je suis sorti un peu rassuré, mais encore fort incertain et fort malheureux.

A quelque distance de la maison, j'ai vu sur le bord du bois un homme d'une grande taille, dont le visage annonçoit une trentaine d'années, pâle, défait, la tête penchée, les bras pendans, les épaules couvertes de longs cheveux noirs. En le regardant de plus près, j'ai remarqué dans ses yeux hagards un air de mélancolie farouche qui me l'a fait reconnoître pour le fils des infortunés que je venois de visiter. — Eh bien ! mon ami, lui ai-je dit, te trouves-tu mieux maintenant?—Oh! je croyois, a-t-il reparti, que je me porterois mieux quand les arbres repousseroient leurs feuilles et que les prés viendroient à reverdir comme par le passé ; mais je crois que pour cette fois il n'y aura plus de printemps. Le soleil est blanc et froid, les fleurs éclosent toutes pâles, et on n'entend aux champs que des petits oiseaux d'hiver qui sifflent dans les buissons. Autrefois, il y avoit un vent doux, si agréable quand il se levoit le soir, et j'aimois tant à le sentir souffler dans mes cheveux. Maintenant, ce sont des bri-

ses qui dessèchent tout, et dont le bruit m'épouvante quand elles font crier les branches mortes. Si je pouvois seulement revoir un printemps comme ceux qui étoient dans ma jeunesse, il me semble que je guérirois, mais je crois qu'il n'y en aura plus. — J'ai voulu lui parler d'Adèle; il m'a interrompu en imprimant son doigt sur sa bouche, comme pour m'engager au silence. — Il ne faut pas la nommer si haut, m'a-t-il dit, de peur qu'on ne s'en souvienne. Les anges ne font que passer un moment sur terre. Jamais on n'en a vu vieillir. Dieu les envoie quelquefois pour consoler les pauvres et les malades, mais il les rappelle sitôt! Quand ils meurent, c'est avec un sourire de joie, parce qu'ils aiment à s'en retourner. Si vous en rencontrez par hasard, prenez garde de les perdre de vue un moment, car ce seroit fini pour toujours. —

En achevant ces paroles, il s'est agenouillé sur un bloc de pierre, et s'est mis à prier à voix basse. Je me suis éloigné sans qu'il me remarquât, réfléchissant à tout ce que j'avois éprouvé dans cette journée, et encore incertain sur ce qui me restoit à faire, mais déjà bien persuadé de l'innocence d'Adèle.

Comme je rentrois au château de Valency, je l'ai aperçue qui marchoit lentement sous le vestibule, du côté de l'escalier par lequel on monte à sa chambre. J'ai couru à elle, et, la saisissant brusquement par le bras, je l'ai entraînée, sans lui dire un seul mot, jusqu'au salon de compagnie où l'on étoit encore réuni. Fort indifférent sur ce qu'on penseroit de cette inccartade, —parlez, mademoiselle, me suis-je écrié, en l'introduisant; justifiez-vous des soupçons qu'on élève sur votre conduite. C'est en effet pour y porter des secours que vous allez tous les jours dans le hameau des Bois, et je viens de m'en assurer; mais dites-nous comment il se fait que ces secours, donnés au nom de madame la prieure, soient déniés par elle, et quelle espèce de secret est caché sous ces apparences. —Puis je me suis laissé tomber sur un siège, et j'ai couvert mes yeux d'une de mes mains, impatient de savoir ce qu'elle alloit répondre et tremblant de l'entendre.

Pendant ce temps-là, elle se précipitoit aux genoux de madame la prieure, et les mouillant de ses larmes : —Pardonnez-moi, lui a-t-elle dit, d'avoir osé me servir de votre nom.

C'étoit vos bienfaits que je distribuois, puisque tout ce que je possède me vient de vous; mais, touchée des malheurs d'une pauvre famille, et voyant déjà vos épargnes épuisées par les libéralités que vous répandez dans ce village, j'ai recouru aux miennes pour jouir aussi du plaisir de faire du bien. N'aurois-je pas été injuste d'en recueillir tout le fruit, et de vous dérober une reconnaissance qui n'est due qu'à vous seule? Que ferois-je pour les malheureux, si vous n'aviez pas tout fait pour moi?

De quel fardeau cette scène a allégé mon sein! Tout le monde étoit ému, interdit; ma mère, M. de Montbreuse, Eudoxie même gardoient un silence respectueux. Tel est l'empire de l'innocence et de la bonté! Il n'y avoit pas une de ces âmes superbes qui ne s'humiliât involontairement devant cette jeune fille tout-à-l'heure si méprisée. Quant à madame Adélaïde, elle avoit relevé Adèle; et, hors d'état d'exprimer son ravissement autrement que par des larmes, elle sanglotoit en la pressant contre son cœur, tandis qu'Adèle, toute confuse, cachoit entre ses bras sa rougeur modeste et sa touchante émotion.

Avec quelle amertume j'aurois pu restituer les sanglantes ironies dont on venoit de m'accabler, si j'avois voulu me saisir de cet avantage! mais j'ai su contenir ma juste indignation, ou plutôt je me suis borné à l'exprimer par un rigoureux silence. Montbreuse, en qui j'aime à voir un homme de bien, mais qu'une austérité exagérée de principes, fortifiée peut-être par quelque orgueil naturel, rend trop souvent sceptique sur la vertu, m'a cependant témoigné par un serrement de main qu'il étoit content de moi. Enfin ma mère, après quelques discours de bienséance, a demandé sa voiture, et je l'ai accompagnée. Le trouble de son maintien, l'embarras, la contrainte de sa position, un mot échappé par hasard, m'ont donné lieu de croire que c'étoit là le moment de lui apprendre ce qu'il falloit qu'elle sût nécessairement tôt ou tard. J'ai parlé d'Eudoxie, et j'ai dit avec fermeté qu'elle ne seroit point ma femme. Soit que j'eusse bien jugé des dispositions de ma mère, soit que le ton avec lequel je lui faisois part de ma résolution lui imposât, elle a moins insisté que je ne m'y serois attendu, et tout me promet qu'on ne forcera plus mon choix.

Une affaire indispensable m'appelle à la ville. La fortune propre à ma mère dépend d'un procès qui se juge dans peu de jours, et qu'elle m'a chargé de poursuivre. Des intérêts qui me seroient personnels ne m'auroieut jamais arraché d'ici dans ces circonstances, et je ne sais quelle terreur dont je ne suis pas maître... Les idées superstitieuses auxquelles je m'abandonne quelquefois te feroient réellement pitié!

Le 8 juin.

La ville m'inspire un tel dégoût que je l'ai quittée dès qu'il m'a été possible de venir reprendre ma vie solitaire. D'autres sentiments contribuoient à précipiter mon retour. J'étois empressé de revoir Adèle et de pourvoir aux moyens de ne plus m'en séparer. Les jours de l'homme s'écoulent si rapidement qu'il n'y a qu'une insouciance bien inexplicable qui puisse nous distraire du soin de les embellir.

Le procès de ma mère étoit très-mauvais, ce qui n'a pas empêché qu'elle le perdît de toutes voix, de sorte qu'elle est ruinée dans ses propriétés. Il lui reste du moins les miennes et je lui en ai fait un hommage bien facile. Elle en disposera désormais sans responsabilité, sans obstacle; et si c'est là un sacrifice, il y a certainement des sacrifices qui sont des plaisirs. Qu'ai-je besoin de tout le superflu de l'opulence? Je suis riche de goûts simples et de desirs modérés. Un domaine commode, qui rapporte

un peu plus que le nécessaire ; des jardins peu vastes, mais bien ordonnés, un petit bois où je puisse promener mes rêveries ; une petite maison bien modeste, ce qui ne l'empêchera pas d'être élégante ; et autour de moi une belle nature, une variété pittoresque de sites et de solitudes, une campagne féconde qui nourrit ses habitants, et, s'il se peut, point de misère qu'autant que j'en puis soulager : que faut-il de plus pour le bonheur ? Mon imagination n'est pour rien dans ce dessein. J'étois assez riche pour choisir, et voilà le choix que j'ai fait. Ajoute à cette perspective une épouse comme Adèle, un ami comme Edouard, ou plutôt mon Adèle et mon Edouard eux-mêmes, car il n'y a qu'eux pour mon cœur, et tu fais de ma retraite un lieu enchanté, l'Eden que j'espère encore !

J'oubliois de te dire que la partie adverse de ma mère est un de ses parents éloignés, le vieux comte de Séligni, qui a servi avec une si grande distinction sous nos drapeaux. Cet homme vraiment vénérable m'a montré un intérêt presque paternel dont je me sens énorgueilli. Il m'a dit que si ma mère n'avoit pas

été trompée par les gens de loi qui la dirigent, il lui auroit épargné la plus grande partie du dommage qu'elle éprouve, mais que l'événement ne changeoit rien à ses vues, et qu'il étoit décidé à la voir, soit pour lui offrir des accommodements satisfaisants, soit pour resserrer des nœuds que les démêlés de la chicane avoient trop longtemps relâchés. Il a même ajouté que je pourrois bien n'être pas étranger au plan qu'il se proposoit, mais que cette dernière clause étoit subordonnée à certains renseignements qu'il avoit à recueillir dans un village des environs.

Nous avons, donc fait le voyage ensemble, causant avec chaleur de nos faits d'armes, des batailles où nous nous sommes rencontrés, des vices de notre organisations militaire, et des motifs qui ont rendu cette guerre dont nous avons été acteurs, si désastreusement inutile. M. de Séligni raisonne de ces choses avec un sens juste et droit, et ses opinions ont singulièrement rectifié les miennes sur nombre de faits dont j'aurai un jour l'occasion de t'entretenir.

En passant devant le château d'Eudoxie, je me suis élancé à la portière pour chercher des

yeux la petite fenêtre d'Adèle à l'angle du bâtiment. J'ai été fâché qu'elle n'y fût pas, comme si j'avois pensé qu'elle eût pu être prévenue de mon passage. Elle n'y étoit pas et je ne la verrai pas ce soir, car nous ne sommes arrivés qu'à la chute du jour. Les soins qui m'ont retenu étoient d'ailleurs trop pressants pour me permettre une heure d'absence, et il ne falloit cependant qu'un de ses regards pour dissiper les terreurs qui me poursuivent malgré moi, sitôt que je m'éloigne d'elle. — Mon Dieu! abrégez cette nuit!

Le 9 juin.

Édouard ! c'en est fait de moi ! toutes mes illusions sont détruites..... on a cruellement flétri mon cœur.....

Il ne me faut plus, Edouard, qu'une fosse où m'endormir éternellement ; car c'est le sommeil du néant que j'implore. Une immortalité qui éterniseroit ma douleur et mon humilitation, veuille le ciel m'épargner ce cruel bienfait !...

Voici ce que j'ai appris au château de Valency : pourquoi ne l'écrirois-je pas froidement ?... Je sais des remèdes à tout.

Cette Adèle m'a trompé : on me l'a dit du moins. Malheureux que je suis ! il est impossible d'en douter ! mais tu chercherois aussi quelques raisons pour ne pas le croire. Elle adoroit secrètement un des domestique de Montbreuse, un homme vil, ignoble, odieux, que je n'ai jamais remarqué. N'est-il pas surprenant que leur intelligence m'ait échappé, à moi dont le cœur s'alarme si facilement ? M'auroit-elle tra-

lui, si je l'avois aimé avec moins de confiance, avec moins d'abandon ? Elle m'aimoit cependant... hélas! elle ne me l'a point dit : mais qu'il étoit affreux de ménager ce prix à ma tendresse !

Les âmes les plus froides s'y seroient abusées comme la mienne. Montbreuse dit qu'il ne s'attendoit point à cela. Candeur céleste de la vertu, vous n'êtes donc qu'une chimère !

Ce domestique a demandé ses gages ; le lendemain, il sont partis pour aller se marier ailleurs ; je lui sais gré de cette attention : c'est tout ce qu'elle a fait pour moi.

Il paroît d'abord que rien n'est plus faux que tout ce que je te dis. Je donnerois ma vie pour être persuadé que cela est faux, pour la croire innocente : il seroit si doux de mourir dans cette idée !

Elle est partie sans prévenir personne; elle avoit trop à rougir; elle n'a pas même vu sa marraine, sa marraine qui la pleure. Je ne la pleure pas ; l'indignation ne pleure pas : je la pleurerois si elle étoit morte.

Il y a cinq jours qu'on les vit partir. Il n'y a personne dans le village qui ne les ait vus :

je viens d'y envoyer Latour, on lui a dit qu'on l'avoit reconnue : elle avoit un voile, mais il n'étoit point abaissé; des enfants l'ont suivie de l'œil jusque dans le bois.

Il me semble que la vengeance me soulageroit; mais quelle vengeance peut tirer un homme comme moi!... Un homme comme moi!.... Malédiction!.... Voilà peut-être ce qu'elle a craint. Elle s'est jetée dans les bras de son égal pour échapper à un homme comme moi!

Qu'avois-je fait pour mériter cet outrage? Ah! si elle savoit ce qu'il en coûte d'être abandonné, de chercher autour de soi ce qu'on aimoit et de ne plus le trouver! — De quelle faveur je lui serois redevable, si, d'un coup de poignard donné par derrière — ce lâche assassinat n'a rien de trop téméraire pour la main d'une femme —, elle avoit daigné prévenir les tourments qui me dévorent!

Si elle me voyoit un moment, si la moindre de mes douleurs lui étoit connue, elle seroit forcée d'avouer que la haine la plus impitoyable....

Une nuit calme, silencieuse, belle et en-

chantée pour les heureux ! Mon repos seul détruit dans cette immense harmonie ! Moi seul perdu, délaissé, oublié de Dieu qui m'a retiré sa providence !

Le 10 juin.

Tout concourt à aigrir, à envenimer mon désespoir. Il est effroyable de voir des circonstances que nous n'aurions pas osé prévoir ou desirer, des circonstances qui auroient mis le comble à nos vœux, se succéder, se multiplier près de nous, quand tout nous est interdit, quand du bonheur qu'elles nous auroient assuré, il ne nous reste qu'un regret.

Figure-toi que M. de Séligny est le père de l'infortunée dont Adèle a reçu le jour. Il n'y a rien de plus exact que le récit qu'elle m'a fait. Le mariage d'Evrard et d'Angélique était conclu, et sans l'infâme perfidie de Maugis, cette famille vivroit heureuse. A peine rentré dans ses biens, le comte avoit cru qu'il ne pouvoit rien faire de plus agréable aux mânes de ses enfants que de reporter sur leur fille la tendresse qu'il avoit eu pour eux, et de consacrer les droits de son héritière par une adoption solennelle. Il venoit la reprendre dans les

mains auxquelles elle avoit été confiée, lui restituer les avantages de sa naissance et de sa fortune, et réparer à force d'amour les peines de son enfance. Enfin il avoit pensé que ma mère n'hésiteroit point à approuver, à ces conditions, mon union avec Adèle. Elle y avoit en effet consenti, et j'étois ce soir appelé auprès d'elle pour être instruit de ce nouveau projet. Le comte s'y trouvoit aussi, et de quel coup inattendu n'ai-je pas frappé ce bon vieillard, quand le cœur et les yeux pleins de larmes, suffoqué de honte et de douleur, je me suis écrié en embrassant ses genoux : Renoncez, renoncez à un dessein que l'ingrate désavoue, à un espoir qu'elle a trompé ! Adèle n'est plus digne ds son père ni de son amant ! Elle est l'épouse d'un autre. —

Il n'y a point d'expression qui puisse donner l'idée de l'amertume de cœur avec laquelle j'ai répété les détails que je te donnois hier. Il me sembloit ne pas prononcer un mot où ne retentît mon arrêt, et combien j'aurois desiré que mon sein se brisât pour m'épargner l'horreur de cette humiliante révélation !

Son père — quelle rougeur s'est élevée sur ce front vénérable — son père confondoit ses

pleurs avec les miens, et sanglotoit dans mes bras. — Gaston, m'a-t-il dit après un long silence, je n'aurai perdu qu'Adèle. Vous n'en serez pas moins mon fils. Les liens que j'avois sur la terre sont rompus. C'est vous seul, Gaston, qui m'y rattachez. Promettez-moi de ne pas abandonner votre vieux père et de souffrir qu'il meure auprès de vous!

Je suis retombé à ses pieds, et je lui ai demandé sa bénédiction.

Ma mère étoit attendrie. Elle m'a embrassé. Je me doutois depuis long-temps que sa sensibilité altérée par le commerce des esprits étroits qui l'entourent, pouvoit renaître encore aux douces émotions de la nature. J'ai retrouvé dans son baiser toute l'âme d'une mère, et cette découverte m'auroit causé bien de la joie, si j'en pouvois ressentir encore.

Pourquoi Adèle nous a-t-elle quittés, quand nous allions être si bien?

Je sais, Edouard! pourquoi elle nous a quittés. Ce n'étoit pas moi qu'elle aimoit.

Moi pour qui Adèle étoit tout, moi qui aurois donné tant de fois ma vie pour lui épargner la peine la plus légère, c'est moi qu'elle

a si indignement sacrifié. Ce n'étoit pas moi qu'elle aimoit !

Le 11 juin.

Des obstacles que l'on auroit crus invincibles et dont l'imagination même s'effraie, la distance des rangs à franchir, la main d'Eudoxie à refuser, l'opinion à braver, la fierté de ma mère à soumettre, ou sa malédiction à subir : quel avenir plus sinistre et plus menaçant !

Tout s'aplanit, et, plus malheureux qu'autrefois, je voudrois racheter de tout mon sang versé goutte à goutte un des ces instants dangoisses que je n'ai pas su apprécier.

Je voudrois te revoir là comme je t'ai vue, te presser, t'enlacer de mes bras, effleurer de ma bouche une des tresses de tes cheveux. — Je voudrois entendre seulement le bruit de ta robe flottante contre les buissons, le bruit de tes pas imprimés sur les feuilles sèches, comme au détour du sentier où ce bruit m'annonçoit ton approche. — Hélas ! je voudrois que mon erreur me fût rendue, je voudrois croire encore à ton amour et n'être pas détrompé !

Si du moins ma raison s'égaroit ! — Les gens en délire sont sujets à des prestiges si bizarres ! Je la verrois peut-être !

Le même jour.

Latour vient d'entrer dans ma chambre. Il a cru voir l'amant d'Adèle, l'homme qui l'a, dit-on, fait partir d'ici. Ce misérable a évité ses regards et s'est soustrait à ses questions par la fuite. Latour, que j'ai instruit de tout ce qui concerne Adèle, persiste à douter de sa trahison. Que ne puis-je en douter aussi !

Il est de certains moments où je crois démêler pourtant . ,. . . Que dis-je, et quel est mon aveuglement ! Me voilà comme un voyageur de nuit à qui le pied manque sur le bord d'un abîme épouvantable, qui se rattache à tout ce qu'il peut saisir. Un foible arbrisseau, une touffe d'herbe, un brin de liane, le point d'appui le plus mobile et le plus incertain suffit pour le réconcilier avec l'espérance; mais bientôt tout lui échappe à la fois, et il disparoît pour toujours.

Le 15 juin.

Viens auprès de moi, Édouard, je ne te fatiguerai plus de mes chagrins ; un jour, une heure, quelques minutes ont tout changé ; je suis heureux à jamais ; ta présence manque seule à ma félicité.

Mais comment te raconter tout cela sans anticiper sur les événemens ? Ces derniers instants sont si pleins de faits et d'émotions ! Depuis le départ d'Adèle, je m'étois prescrit le devoir facile de lui succéder dans la distribution de ses secours aux malades du hameau ; j'aimois cet emploi, Édouard ; ces bonnes gens l'ont vue, et n'en parlent qu'avec attendrissement : je parlois d'elle avec eux.

Hier, c'étoit l'anniversaire d'un jour bien douloureux ; j'étois allé renouveler, au tombeau de mon père, cette cérémonie de deuil, à laquelle, absent et condamné, je n'avois pu assister la première fois. Latour devoit me remplacer auprès de nos pauvres ; il rentre de

bonne heure, dans une grande agitation. Il a rencontré sur son chemin la petite fille de la chaumière, qui venoit en grande hâte demander M. de Séligni et moi, de la part de M. de Montbreuse mourant.

Je ne sais pas si je t'ai dit que, depuis quelques jours, Montbreuse avoit paru se retirer tout-à-fait de la société, et qu'il s'étoit à peu près renfermé dans le château abandonné qu'il possède près d'ici, quoiqu'il ne soit plus guère propre qu'à loger les oiseaux de proie de la contrée, dont ses vieilles tourelles sont le rendez-vous ordinaire. Son absence étoit couverte cependant du prétexte de la chasse. — Hier, en essayant de franchir un fossé sur le revers duquel il avoit appuyé la crosse de son fusil, le malheureux Montbreuse avoit fait partir la détente, et la charge tout entière venoit de traverser sa poitrine. Un valet et quelques paysans l'avoient transporté dans la maison de cet épileptique et de ses parents.

Comme j'étois encore loin de revenir, M. de Séligni ne perdit pas un moment pour aller voir l'agonisant. Montbreuse expiroit; mais l'exclamation de M. de Séligni effrayé, qui profé-

ra involontairement le nom de Maugis en le reconnoissant, le réveilla pour un moment du sommeil de la mort.—Maugis, dit-il en remuant la tête avec effort, que Dieu me pardonne!... — Hélas!.. puisse-t-il lui pardonner!... — Il fut ensuite quelque temps sans mouvement et sans respiration, mais les soins qu'il recevoit de M. de Séligni et des gens de la maison ayant encore ranimé un instant sa vie, il sembla pressé du besoin d'une révélation importante; des sons inarticulés se succédoient, s'embarrassoient sur ses lèvres : Adèle, dit-il.... — Je sais bien, reprit M. de Séligni, qui cherchoit à lui épargner la difficulté des explications inutiles. —Adèle, reprit Montbreuse, la fille d'Angélique.... — Je le sais.... — Adèle, la plus vertueuse, la plus parfaite des créatures! — Eh bien! — Adèle innocente, digne de vous, digne de lui.... elle est retenue par mon ordre... — Maugis mourut sans achever.

Je t'épargnerai les angoisses de cette nuit. Ce domestique de Montbreuse que Latour avoit été sur le point de surprendre, instruit de la mort de son maître, s'est rendu ce matin chez moi : il a tout dit, tout avoué. Montbreuse avoit

ourdi cette infernale trahison, sous l'apparence des intérêts d'Eudoxie, qui étoit probablement étrangère à ses desseins secrets; elle avoit pu croire, elle avoit dû par conséquent tâcher de prouver à Adèle que c'étoit un grand mal de souffrir, d'autoriser mon amour, qu'il y alloit de mon bonheur d'être éloigné d'elle et de l'oublier, — car ils pensoient que je l'oublierois; — que tout lui prescrivoit, enfin, d'entrer, jusqu'à nouvel ordre, dans une retraite religieuse où elle vivroit à l'abri de mes poursuites. Madame la prieure elle-même avoit approuvé ce plan, et indiqué la maison où l'on vouloit me la cacher. Mais telles n'étoient pas les vues de Maugis, qui adoroit Adèle depuis long-temps et qui ne prenoit une part active à cette intrigue que pour se ménager un victime de plus. A quelque distance du village, la voiture changea de direction, et conduisit Adèle au château par des chemins détournés; la nuit étoit profonde et avancée; personne ne l'aperçut. C'est là qu'Adèle est captive, sous une triple clef dont ce domestique est seul dépositaire, car Montbreuse, fidèle à son hypocrisie, affectoit encore de ne communiquer avec Adèle que

par des messages passionnés, et c'étoit aujourd'hui seulement qu'il devoit, pour la première fois, se présenter à ses yeux. A la nouvelle de cette visite, Adèle s'est écriée : — Que le monstre ne paroisse point ou qu'il ne s'attende pas à me trouver vivante ! — Cet homme le répétoit là tout-à-l'heure.

Tu vois, Édouard, si je suis heureux, et si Adèle est digne de moi. Elle n'avoit consenti à cela que par déférence pour sa marraine dont elle ne pouvoit méconnoître la tendresse et les bonnes intentions, que par dévouement pour moi qui l'ai calomniée. Oublie, oublie mes indignes soupçons !

Ne t'étonne pas si je mets tout ce temps à t'écrire avant qu'elle me soit rendue. Que ferois-je pour distraire mon impatience du bonheur qu'elle attend ? Il faut bien, avant qu'elle me soit rendue, que je m'occupe d'elle, et c'étoit à son père, j'ai dû respecter ces touchantes bienséances — c'étoit à M. de Séligni à la tirer de sa prison. Juge de la lenteur avec laquelle les moments se sont écoulés ce soir !

Mais, je ne fermerai pas ma lettre. — Une voiture entre dans l'avenue ! Inexprimable bon-

heur ! — Adèle, mon père, mon ami ! Venez tous !...

Viens, Édouard, viens près de moi !

LATOUR,

A M. ÉDOUARD DE MILLANGES.

Le même jour.

Oui, Monsieur, venez, ne perdez pas une minute, mon pauvre maître a besoin de vous. Il vous écrivoit son bonheur. — Il ne savoit pas.......

J'ai accompagné M. de Séligni au château. Nous montons l'escalier du córps-de-logis où mademoiselle Evrard étoit enfermée. Nous arrivons à l'étage le plus élevé. À peine la clef tourne dans la serrure, elle jette un cri de frayeur. — Adèle ! Adèle ! dit M. de Séligni hors de lui-même. — Nous entrons. La chambre est vide. Une idée me frappe. La croisée étoit ouverte, et j'y cours ! Quel tableau, monsieur Édouard ! L'infortunée avoit cru en-

PRÉFACE NOUVELLE.

J'AI bien peu de chose à dire de *Thérèse Aubert*, quoique ce soit le seul de mes livres que j'aime, et peut-être à cause de cela. C'est le seul qui ait été écrit sous la puissance d'une impression, et, pour ainsi dire, d'une nécessité morale; le seul que j'aie mouillé de quelques larmes, et que je ne puisse relire encore aujourd'hui sans pleurer un peu. Cette émotion,

que je ne me flatte pas de faire partager à beaucoup de monde, s'explique par l'intimité, par la personnalité des souvenirs. S'il me reste le temps de publier quelques fragments de mon journal de jeune homme, et l'espoir de distraire et d'intéresser un lecteur sans sortir du vrai absolu, je serai obligé de revenir sur les mêmes faits, et on verra que ma fable et mon histoire ne diffèrent que par de légères circonstances de date et de localité. Dans l'épisode de Mondyon, dans celui de Jeannette, dans la rencontre à la ronde des jeunes filles, il n'y a pas un fait, pas un nom, pas un mot d'invention. Certains détails de ce récit ont été critiqués avec un grâce toute spirituelle et toute bienveillante, sous le rapport du goût. Mon respect pour les bienséances de la pensée et du style ne m'a pas décidé à les sacrifier, parce que leur absence auroit enlevé quelque chose à l'ensemble du sentiment qui me les inspiroit, parce que j'éprouvois un triste besoin de n'en rien perdre pour moi-même, et que si, dans mes trop nombreux ouvrages, il y en a un que j'aie eu l'intention et le temps de faire pour moi, depuis que j'ai le tort ou le malheur d'écrire, c'est *Thérèse Aubert*.

J'ai déjà dit que ce qu'il y avoit de plus fictif dans mon petit drame, c'étoit l'époque et le

théâtre. Il n'y a pas dix ans que j'ai vu Le Mans pour la première fois, et cette particularité peut donner quelque intérêt à une anecdote qui montre d'ailleurs combien il est difficile de rien inventer, quand on croit que l'on invente. Quelques mois après la publication de *Thérèse Aubert*, je reçus la visite d'un vieillard des environs du Mans, homme de vénérable physionomie et de noble langage, qui venoit me prier de rectifier le nom de son patron dans la lettre que je lui avois attribuée aux premières éditions, ou, pour mieux dire, je pense, aux premiers tirages d'une édition à trois frontispices. Il s'appeloit Pierre et non pas Jules, mais, sur tout le reste, et il me le prouva au point de me déchirer le cœur, la conformité des événements étoit complète. Il avoit exercé un emploi public au moment où j'ai placé mon récit; il avoit été arrêté comme suspect de connivence avec les aristocrates pour avoir sauvé une jeune fille vendéenne; sa propre fille étoit morte, aveugle, de la petite vérole, et elle s'appeloit *Thérèse Aubert*. Les sites mêmes n'étoient pas sans rapport, et je m'en suis convaincu depuis. Nous nous attendrîmes tous les deux sur une sympathie de malheurs qui nous avoit unis à de si longues distances. Cette sympathie, faut-il le dire, je regrettois presque de la

repousser dans ce qu'elle avoit, de plus immédiat, et j'en ai adopté ce qu'il a voulu. — Mais les jeunes âmes qui s'affectionnent à l'infortune se trompent quand elles ne l'aiment que pour son étrangeté. Elle est encore plus monotone que le reste.

Je comprends à merveille qu'il y a, comme on dit aujourd'hui, beaucoup d'*individualisme*, et, par conséquent, un immense ennui au fond de tout cela; mais je ne peux guère me justifier d'avoir fait tant de romans inutiles qu'en répétant souvent qu'ils sont, comme mes préfaces, une sorte de roman de ma vie, qui n'est aussi qu'une préface inutile, marquetée d'historiettes.

PRÉFACE

DE LA NOUVELLE ÉDITION.

Le manuscrit de cette nouvelle a été trouvé dans une de ces maisons qui ont servi de prisons à une certaine époque, et qui ont été rendues depuis à leur première destination. Il avoit été caché, sans autre précaution, sous une pierre du pavé, de sorte que le temps et l'humidité en ayant altéré plusieurs, pages il y res-

toit des lacunes que l'éditeur a été obligé de remplir. C'est la seule part qu'il ait à l'ouvrage, car il n'a rien corrigé au style dans les endroits même où il ne falloit que effacer pour le rendre meilleur. Il a cru que les inspirations d'un jeune homme sensible et malheureux avoient un caractère qu'il n'est pas permis d'altérer, sous prétexte qu'elles ne sont pas toujours également bien servies par l'expression. Il a respecté jusqu'à des incorrections légères, par égard pour des sentiments, quoique ces sentimens que l'auteur a essayé de décrire ne soient pas d'un intérêt fort général. Cet infortuné n'avoit pu connoître qu'un genre d'émotions que peu de personnes ont éprouvées profondément; dont le souvenir, repoussé par l'homme sage, importune l'homme froid, révolte l'homme corrompu, et ne se conserve tout au plus que dans certaines âmes passionnée qui ont eu le tort ou le malheur de ne rien trouver de mieux. Si on étoit sûr d'avoir rencontré toutes celles qui nous entendent, on n'écriroit pas sans doute; mais pourquoi écriroit-on si ce n'est pour les chercher

Il est un reproche sur lequel l'éditeur d'un ouvrage de ce genre doit passer condamnation d'avance, celui de présenter au lecteur des tableaux trop sombres, d'éveiller dans son cœur des sentiments trop pénibles. Il faut avouer que cette triste distraction ne convient heureusement qu'à un petit nombre d'esprits chagrins, pour qui c'est un besoin de s'attendrir sur les peines des autres, dans les moments de relâche où ils peuvent goûter l'oubli de leurs propres douleurs, et c'est à eux que cette *Nouvelle* s'adresse. Quant aux écrivains qui ambitionnent cette espèce de succès, je suppose qu'ils n'ont pas toujours été maîtres du choix.

THÉRÈSE AUBERT.

Je m'appelle Adolphe de S***. Je suis né à Strasbourg, le 19 janvier 1777, d'une famille noble dont j'étois le dernier rejeton. J'ai perdu mon père dans l'émigration. Ma mère a péri dans une maison de détention pour les suspects; je n'ai ni frères, ni sœurs, ni parents de mon nom. J'ai dix-sept ans et demi depuis quelques jours, et rien n'annonce que cette courte existence puisse se prolonger. J'en dirai même la raison plus tard, quoique ma position n'intéresse plus personne. Aussi, ce n'est pas pour le

monde que j'écris ces lignes inutiles, c'est pour moi, pour moi seul; c'est pour occuper, pour perdre de tristes et désespérants loisirs qui seront heureusement bien courts. C'est pour ouvrir une voie plus facile aux sentiments qui m'oppressent, pour soulager mon cœur si le souvenir est un soulagement, ou pour achever de le briser.

J'avois suivi mon père à quatorze ans; je venois de le perdre à seize. J'étois rentré à Strasbourg, rapportant par tout bien son dernier adieu, ses derniers conseils, l'exemple de son dévouement, de son courage, de ses vertus privées, et je ne sais quelle émulation de malheur qui relève l'âme. Je cherchois ma mère; on ignoroit jusqu'à sa fosse. Nos biens n'étoient plus à nous. Nos parents étoient errants ou morts. Nos anciens amis auroient craint de me reconnoître, et probablement il y en avoit parmi eux qui ne m'auroient plus aimé; j'étois si à plaindre ! J'avois eu pour professeur de grec un moine qui s'appelloit le père Schneider, et pour maître de musique un virtuose qui s'appeloit M. Edelmann. L'un et l'autre avoient embrassé avec violence le parti de la

révolution; je m'informai d'eux cependant, parceque je les avois vus s'honorer de l'amitié de mon père, et que leur pitié, à eux, étoit ma dernière ressource. Le premier venoit d'être lié aux poteaux de l'échafaud dans un mouvement populaire; je passai sur la place d'armes; je le reconnus pâle, défiguré, sanglant. La clameur publique l'accusoit des forfaits les plus odieux; mais il avoit été mon maître, il m'avoit peut-être aimé; j'aurois volé à lui, si je n'avois craint que ma tendresse ne le chargeât d'un crime de plus. Je pleurai amèrement en cachant mon visage. M. Edelman avoit été arrêté le même jour. Quelques mois après m'a-t-on dit, il sont tombés à Paris, sous cette faux terrible de la révolution qui n'épargne pas ses enfants.

Mon dernier assignat avoit été changé contre un peu de pain. Il faisoit très-froid, la journée s'avançoit, et je ne savois où me retirer. Je me souvins que, dans une petite ville assez voisine, j'avois passé quelques jours de mon enfance chez la jolie hôtesse de. . . Ma reconnoissance, hélas! n'ose pas la nommer. Comme elle étoit connue par son attachement à ce

qu'on appeloit les *aristocrates*, c'étoit dans sa maison que nous avions couché, mon père et moi, la nuit qui précéda notre émigration. J'employai à ce voyage tout ce qui me restoit de forces. J'arrivai à la nuit obscure ; je gagnai avec précipitation le cabinet de madame T...., et je me jetai ou plutôt je tombai à ses pieds, car je ne pouvais plus me soutenir. Au nom de la charité, lui dis-je, un peu de vin pour se remettre, un peu de paille pour se reposer à votre pauvre petit Adolphe ! Je meurs s'il faut que je passe encore cette nuit dans la neige ! Elle m'embrassa et pleura ; et comme ses larmes l'embellissoient ! Ensuite, elle me recommanda d'être prudent, et me conduisit dans une chambre écartée où il y avoit trois lits. J'étois seulement prévenu que je n'avois rien à redouter de mes voisins. C'étoient des compagnons de malheur, mais je ne les connus pas ce jour-là. J'avois à peine achevé mon léger repas que tous mes sens furent liés par le sommeil. Quand je rouvris les yeux, il faisoit jour.

Mes camarades m'embrassèrent en frères : le nom de mon père ne leur étoit pas étranger.

Nos sentiments étoient les mêmes; notre fortune, notre destinée étoient communes; ils m'offroient d'ailleurs quelque chose de plus que des consolations; ils parloient de grands dangers à courir, de quelque gloire à mériter. Ils vouloient changer mon sort, et j'étois jaloux déjà de partager le leur, quel qu'il fût. L'amitié doit être un sentiment délicieux à toutes les époques et dans toutes les conditions de la vie; mais, entre de jeunes âmes froissées par de nobles malheurs, c'est presque une religion.

L'un de ces messieurs avoit dix-huit à vingt ans. C'étoit un jeune homme d'une figure affable mais sérieuse, plein de calme et de résolution, d'énergie et de présence d'esprit. Il s'appeloit Forestier, et je crois qu'il étoit fils d'un cordonnier de Saumur ou de Chollet, je ne sais pas lequel. L'autre, qui avoit pour lui la plus grande déférence, étoit de deux ou trois ans plus jeune et se nommoit le chevalier de Mondyon. Quoiqu'il fût tout au plus de mon âge, il étoit beaucoup plus développé que moi. Ma petite taille, mes yeux bleus, la couleur un peu ardente de mes cheveux bouclés, la fraîcheur d'un teint animé que je tiens de ma

mère et qui caractérise nos Alsaciennes, me donnoient, à mon grand regret, quelque chose de féminin et de timide qui m'avoit souvent exposé sur mon passage, aux soupçons et aux railleries des voyageurs mal élevés. En vérité, dit Mondyon avec un ton de gaîté expansive qui ne l'abandonnoit jamais, nous aurons peine à persuader au général que ce nouveau camarade ne soit pas une jeune fille déguisée. Je le détromperai de cette erreur, lui répondis-je sur le premier champ de bataille où il y aura du sang à répandre pour le service du roi. Forestier sourit et me serra vivement la main; Mondyon, qui craignoit de m'avoir mortifié, me sauta au cou.

Ces deux officiers venoient de se montrer avec le plus grand éclat dans les premières affaires de la Vendée. Leur intelligence, leur zèle, leur courage éprouvé, leur jeunesse même, qui repoussoit à leur égard jusqu'au soupçon d'une mission importante, et peut-être décisive, les avoit fait préférer par le brave Larochejacquelin, pour être envoyés auprès des princes de la maison de Bourbon. Ils étoient arrivés à leur armée au moment où l'on s'occu-

poit d'établir avec la France des communications qui pouvoient la sauver, et ils avoient eu la généreuse témérité de réclamer ce nouvel emploi, plus fertile que cent batailles en dangereux hasards. Déjà la partie la plus importante de leurs instructions étoit remplie, et le succès le plus heureux, un succès même inattendu, et dont tous les résultats ne sont probablement pas perdus pour la génération à venir, avoit couronné leurs entreprises. Il ne leur restoit plus, pour reprendre à travers la France le chemin de la Vendée, qu'à recevoir les passeports qui leur étoient promis pas un des chefs du parti de l'intérieur. Ces papiers arrivèrent peu de jours après; les liens de notre amitié avoient continué de se serrer dans l'intimité de notre solitude. Nous jurâmes que la mort seule nous sépareroit les uns des autres. La bonne madame T..... nous procura des uniformes de volontaires, nous munit de quelques provisions pour notre voyage, et nous fit promettre de revenir la voir un jour, si nous échappions aux périls presque inévitables qui nous menaçoient. Je n'en doutois pas; les premières chances de la vie n'étonnent point l'âme, elles l'enhardis-

sent. Tout est vaste, illimité comme l'avenir et l'espérance, pour un homme que l'espérance n'a pas encore trompé, qui n'a pas encore vu de près cet avenir si enchanteur, et qui ne l'a pas vu dépouillé de tous ses prestiges, réduit à toutes ses misères, pauvre et vide comme le néant. Tout réussit au gré de nos souhaits; nous arrivâmes sous le drapeau blanc, non sans obstacles, mais sans accident, et nous pûmes alors nous estimer heureux, si c'est un bonheur d'échapper au mal présent qui nous frapperoit le cœur plein de sentiments doux et d'illusions agréables, pour tomber avec un cœur flétri, desséché par la douleur, sous l'empire du désespoir et de la mort.

Je passe sur ces événements avec rapidité. Quoiqu'ils me rappellent des noms chers à ma reconnoissance, à mon amitié, je sens que le récit m'en fatigue. Je ne peux plus m'expliquer l'intérêt qu'on attache à l'inutile conservation d'une vie pénible, les soins qu'on prend pour la retenir, les vaines dissipations d'esprit dans lesquelles on se plaît à consumer ses jours. Je sens qu'il n'y a réellement dans l'existence que quelques heures, quelques instants fugitifs; que lorsqu'ils sont passés, irréparable-

ment passés, tout fait mal dans les images de ce temps qui ne reviendra plus. Ce n'est pas seulement de l'amertume; c'est du dégoût; c'est quelque chose qui rend la mémoire à charge, et qui fait désirer l'apathie imbécile de la brute, qui sent peu, qui ne sent pas, ou qui oublie vite. La même raison me rendoit impossible la narration détaillée des faits militaires dont j'ai été le témoin. Je comprends que ces réminiscences, si indifférentes dans la foule des riens qui usent nos années, aient un certain charme pour l'âme heureusement servie de son organisation ou de son destin qui n'a rien éprouvé de plus vif; mais je n'écris pas une histoire. Je suis pressé de sortir de ces détails stérile qui contraignent, qui oppressent mon cœur. Il me faut un autre air, un autre horizon où mes pensées puissent s'épanouir en liberté, et commencer à participer à cette immensité qui s'ouvre devant moi. Qu'il me suffise de dire que cinq ou six actions d'éclat m'avoient mérité, malgré mon extrême jeunesse, l'estime de l'armée royale, la confiance de mes chefs et le commandement d'une compagnie, quelques semaimes avant la déroute du Mans.

J'avois reçu plusieurs blessures dans les affaires antérieures; quelques-unes n'étoient pas tout-à-fait fermées ; les fatigues des jours précédents pesoient encore sur moi. Pour comble de maux, je perdis mon cheval d'un coup de feu, et mon épée fut rompue près de la garde, dès le commencement de l'affaire. Il faut avoir vu le désordre de l'armée, le tumulte et la confusion du peuple ; il faut avoir été témoin de oette journée de désastres, pour s'en former quelque idée ; les plus braves de nos soldats erroient au hasard dans les rues, cherchant inutilement à se rallier, et augmentant de leurs mouvements incertains, de leurs cris de terreur et de rage, de tous leur efforts sans objet, l'horreur de notre situation ; enfin je parvins à en rassembler quelques-uns autour de moi, au bas d'une rue escarpée dont la hauteur étoit occupée par une poste de républicains qui se hâtoient de l'encombrer de tous les débris qui se présentoient sous leurs mains. Je m'y jetai avec ardeur, en encourageant ma petite troupe du geste et de la voix ; l'ennemi s'ébranloit et paraissoit disposé à nous laisser la place; mais, en l'abandonnant, il poussa vers nous,

avec une violence augmentée par la rapidité de la pente, quelques-uns de nos chars d'artillerie qui obstruoient le passage ; un de leurs timons me frappa dans l'estomac, et me renversa mourant sur un monceau de morts, où je passai la nuit sans autre sentiment qu'une perception confuse de douleur. La fraîcheur du matin développa cette impression et la rendit plus distincte ; mes idées reprirent un peu d'ordre, un peu de netteté ; je revins à moi, le jour étoit levé. J'entendois une rumeur vague qui s'éloignoit, qui se rapprochoit tour à tour, qui me laissoit de temps en temps reconnoître quelques sons, distinguer quelques paroles. Elles étoient accompagnées du cliquetis des baïonnettes qui se heurtoient dans la marche. C'étoient évidemment les républicains ; je pensai qu'ils parcouroient tous les quartiers pour surprendre ceux d'entre nous qui s'étoient cachés, ou pour compter les morts. Il n'y avoit pas une maison qui ne fût fermé avec le plus grand soin ; mais, parmi les objets qui avoient servi à barricader la rue, je remarquai une échelle, je la dressai contre une muraille ; j'arrivai au toit au moment où une décharge de fusils bri-

soit le dernier échelon sous mes pieds ; je n'étois pas atteint, mais je n'étois pas sauvé. Je passai de ce toit à un autre ; et, toujours poursuivi, toujours en évidenee, je parvins au détour de la rue avant les soldats qui rechargeoient leurs armes, et que cette opération avoit retardés. Dans l'angle même, je me trouvai auprès d'une fenêtre dont le volet mal attaché céda au premier effort, et je tombai d'un saut au milieu d'une chambre dont l'aspect annonçoit la demeure du pauvre. Une jeune fille poussa un cri; elle étoit couchée: — Ne craignez rien, lui dis-je, sauvez un pauvre brigand, et Dieu vous récompensera. En prononçant ces mots, je m'étois jeté sur son lit, et j'avois retourné sur moi une partie de sa couverture. Mon chapeau étoit resté sur les morts ; j'avois passé dans ma ceinture le tronçon de mon épée ; mes cheveux, qui étoient très-longs, tomboient épars sur mes épaules. Les soldats entrèrent, s'approchèrent du lit, regardèrent dessous, parcoururent la chambre et revinrent à nous. Je fermois les yeux, et je cachois sous le drap mon front noirci du feu et souillé de la poussière de la bataille. — Voilà qui est bien,

dit l'un deux ; je connois celle-ci ; c'est Jeannette. — La blonde est sa jeune sœur, reprit l'autre ; le brigand n'est pas ici. La porte se referma enfin sur eux ; il en étoit temps pour ma compagne dont les dents se choquoient de terreur.

Il n'y avoit peut-être pas un moment à perdre pour éviter leur retour ; j'étois déjà debout derrière le rideau qui séparoit le pied du lit de Jeannette de l'intérieur de la chambre. Quelque mots rapidement échangés avec ma protectrice avoient suffi pour la décider à me sacrifier un de ses deux habits complets ; et, malgré la nouveauté du travestissement il ne me couta que quelques minutes ; mon costume étoit simple, mais propre, mes cheveux étoient relevés avec peu d'art, sous une cornette que Jeannette auroit mieux posée : mais toutes les toilettes de ce jour là pouvoient se ressentir du désordre et des terreurs de la veille ; enfin le hâle de mon visage n'étoit plus disparate avec mes atours ; le soleil brûle la peau comme la fumée du canon. Après m'être assuré, d'un seul regard, sur un fragment de miroir suspendu à la muraille, qu'il ne m'étoit pas impos-

sible de faire illusion aux soldats mêmes qui m'avoient vu de près dans la mêlée, je me hâtai d'envelopper ma veste gris de fer avec le cœur et l'épaulette qui la décoroient, mes pistolets, mon poignard et le reste de mon équipage dans le mouchoir rouge qui me servt d'écharpe un moment auparavant; je le passai à mon bras. Je me rapprochai du lit de Jeannette, je la forçai à recevoir quelques pièces d'or, qui étoient la juste moitié de ma petite fortune, et que sa main repoussoit; puis j'imprimai sur ses joues et sur son front un baiser de reconnoissance plus expressif que toutes les paroles. J'arrivai au pied de l'escalier quand les soldats qui me poursuivoient achevoient leur infructueuse recherche. Ils ne me remarquèrent pas.

Je ne connoissois point la ville; j'y marchois au hasard, en cherchant une issue du côté par où il me sembloit que devoient être sorti mes camarades; enfin j'apercevois la campagne et je me croyois près de la liberté, quand un soldat abattit devant moi le canon de son fusil, et me força à reculer de deux pas. — Alte là! me dit-il, la jeune fille. On ne passe pas sans se

faire connoître. Entrez au bureau. — J'obéis. Ce bureau étoit un vaste dépôt, où se trouvoient déjà réunies une foule de femmes gémissantes, d'enfants en pleurs, dont quelques-uns avoient été séparés de leurs mères, peut-être pour toujours, dans le trouble de la déroute, et qui attendoient là, dans une anxiété horrible, ce qu'il plairoit aux vainqueurs de décider de leur sort. — Es-tu aussi une brigande ? me dit un homme d'une physionomie féroce, dont le cœur s'étoit sans doute épanoui de joie en voyant tomber sous son pouvoir une victime de plus. — Non, lui dis-je. — Où est ton passeport ? — Je n'en ai point. Je suis la fille du meunier de P..... qui est mort en défendant la république contre les brigands, et comme nous sommes une famille nombreuse et pauvre j'étois venue au Mans pour y chercher du service. Je suis arrivée au milieu des événemens d'hier ; la peur m'a saisie ; je me suis cachée jusqu'au matin ; et je cherchois à retourner d'où je viens. Voilà tout. — Du meunier de P..., reprit mon interrogateur, cela est possible. Qu'on la mène au président Aubert, dit-il en se retournant ; il est de ce village ; et si

elle ne nous induit pas en erreur, il la reconnoîtra.

Le président étoit au bout de la salle. Il étoit tourné. Des panaches à trois couleurs flottoient sur son chapeau ; un ruban à trois couleurs, en sautoir, descendoit sur ses épaules. Il parloit avec action, et, à ce qu'il me parut, avec violence. J'eus le sentiment d'une mort prochaine. Mon cœur se serra pendant une seconde ; mon front se mouilla de sueur ; je laissai glisser mon paquet ; il alloit m'échapper quand je me raffermis. Il ne s'agissoit au pis aller que de mourir ; et quel intérêt, quelle affection pouvoient me rattacher à la vie ? J'entendis avec assez de calme l'homme qui me conduisoit répéter le mensonge que je venois d'inventer, plutôt, si j'éprouvois quelque émotion, elle ne provenoit plus que de la honte d'avoir menti pour racheter des jours dont le souverain juge devoit bientôt me demander compte. Le président Aubert avoit repris les mêmes mots d'un voix émue et inquiète. Il se retourna brusquement de mon côté, et fixa sur moi un regard triste, dont je n'oublierai jamais l'expression. Cet

état d'incertitude ne fut pas long. Sa physionomie, qui étoit noble et tendre, mais qui portoit l'empreinte d'un souci habituel, s'éclaircit rapidement. Il sourit avec douceur, et me frappa la joue du revers de la main, en me disant affectueusement : — C'est donc toi, pauvre Antoinette! Tu dois avoir eu grand-peur. — Cette main, avec quel transport de reconnoissance et de respect j'y aurois imprimé mes lèvres, si j'avois pu le faire sans perdre mon bienfaiteur! Il dut lire dans mes regards une partie de ce que j'éprouvois. Quant à moi, j'acquérois au même instant des idées singulières et nouvelles. Je concevois, pour la première fois, qu'il n'y a point de nuance d'opinion si absolue qu'on puisse la supposer, qui exclue entièrement l'humanité et la justice. Je me blâmois intérieurement de la sévérité trop générale de certains jugements que j'avois portés jusqu'alors sur la foi des préventions et des passions des autres. Je me promettois de consulter avant tout, dans ma conduite à venir, les règles générales de la bienveillance et de la pitié, avant de m'abandonner à l'injuste impression de haines de parti. Pendant

que je faisois ces réflexions, M. Aubert avoit écrit et scellé un petit billet. Il me le donna. — J'ai pensé, dit-il, que, puisque tu es disposée à prendre du service, il est plus convenable que tu entres auprès de ma fille que partout ailleurs. La mort de sa mère a laissé dans son cœur comme dans le mien un vide qu'une tendre intimité peut seule remplir. Sa grand'mère est infirme et malade. Trop d'isolement m'inquiète pour son bonheur, et je me proposois depuis-temps de lui donner une compagne de son âge. Tu as de l'éducation, des mœurs, la recommandation d'un nom honnête. Ma Therèse te recevra et t'aimera en sœur. Tu sais peut-être que nous habitons, depuis la guerre, notre petite ferme de Sancy, près de la Sarthe. Comme tu peux n'en pas connoître le chemin, et que ton âge et ton sexe ont besoin de protection dans un voyage de quatre lieues, ce brave homme te conduira. Il a, pour passer sans obstacle, l'autorité nécessaire. — J'avois les yeux baissés. Je tremblois de laisser lire dans ma physionomie ce qui se passoit en moi. Quand je me hasardai à regarder du côté du président, il avoit repris

sa conversation, et ne paroissoit plus s'occuper d'autre chose.

Que la protection de Dieu s'attache à tous les jours qui te sont comptés, dis-je dans la profondeur de mon cœur ! qu'elle s'étende sur ta famille et sur tous ceux que tu aimes ! et, s'il ne t'est pas donné de jouir sur la terre, dans ce temps de corruption et de cruauté, de tout le bonheur que tu mérites, puisse la bonté céleste le mesurer dans une autre vie, dans une vie éternelle, sur les vœux que je fais pour toi !

Je partis avec mon guide. J'éprouvoi quelque embarras de l'entretien que j'aurois à soutentir avec lui, dans un pays où je ne connoissois ni les personnes, ni les lieux, et où la moindre maladresse pouvoit trahir mon imposture et remettre mon salut en question, mais je ne tardai point à m'apercevoir que cet homme ne jouissoit pas sans motif de la confiance de M. Aubert. Quelques mots d'une bienveillance vague, qui n'annonçoient pas le dessein d'une application, mais qui me faisoient concevoir qu'elle seroit sans danger, si par hasard ma conversation la faisoit naître, achevèrent de

me rendre une parfaite tranquillité. Peu à peu nous réunissions d'ailleurs autour de nous de pauvres paysans que la crainte des armées avoit chassés de leurs foyers, et qui se hâtoient de les rejoindre avec leurs enfants dans leurs bras. Les propos sans liaison de ces bonnes gens m'instruisoient cependant d'une partie de ce qu'il étoit nécessaire que j'apprisse. Ils me confirmoient dans l'idée que je m'étois faite de la journée de la veille et de ses suites, ils me démontroient l'impossibilité de rejoindre les débris des troupes royalistes, et l'inutilité de cette tentative qui n'auroit servi d'ailleurs, en cas de succès, qu'à embarrasser leur retraite d'un proscrit de plus; ils me faisoient apprécier le bonheur de trouver un asile pour quelques jours en attendant une occasion plus facile de me réunir à mes malheureux camarades: le bonheur de me trouver surtout dans la maison de M. Aubert, dont quelques circonstances développoient de plus en plus à mes yeux le généreux caractère. Il résultoit de tout ce que j'entendois, comme tout ce que j'avois présumé d'abord, que M. Aubert, engagé dans les premiers mouvements de la révolution par

irréflexion ou par enthousiasme, avoit continué à suivre sa marche par raison et par vertu, pour tirer au moins quelque parti de la juste influence d'une âme droite et sensible sur l'aveugle multitude, et pour faire servir ce qui lui restoit de cette popularité fugitive qui n'est fidèle qu'aux excès, à secourir, à sauver quelques malheureux. Je n'avois pas compté jusque-là ce genre de dévouement et de courage au nombre de ceux qui peuvent honorer l'humanité ; mais je n'en fus que plus disposé à l'apprécier. Je supposai même qu'il étoit peut-être moins rare qu'on ne l'imagineroit au premier abord ; qu'il y avoit dans les rangs des méchants, beaucoup d'hommes qui ne restoient confondus avec eux que par l'excès d'une abnégation sublime, et qu'en faisant une grande part à l'erreur et à la foiblesse, il restoit probablement fort peu de méchants, dans le sens absolu du mot. Ces idées reposoient mon cœur; elles adoucissoient le sentiment de ma vie, elles jetoient du charme sur toutes les impressions que je recevois des objets extérieurs ; et l'instinct du bien-être qui faisoit palpiter mon sein s'augmenta encore à la vue de la petite

ferme de Sancy. Jamais mes regards ne s'étoient arrêtés sur un tableau plus agréable. Hélas! aujourd'hui même, je trouve une sorte de plaisir à me le rappeler, comme si mon existence rétrogradoit jusqu'au jour où je l'aperçus pour la première fois, et que ce qui s'est passé depuis fût encore de l'avenir.

Sancy ne se compose que de trois ou quatre maisons parmi lesquelles on distingue celle de M. Aubert à ses quatre cheminées blanches et à l'étendue de ses jardins. On y arrive par un sentier tortueux tracé pour une seul personne sur le revers d'une petite côte aride, mais extrêmement pittoresque, dont toute la surface est hérisée de rochers qui affectent les formes les plus bizarres et les plus variées. Quelques buissons de ronces, de houx, de genévriers, et de mousses de différentes couleurs, sont la seule végétation qu'on y remarque pendant la plus grande partie de l'année; mais au printemps elle rachète sa pauvreté accoutumée par un luxe tout-à-fait extraordinaire. Elle se charge de violettes, de primevères jaunes, et d'une quantité innombrable de ces jolies anémones dont la tige penchée se plaît dans les lieux

obscurs , sous le frais abri des roches humides. Cette parure éphémère disparoît aux premières ardeurs du soleil de mai. Au sommet de la montagne, sur une petite esplanade de verdure d'où l'œil s'égare au loin dans des plaines délicieuses, s'élevoit une croix de pierre que l'on avoit déjà ébranlée, mais que l'on n'avoit pu abattre. Elle se soutenoit entre les pierres auxquelles sa base étoit liée par de fortes bandes de fer, quoique penchée au point qu'elle paroissoit depuis le bas suspendue sur la pente du précipice, et elle ajoutoit à la singularité de cet aspect sauvage l'aspect d'une ruine miraculeuse. Un joli ruisseau, qui coule entre deux rangs de saules, et qui va, un quart de lieue plus loin se perdre dans la Sarthe, baigne le pied de cette colline, qu'il embrasse tout entière et dont son murmure anime seul la muette solitude. Au-delà se déploient des campagnes riantes, coupées d'espace en espace avec une grâce infinie par de petits côteaux boisés, ou par des bouquets d'arbres solitaires qui se dessinent sur le fond du paysage comme des îles de verdure. L'œil égaré entre leurs contours agrestes et cependant harmonieux se

plaît à y retrouver de temps à autre la trace brillante et argentée du ruisseau, ou des parties de la rivière qui, interceptée à tout moment par de nouveaux objets, n'offre que l'apparence de quelques lacs épars placés à dessein dans la perspective pour en augmenter la variété. Leurs bords semés de hameaux, annoncent d'ailleurs cette douce prospérité dont le sentiment s'éveille si agréablement dans le cœur d'un voyageur ami des hommes, à la vue d'un groupe de petites maisons blanches entourées d'arbres fruitiers; spectacle consolateur qui lui fait oublier un moment la hideuse misère et la cruelle opulence des villes.

Quand j'arrivai à Sancy, la saison étoit bien avancée, et quelques traits de ce tableau, altérés par les premières influences de l'hiver, manquoient à la perfection de son ensemble; mais je les ai rassemblés depuis autour de la première idée que je m'en étois faite, et qui m'avoit causé une sorte d'extase. En effet, je n'avois jamais éprouvé jusqu'alors une profonde impression de plaisir à la vue de la nature; elle m'avoit quelquefois étonné, elle ne m'avoit pas encore ravi. Mon cœur fortement

dilaté ne s'étoit jamais senti comme emprisonné dans mon sein, comme tourmenté du besoin de s'élancer hors de moi pour embrasser la création ; et cependant cette jouissance si nouvelle pour lui ne combloit pas les désirs immenses qu'il venoit de concevoir. Il prenoit possession sans obstacle de tout cet infini qu'il commençoit à découvrir ; mais, en se repliant sur lui-même, il s'étonnoit de se trouver si vide encore et de ne rapporter de ses conquêtes qu'une curiosité insatiable et des inquiétudes inconnues. Il se demandoit si c'était là tout ce qui lui étoit donné, et il palpitoit d'une impatience indéfinissable qui étoit pleine de soucis et de charmes. Ma gorge se serroit, mes paupières se mouilloient de larmes, je ne sais quel murmure bruissoit à mes oreilles, quelle clarté mobile et décevante éblouissoit mes yeux. Depuis plus d'un an j'avois vécu au milieu des distractions de la guerre, occupé de soins continuels, entouré de périls toujours renaissants. J'attribuai l'état singulier où je me trouvois à l'effet de la solitude, mais je comprenois mal qu'elle pût produire ainsi dans mon imagination et dans mes organes des dés-

ordres qui approchoient du délire. Cette incertitude me suivit jusqu'à la ferme où elle devoit cesser. Mon conducteur m'introduisit dans la chambre de Thérèse à qui je remis la lettre de son père. Au moment où elle me regarda, mon cœur se remplit, l'univers étoit complet.

Thérèse avoit un peu moins de seize ans. Ce n'étoit pas la plus belle des femmes, mais c'étoit la seule femme qui m'eût fait comprendre le bonheur d'aimer et d'être aimé; car je le compris d'abord, non sans m'étonner qu'un sentiment si puissant, si tyrannique, qui absorboit si complètement toutes les facultés de ma vie, eût eu si peu de chose à faire pour les soumettre. Je me suis souvent demandé depuis s'il en étoit ainsi parmi les autres hommes; mais je n'ai pu l'apprendre d'eux. Cette impression fut subite comme la pensée, subite comme le regard que Thérèse laissa tomber sur moi, et qui étoit animé d'une si touchante bienveillance que la vue du ciel ouvert n'auroit pas réjoui mon âme d'une volupté plus vive et plus pure. Je dis son regard, parce que je ne sais point d'autre expression pour peindre cette

émanation d'un feu doux qui s'échappe entre les cils d'une femme aimée, et dont le contact bouleverse le cœur et fait tourner le sang dans toutes les artères. La paupière de Thérèse n'étoit pas tout-à-fait rabaissée sur la lettre de son père, que je savois déjà que ma destinée lui appartenoit à jamais. J'osai la regarder alors, parce qu'elle ne me regardoit plus, et j'étois si foible pour mon bonheur que je redoutois presque le moment où sa lecture finiroit. Je ne me sentois pas la force de supporter à si peu de distance deux émotions dont la première avoit suffi pour inonder tous mes sens d'une félicité enivrante. Les biens de l'existence me sembloient mal répartis. J'aurois voulu distribuer l'excès de mes sentiments et de mes illusions sur toutes les années qui me restoient à vivre, ou bien j'aurois voulu qu'ils s'accumulassent jusqu'au point de m'accabler, et que mon cœur brisé de délices s'anéantît dans sa joie. Cette dernière idée prévalut, et je commençai à me nourrir de la contemplation de ses traits; je m'efforçai de les graver ineffablement dans ma mémoire, de me les approprier tous, de manière qu'aucun événement ne pût m'en pri-

ver à l'avenir, et que, s'il m'étoit réservé de mourir d'une mort si accomplie en douceur, cette image, identifiée à ma dernière pensée, l'occupât seule pendant l'éternité entière. Thérèse étoit d'une petite taille, mais on ne s'en apercevoit que par comparaison, parce que la nature n'avoit jamais donné à des formes plus gracieuses des proportions plus remarquables par leur élégance et leur harmonie. Ses cheveux noirs, qui étoient rattachés avec simplicité sur le sommet de la tête, laissoient à découvert un front plus blanc que l'ivoire; deux boucles seulement s'arrondissoient de l'un et de l'autre côté comme pour en relever l'éclat. Elle n'avoit pas un coloris animé, mais la moindre impression vive le faisoit naître, et ce charme fugitif n'en étoit que plus enchanteur. Il en résultoit un caractère de beauté qui n'étoit pas moins fait pour l'âme que pour les yeux. Cet avantage, qui n'est dans les autres femmes que le signe accoutumé de la jeunesse et de la santé, paroissoit dans Thérèse un privilége particulier du sentiment. Dès le premier regard on la trouvoit charmante, mais on ne savoit pas à quel point elle étoit digne

d'être aimée, tant qu'on ne l'avoit pas vu rougir d'une douce émotion. La même facilité à sentir et à exprimer embellisoit toutes les parties de sa physionomie de cet attrait indéfinissable qu'on sent mieux qu'on ne peut le décrire, et qui se renouvelle si vite, que l'œil attentif de l'amour même ne le saisit pas toujours. C'étoit quelquefois le transport d'une gaîté si franche et si ingénue, l'expression du bonheur facile d'un enfant content de peu de chose; c'étoit plus souvent je ne sais quelle tristesse indéterminée qui ne sembloit pas se nourrir d'un objet réel, et qui s'égaroit dans des pensées étrangères aux lieux, aux temps, aux circonstances où elle venoit à se manisfester. Il est possible que la mélancolie ne soit pas dans tous les êtres sensibles l'effet du souvenir des peines passées. Pourquoi ne seroit-elle pas quelquefois une disposition involontaire du cœur à essayer les peines qui le menacent, et un avis de s'y préparer? Son cou étoit extrêmement délié, et cédoit presqu'à tout moment sous le poids de sa tête qui retomboit alors penchée sur une de ses épaules avec un abandon plein de grâces. Cette habitude

étoit probalement un défaut, mais un défaut dont aucune perfection n'auroit pu remplacer le charme, tant il s'y rattachoit d'idées tendres et délicates ! Au reste, ce ne sont là que des réminiscences, et non un portrait. J'ai voulu parler d'elle, et non pas substituer à cette vive image qu'elle a laissée dans mon cœur, et que nul effort humain ne sauroit faire passer dans l'esprit et dans le cœur des autres, une esquise imparfaite qui se décolore, qui s'efface sous ma plume. Ah ! ce n'est point ainsi que je l'ai vue, ou plutôt je ne l'ai jamais vue assez distinctement pour entreprendre de la peindre ! Il y avoit sur ses traits un voile lumineux qui m'en déroboit tous les détails, et maintenant encore je ne me rappelle son visage que dans le vague de cette vapeur éblouissante dont il étoit enveloppé.

Mon premier abord avoit inspiré à Thérèse un intérêt affectueux, mais familier. Elle m'avoit souri avec une cordialité franche où se révéloit toute la bonté de son cœur. A mesure qu'elle lisoit, ses dispositions, sans changer tout-à-fait de nature, prenoient un autre caractère. Quelque embarras, qui augmentoit à

chaque ligne, se développoit sur sa figure. La timidité paroissoit gêner l'effusion d'âme que cette lettre lui inspiroit. Son sein palpitoit; ses joues s'étoient vivement colorées. On voyoit qu'elle cherchoit à retenir des larmes prêtes à jaillir de ses yeux. Quand elle eut fini, elle vint à moi, me prit la main avec expression, jeta au feu l'écrit de son père après y avoir appliqué ses lèvres; et, relevant le doigt sur sa bouche, elle me regarda d'un air d'intelligence. — Mademoiselle, me dit-elle, comptez sur tous les soins.... Elle me regarda de nouveau, et remarquant mon émotion, elle passa un de ses bras autour de mon cou; — si l'amitié peut vous dédommager de vos peines, reprit-elle, si du moins elle peut les adoucir, vous ne serez pas tout-à-fait malheureuse. — Mes joues se mouillèrent de pleurs de reconnoissance; mon cœur donnoit le change à son trouble, en se livrant sans réserve à ce sentiment. Je sentois mes genoux faillir; mes lèvres s'attachèrent à sa main, un feu inconnu s'en échappoit, et se répandoit dans mes veines. Toutes ces impressions étoient aussi nouvelles pour moi, que si j'avois fait le premier essai de l'air, de la lu-

mière et de la vie. Je voulois parler, je balbutiois des mots confus comme un homme qui rêve. Enfin, elle se laissa tomber dans mes bras, en me disant : — Oh! si tu savois comme je t'aime déjà... — elle m'aimoit, elle l'avoit dit ! — Apprends-moi ton nom, continua-t-elle, ou celui que tu veux qu'on te donne? Cette question et ce langage me rappelèrent que je passois pour une femme, et tout le prestige de mon bonheur s'évanouit. Ma vie auprès de Thérèse n'étoit plus qu'un rôle, et ce rôle étoit le seul qui me convînt chez la fille de mon bienfaiteur. Mon cœur profitoit d'ailleurs un peu de sa méprise, et je jouissois de l'idée qu'elle pourroit garder de moi quelque tendre souvenir si je ne la détrompois pas. — Je m'appelle Antoinette, lui répondis-je en rougissant, et je cédai au mouvement qui m'entraînoit vers elle. Nous marchâmes les bras enlacés jusqu'à la chambre de sa grand'mère, qui étoit assise au coin du feu dans une chaise longue à pupitre. Un livre d'Heures étoit ouvert devant elle, et occupoit toute son attention. Thérèse s'avançoit à petits pas pour la surprendre; et, quand elle fut auprès d'elle,

elle lui sauta au cou en posant une de ses mains sur ses yeux :— Voilà une bonne malice, petite espiègle, lui dit la vieille madame Aubert ! Crois-tu que je ne te reconnoîtrois pás, même quand je serois aveugle, et je le serai bientôt, car mes yeux s'affoiblissent tous les jours, mais je ne confondrai jamais ta jolie petite main avec celle d'une autre. — En disant cela, elle l'embrassa ; Thérèse s'étoit retournée de mon côté avec un air soucieux. Je crus deviner qu'elle regrettoit d'avoir fait naître dans l'esprit de sa grand'mère une pensée qui pouvoit l'attrister, celle que l'âge affoiblissoit ses yeux et qu'elle les perdroit bientôt. Dans tous les cas, cette impression avoit été bien passagère. Madame Aubert venoit de m'apercevoir : Thérèse se rapprocha d'elle, et lui parla à demi-voix avec beaucoup de chaleur. Pendant ce temps, madame Aubert levoit les yeux au ciel, me regardoit d'un air attendri, prenoit la main de Thérèse, cherchoit la mienne et pleuroit. Je fléchis le genou, je me prosternai, je l'entendis me bénir, et sa bénédiction ne m'alarma point, car je me trouvai la force de m'en rendre digne.

Je ne peindrai pas ma situation pendant les premières semaines que je passai près de Thérèse. Elle avoit quelque chose de si embarrassant que je concevrois à peine que j'aie eu la force de m'y maintenir si long-temps, si je ne me rappelois combien j'avois à redouter qu'elle cessât. C'étoit une espèce d'ivresse qui troubloit toutes mes facultés, et dont l'effet le plus doux étoit d'en suspendre souvent l'usage. Accablé sous le poids de ces émotions de toutes les minutes qui se succédoient, qui se multiploient sur mon cœur, je cédois quelquefois à un accablement qui n'étoit pas sans charmes, et que je me trouvois heureux d'entretenir. Cependant une idée pénible venoit interrompre de moment en moment cette espèce de sommeil où j'aimois à me plonger. Thérèse et son généreux père étoient trompés. Je n'étois point ce que je paroissois être, je nourissois une passion qu'ils pouvoient un jour désavouer tous les deux. Cette idée me devint d'autant plus insupportable, il faut le dire, car la misère de nos sentiments se mêle à ce qu'ils ont de plus élevé, que je consentois avec peine à être aimé pour un autre, à dérober sous un

habit de femme cette tendresse à laquelle il faudroit renoncer un jour, à tromper un cœur qui me donnoit tout et auquel je n'offrois qu'un objet idéal, qu'un vain fantôme dont l'apparence alloit s'évanouir et lui être ravie par une séparation pire que la mort; car il est moins cruel de perdre par la mort un être qu'on aime que d'en être désabusé. J'étois décidé à tout dire à Thérèse, et cependant la foiblesse de mon âme m'arrêtoit; je craignois, qu'en cessant d'aimer Antoinette qui n'existeroit plus pour elle, elle cessât d'aimer Adophe qu'elle n'avoit point connu. Je me persuadois, je ne sais pourquoi, que ces caresses innocentes que je devois à mon travestissement seroient le dernier bonheur de ma vie, et qu'aussitôt que je lui aurois avoué mon secret, je la perdrois pour jamais. Balancé entre le besoin d'être aimé de Thérèse, et le besoin plus impérieux de ne tromper ni l'amitié de Thérèse, ni la confiance de son père, je n'avois cependant pas à hésiter. Je cherchois une occasion ou plutôt je l'attendois en tremblant. Elle ne tarda pas à se présenter. Thérèse avoit une amie qui demeuroit à une demi-lieue de la ferme dans un petit château

agréablement situé qu'on voyoit depuis la montagne de la croix, et dont les vergers en amphithéâtre étoient couronnés par une plate-forme plantée de cerisiers. Au bas s'étendoit un joli jardin baigné par le ruisseau qui venoit un peu plus loin, à travers un vallon creux ombragé de jeunes hêtres, arroser les côteaux de Sancy. Le sentier profondément encaissé dans une gorge étroite serpentoit entre deux collines peu élevées, mais qui se développoient sur un long espace. La vue n'y étoit distraite que par un petit nombre de maisons éparses, presque toutes délaissées à cause de la guerre, un moulin abandonné sous une chute d'eau qui avoit tari, les restes d'une chaumière incendiée qui laissoit encore apercevoir ; entre ses pans de muraille noircis, les vestiges du foyer domestique autour duquel se passèrent tant d'agréables veillées ; enfin quelques huttes pyramidales bâties en lave, où se réfugient après leurs travaux les pauvres gens qui viennent tirer de la pierre des carrières voisines. Ce sentier devint notre promenade accoutumée, parce que l'amie de Thérèse se trouvoit ordinairement à moitié chemin. Elle s'appeloit

Henriette de F.... et elle étoit noble ; mais, quoique le malheur des circonstances eût plutôt augmenté qu'affoibli en elle le sentiment de la naissance et la fierté du caractère, il étoit impossible de trouver dans le commerce de la vie une âme plus simple et plus dépouillée de prétention. Son âge étoit un peu plus avancé que le nôtre. Son nom, son éducation, ses manières sembloient lui donner quelque avantage qu'elle s'efforçoit toujours de perdre, et qui lui devenoit à charge dès qu'il étoit remarqué. Elle avoit un genre de coquetterie qui doit être rare. Elle ne faisoit de frais que pour être plus simple. Elle étoit d'ailleurs si naturelle dans ses sentiments, si franche dans son abandon, qu'on s'accoutumoit tout de suite à être aimé d'elle, et que l'on comprenoit qu'elle fût aimée de Thérèse. L'amitié de Thérèse étoit bien son plus grand charme à mes yeux ; mais je sentois qu'un homme qui n'auroit jamais vu Thérèse pouvoit être heureux de l'amour d'Henriette. Moins jolie que Thérèse, elle étoit cependant fort bien, quoique sa physionomie manquât d'ensemble et d'harmonie. Jamais des traits plus mélancoliques n'ont été animés

par une expressi on de joie si extraordinaire. Il est vrai que cette expression étoit très-fugitive, mais elle étoit si fréquente qu'elle auroit pu passer pour habituelle sans le contraste qu'elle produisoit. Son regard étincelant de gaîté, qui s'obscurcissoit tout à coup et devenoit fixe et sombre, son rire jeté à de courts intervalles, et qui faisoit place au silence, à l'immobilité la plus morne, une alternative étrange d'exaltation et d'abattement, rendoit l'idée de cette joie importune et pénible. On devinoit, je ne sais pourquoi, que, derrière l'illusion passagère qu'elle se faisoit, il y avoit un malheur caché.

Un jour... les premières influences du printemps commençoient à se faire sentir dans la campagne; de petites fleurs blanches, façonnées en coupes déliées qui échappent presque à la vue, s'épanouissoient entre les pierres dont le sentier est bordé; la douce odeur de la violette révéloit sa présence sous les buissons, et l'air, échauffé des rayons du soleil renaissant se peuploit d'une foule d'insectes qui n'apparoissoient un moment que pour mourir, mais qui répandoient dans ce tableau le mou-

vement de la vie ; nous avions le cœur ouvert à toutes les douces impressions de cette saison de renouvellement et de bonheur, quand nous aperçûmes Henriette. Pour la première fois, sa physionomie étoit immobile ; elle nous regardoit, elle soupiroit ; elle ne rioit pas comme à l'ordinaire du premier objet qui frappoit son imagination si facile à exciter, notre conversation même ne l'occupoit point. Elle sembloit vivre ailleurs, et d'une autre pensée. Cette position devint bientôt embarrassante pour nous trois ; le cœur de Thérèse surtout se brisoit sous le poids d'une contrainte si nouvelle. Elle n'y résista pas long-temps ; les yeux mouillés de larmes, et le bras jeté autour de l'épaule d'Henriette, elle lui dit : « Tu as du chagrin ? — Oh ! beaucoup, répondit Henriette en pleurant aussi ; mais tu ne le comprendrois pas. — Eh ! quoi, reprit Thérèse, est-il un des tes chagrins que je ne puisse pas comprendre ? » Cette fois, Henriette sourit amèrement. « Je le crois bien, si tu n'as pas aimé. — Peux-tu le demander? n'aimé-je pas ceux qui m'aiment; n'aimé-je pas mon père ? ma pauvre mère, ô mon Dieu ! ne l'aimois-je pas ? et mon autre

mère, suis-je quelque part plus heureuse qu'auprès d'elle? mais toi, ingrate, je ne t'aime pas, n'est-il pas vrai? voilà comme tu me juges!..... Antoinette ne me traiteroit pas si cruellement. Elle sait bien que je l'aime. — Voilà tout, dit froidement Henriette? Voilà tout, continua Thérèse avec un peu d'étonnement. Oh! je sais bien, s'écria-t-elle, du ton d'une réminiscence singulière qui ne revient que par hasard à l'esprit, tu veux parler d'un autre sentiment, de l'amour, n'est-ce pas? Saurois-tu ce que c'est que l'amour, dis-le-moi, je t'en supplie? — Henriette secoua la tête. — Qu'importe, au reste, reprit Thérèse? je me suis toujours persuadée que les peintures passionnées qu'on en fait dans les livres et dans les romances ne sont qu'un abus sans conséquence du privilége connu des poètes. Je sais très-bien, quel que soit le mari que mon père me donnera ou qu'il me permettra de choisir, que je ne l'aimerai pas mieux que toi..... ou que toi, ajouta-elle en se retournant de mon côté, et en attachant sur moi un regard plus fixe. — Vous me le promettez, lui dis-je. — Oui, je te le promets. Je pris sa main,

et j'en couvris tour à tour ma bouche et mes yeux pour ne pas lui laisser apercevoir mon trouble. J'avois déjà sur son cœur un droit qui ne pouvoit plus m'être disputé, et Adolphe commençoit à participer au bonheur d'Antoinette.

— Heureuse de penser ainsi, dit Henriette, il est inutile aujourd'hui que tu en saches davantage; et ce sentiment que tu ignores puisses-tu ne le connoître jamais que par ses douceurs! Voici maintenant ce que tu demandes. J'ai perdu mon père comme tu sais, mais j'ai un frère dont je dépends, et qui prend un intérêt plus vif à mon bonheur qu'au sien même; car il a succédé pour moi à la tendresse comme aux devoirs d'un père. Depuis longtemps, sur les témoignages avantageux qu'on rendoit d'un de nos parents, il avoit formé le projet de m'unir à lui, en supposant toutefois que cet arrangement pût me convenir. Les événements de la guerre avoient retardé l'accomplissement de son dessein, sans lui faire oublier, et même sans contrarier entièrement ses vues. Mon cousin étoit tout au plus de mon âge; il commençoit avec honneur une carrière

éclatante, et il ne pouvoit qu'être avantageux pour lui de la poursuivre pendant quelques années, avant notre mariage ; de mon côté, je ne hâtois point de mes désirs le moment de cette union ; je n'avois jamais vu mon cousin, mon cœur étoit libre, et, comme le tien, ma chère Thérèse, il ne se croyoit pas capable d'éprouver jamais de sentiment plus vif que l'amitié. Je craignois même, s'il faut te le dire, le moment où la volonté d'un époux, seul arbitre de ma vie à venir, pourroit me ravir à mon heureuse solitude, à nos jolis bosquets, à nos rendez-vous, à nos jeux. Cependant, je ne pus me défendre d'une vive curiosité, lorsqu'auprès la route du Mans, mon frère, arrivé précipitamment au château, nous annonça que nous y verrions le soir même un jeune officier échappé comme par miracle aux désastres de cette journée, et que c'étoit le chevalier de Mondyon.

— Le chevalier de Mondyon, m'écriai-je !

— Eh bien ! oui, dit Thérèse, il n'y a rien d'extraordinaire là-dedans.

— C'est le nom de mon cousin, reprit Henriette qui n'avoit pas encore remarqué mon

étonnement. Il arriva enfin, et j'essaierois inutilement de te peindre l'impression que me fit sa vue. Je sentis que mon existence entière alloit dépendre de celle que je produirois sur lui. Elle passa mon espérance. Les nœuds que la convenance avoit formés furent resserrés par la sympathie la plus vraie. Une seule inquiétude, mais elle étoit affreuse, troubloit le charme de ces moments de bonheur. Peut-être elle en augmenta le prix, en leur donnant une ivresse qui manque sans doute à l'amour, quand on le goûte avec sécurité, sans rien craindre des hommes et de l'avenir. Mondyon étoit poursuivi; chaque témoin de sa présence pouvoit être un délateur; chaque instant de notre félicité trop rapide pouvoit être le dernier; chaque jour, celui de son arrestation et de sa mort. Je le pressai moi-même de hâter son départ, et de rejoindre les corps errants de l'armée.

— Reste-t-il des corps d'armée organisés, lui dis-je?

— On l'assuroit, répondit Henriette en me regardant avec surprise,

— Et où sont-ils, je vous prie de me l'apprendre!

— En vérité, Antoinette, interrompit Thérèse, je ne sais pas où tu vas chercher tes questions! — Que devint ton cousin?

— Tu penses bien que mon frère ne négligeoit rien pour nous procurer des renseignements positifs sur la situation des Vendéens, et sur les moyens de les rejoindre. Avant-hier enfin, il nous apporta la nouvelle qu'en effectuant leur retraite ils avoient dispersé les républicains sur quelques points rapprochés, et qu'il en étoit un où le passage restoit libre.

—Et ce point, vous le connoissez, m'écriai-je !

— Ce fut la question du chevalier. Il n'y avoit pas un moment à perdre. Ils montèrent à cheval et partirent après de courts adieux, que je tremblois, hélas! de prolonger, car une minute de retard pouvoit laisser à l'ennemi le temps de leur dérober cette dernière espérance de salut. Mon pressentiment n'étoit pas mal fondé, puisque le domestique qui les a accompagnés jusque-là ne s'est échappé qu'avec peine, au retour, entre les colonnes républicaines qui reprenoient possession de tout le pays, et fermoient toutes les issues.—

— Possession de tout le pays , et il y avoit un passage, murmurai-je entre mes dents , et Mondyon étoit dans ce château , et Adolphe ne l'a pas su !.....

— Voilà qui est singulier , reprit Henriette ! Il regrettoit cet Adolphe dont tu parles , il le nommoit souvent, il espéroit quelquefois le retrouver ... Te seroit-il connu ?

— Très-connu !

— Très-connu , dit Thérèse ! et vous rougissez , et vous tremblez comme Henriette quand elle parle de son cousin... Je vous sais mauvais gré de m'avoir fait des secrets... —

Je souris de sa méprise , et la conversation changea d'objet en ce moment. Quand nous arrivâmes chez Henriette , la nuit commença à tomber , et nous ne nous arrêtâmes point. Nous revînmes à la ferme en hâtant le pas afin que notre absence trop prolongée n'inquiétât pas madame Aubert ; et , préoccupés tous les deux de notre conversation avec Henriette , nous marchions sans nous parler. Mon sang bouillonnoit à la pensée que Mondyon avoit été si près de nous , qu'il avoit habité cette maison où j'entrois tous les jours , et que c'étoit

de là qu'il avoit trouvé une occasion de rejoindre l'armée, occasion qui ne se présenteroit peut-être jamais pour moi, à qui elle seroit d'autant plus nécessaire que ma position à l'égard de Thérèse alarmoit mon cœur de la honte d'une fraude et de la crainte d'une ingratitude. Dans le désordre où cette idée me jetoit, j'avois tellement précipité ma marche que Thérèse ne pouvoit plus me suivre. Nous avions déjà passé la grille par laquelle les jardins de M. Aubert s'ouvrent sur la campagne, mais nous étions encore loin de la maison. A l'entrée d'une petit jardin dont Thérèse faisoit ses délices, elle se reposa sur une pierre brute qu'on y avoit placée en forme de siége, et autour de laquelle elle prenoit plaisir à entretenir les herbes sauvages et les mousses parasites qui croissent parmi les rochers de la montagne. Je revins sur mes pas, et je remarquai qu'elle étoit accablée.

— Tu ne penses qu'à cet Adolphe, me dit-elle d'un air de reproche; et depuis que nous avons quitté Henriette, j'ai vu que tu ne t'occupois plus de moi.

— Chère Thérèse, m'écriai-je! que tu es

injuste, ct comme tu me soupçonnerois peu de te préférer cet Adolphe, dont le nom m'est échappé, si je pouvois te le faire connoître! Que dis-je! ne faut-il pas que tu le connoisses enfin, que tu l'aimes pour lui, que tu lui pardonnes du moins d'avoir été aimé si long-temps pour un autre! — Il y a là-dedans, reprit Thérèse, quelque chose que je ne comprends point, je ne sais quoi qui m'étonne et qui meffraie. Ne me laisse pas dans cette incertitude; elle est plus pénible qu'un chagrin réel. — Thérèse, tu ne sais pas que tout mon bonheur dépend d'un seul mot! Je puis tout perdre ou tout gagner, car ma vie entière est dans ton amour que tu vas peut-être m'enlever; cependant, ce mot qui décide irrévocablement de mon sort...... et du tien, il est de mon devoir de le dire; et si je meurs de ta colère ou de ton indifférence, je mourrai du moins digne de ton estime. — Achève. — Je ne suis pas Antoinette, je suis Adolphe; — et je tombai à ses genoux en saisissant ses mains qui se dérobèrent aux miennes; elle poussa un grand cri et s'enfuit.

Je n'ai pas besoin de dire que cet aveu changea sur-le-champ tous nos rapports, depuis ce

moment, Thérèse ne me regardoit plus qu'avec un œil inquiet, comme si elle avoit craint de trouver en moi un ennemi, et qu'elle se défiât des sentiments que je pouvois lui inspirer. L'expression si naïve et si familière de ses traits étoit devenue sérieuse et même sombre. Souvent, quand mes yeux rencontroient les siens, et qu'ils les forçoient pour ainsi dire à rester fixés sur moi par l'ascendant qu'exerce un amour fortement senti sur la personne qui l'inspire, le nuage de douleur qui les osbcurcissoit me causoit une sorte de regret et de crainte. Je me trouvois heureux d'occuper sa vie et même de faire naître dans son cœur l'idée des orages qu'éprouvoit le mien; mais la pensée que ce pouvoit être pour elle un malheur de m'aimer, brisoit quelquefois mon âme, qui n'avoit point de force contre les chagrins de Thérèse. Mes dangers ne m'avoient jamais causé autant d'inquiétude que mon bonheur Je désirois bien que Thérèse fût émue, mais je tremblois qu'elle ne souffrît. Aussi j'évitois avec soin, je croyois du moins éviter tout ce qui étoit propre à lui rappeler notre situation réciproque, et ce que je lui avois dit de mon amour.

Tout en brûlant de l'impatience d'être seul avec elle, je me félicitois qu'une personne étrangère vînt se mêler à nos promenades et à nos entretiens; et, aussitôt que cet étranger étoit arrivé, je désirois de nouveau qu'il s'en allât, quoique bien décidé à ne rien dire à Thérèse et à ménager son repos. Quand nous restions ensemble, sa réserve s'augmentoit, et elle s'éloignoit doucement, de manière à ne plus me toucher; aussi cela ne lui arrivoit que par méprise, dans un moment de distraction ou en faisant quelque mouvement involontaire. Alors elle se retiroit encore plus loin, et son air devenoit bien plus soucieux. Quant à moi, comme je ne comptois que sur ces hasards qui survenoient rarement, je m'étois fait une étude de les multiplier, parce que c'étoit mon seul bonheur. Avec quelle attention j'épiois dans ses yeux la moindre de ses volontés pour prévenir, pour surprendre le moindre de ses gestes, pour faire concourir avec lui une heureuse maladresse qui rapprochoit ma main de sa main, mon pied de son pied, ma bouche de son épaule ou de son cou! Combien de fois, sous le prétexte de lui présenter une fleur de

son jardin, ou bien de lui rendre son ouvrage qu'elle avoit laissé tomber, j'ai frémi en touchant ses doigts tremblants, dont l'impression légère alloit éveiller dans toutes mes veines un sentiment inexprimable de plaisir ! Il y avoit, de sa chambre à celle de sa grand'mère, un corridor étroit qu'elle parcouroit à tout moment, et où je ne manquois jamais de m'arrêter aussitôt que je pouvois présumer qu'elle alloit venir, parce qu'il y avoit si peu de place pour deux personnes qu'il étoit impossible qu'elle y passât sans m'effleurer ; et, à mesure qu'elle s'approchoit, je recueillois les forces de mon cœur pour supporter la volupté de ce froissement si rapide et si délicieux. Ce hasard me paroissoit une faveur, parce que je pensois qu'elle auroit pu l'éviter ou passer autre part, et qu'il n'étoit d'ailleurs pas convenable selon moi qu'une émotion semblable ne se communiquât pas un peu à la personne qui la faisoit naître. J'avois une espèce de certitude qu'une femme dont on seroit haï ne produiroit pas le même effet sur l'homme qu'elle toucheroit en passant, quelque amour qu'il eût pour elle, ou qu'elle ne le toucheroit pas ainsi. J'avois

remarqué aussi que sa voix n'étoit plus la même quand elle me parloit, et j'étois si persuadé que l'amour, qui a tant de mystères avoit jusqu'à un accent, jusqu'à une mélodie qui lui est propre, qu'elle ne m'adressoit jamais la parole pour me dire les choses les plus indifférentes, que je ne tremblasse de joie eomme si ces riens avoient eu un autre sens que celui qu'elle y attachoit; comme si j'étois convenu avec elle d'une clef qui m'expliqueroit son langage. Cet état étoit si peu naturel, ce secret si facile à pénétrer, que mon déguisement lui-même ne me rassuroit pas, et que les témoignages de son amitié obligée pour Antoinnette me donnoient autant d'inquiétude que si c'étoit à Adolphe qu'elle les eût adressés. Au reste, ils me donnoient de la jalousie aussi, et je n'étois pas moins tourmenté de ses prévenances devant le monde, qu'affligé de ses froideurs quand nous étions seuls. J'avois besoin d'être moins aimé, ou de l'être davantage. Ma position étoit fausse partout; j'étois Adolphe pour Thérèse quand on nous voyoit, parce qu'alors elle ne trouvoit pas ce danger à me laisser voir ce qu'elle éprouvoit; quand nous nous retrouvions ensemble.

je ne l'étois plus. Cette idée étoit si pénible, qu'au moment où elle m'oppressoit j'aurois quelquefois préféré une complète indifférence, mais plus souvent je préférois de souffrir.

De tous les endroits où j'aimois à cacher mon chagrin, il n'y en avoit point que je préférasse au jardin de Thérèse, et dans le jardin de Thérèse, au rocher sur lequel elle étoit assise quand je lui avois fait l'aveu qui l'éloignoit de moi. Comme elle s'en étoit aperçue, elle y venoit beaucoup moins souvent, de peur de m'y rencontrer, ou bien elle affectoit de s'en détourner par un long circuit, et d'aller se promener plus loin dans une allée solitaire, où je ne l'apercevois que d'espace en espace entre les massifs des bosquets et des vergers. Il y avoit déjà plusieurs semaines que cela duroit, et j'étois, à mon ordinaire, demi-couché sur le banc, le visage couvert de mes mains, quand je sentis les doigts d'une femme s'imposer sur mon cou avec douceur, mais avec une sorte d'autorité, comme si elle avoit voulu me prescrire de ne pas la regarder, car elle avoit à me dire des choses dont l'aveu l'embarrassoit. Je reconnus facilement Thérèse, et je restai im-

mobile en sanglotant, parce que je pleurois quand elle étoit venue. Elle commença et suspendit plusieurs fois la phrase qu'elle venoit d'arranger, et puis elle m'apprit d'une voix émue et tremblante que nous allions nous quitter. Son père, qui n'avoit pas cessé de me prendre pour une jeune fille, pensoit avoir trouvé un moyen de me faire rejoindre mes parents, ou l'armée à laquelle ils étoient attachés, et que j'avois dû suivre avec eux. Il se flattoit de me mettre en tous cas à l'abri des poursuites et des persécutions; il m'attendoit au Mans, et une lettre transmise par un homme affidé (c'étoit celui qui m'avoit conduit à Sancy) en avoit apporté la nouvelle. Après cela Thérèse croyoit me devoir des consolations; elle s'attendoit à mon désespoir, et quand, hors d'état de me soutenir, je laissai retomber ma tête sur le rocher, elle m'enveloppa de ses bras et m'appela de mon nom d'Adolphe.— Adolphe, lui dis-je! O mon Dieu! suis-je du moins Adolphe pour toi! — Adolphe, mon Adolphe, répondit-elle! — Adolphe, m'écriai-je en me levant et en arrachant le bandeau qui attachoit mes cheveux! l'Adolphe de Thérèse?

Prends garde, car ce mot est un lien irrévocable, un engagement pour toute la vie.—Toute la vie! Toute la vie! — Tu m'aimes donc? Elle me regardoit d'un air interdit; ses lèvres étoient pâles, elles trembloient; sa physionomie entière avoit changé. — Si je t'aime! dit Thérèse.— Je crus mourir, et qu'il eût été doux de mourir, alors! Cependant l'intention de son père étoit une loi. Le lendemain tout fut prêt pour mon départ, et nos adieux devoient être le plus beau moment de ma vie, car elle avoit promis de m'accompagner jusqu'au dessus de la montagne.

Nous montâmes donc le sentier de la croix, au-dessus duquel nous étions convenus de nous quitter, parce qu'elle se plaignoit d'être un peu malade depuis deux jours, et que je craignois qu'elle se fatiguât; mais le temps étoit si doux, l'air si serein, la nature si brillante de verdure et de fleurs, que je ne pus m'opposer à lui laisser continuer sa promenade, jusqu'à une côte pittoresque et ombragée d'arbustes de toute espèce que nous visitions souvent ensemble. Au sommet d'un chemin montant et assez difficile qui conduisoit à des vieilles mu-

railles ruinées depuis des siècles, qui de là se divisoit en mille sentiers à travers des halliers coupés par le hasard, dont les compartiments confus formoient une sorte de labyrinthe, et qui aboutissoit de bocage en bocage à une route de traverse, il y avoit, sous quelques buissons d'églantiers, un petit lieu de halte et de délassement, où nous nous étions souvent arrêtés avant qu'elle me connût pour Adolphe, et où nous avions passé plusieurs fois des moments si doux à causer de tout ce qui l'intéressoit, de son père, de sa mère, du passé, de l'avenir! Cet endroit étoit couvert, comme je l'ai dit, par des rosiers sauvages, dont nous nous étions permis de cueillir les premières fleurs et dont nous venions de temps en temps épier es développements, moi pour elle, elle pour moi, parce que nous rivalisions d'impatience pour nous apporter l'un à l'autre les premiers tributs de la nouvelle saison. Depuis l'éclaircissement que j'avois été obligé de donner à Thérèse, nous ne faisions plus de ces promenades, et il y avoit déjà long-temps que nous n'avions vu la butte de rosiers. Quand Thérèse y arriva, elle témoigna je ne sais quel trouble,

et recula d'un pas. Je compris son étonnement, et pour mieux dire son effroi, et je fus près d'abord d'y céder comme elle. Cependant je pris sa main, je la conduisis jusqu'au lieu où elle avoit coutume de s'asseoir, et sur lequel les jeunes pousses de la haie retomboient déjà en longues guirlandes. Je m'y arrêtai ; et, comme je remarquai qu'elle hésitoit, — Vois-tu, lui dis-je, les églantines sont écloses; c'est moi qui les ai aperçues le premier. — Le premier, dit-elle !... — Je savois bien que notre position était changée, mais ce mot me le rappela d'une manière presque douloureuse ; nous allions nous quitter bientôt, peut-être pour toujours, et il étoit cruel de sa part de me reprocher le bonheur que j'avois dérobé à sa confiance. Ma physionomie dut même exprimer ce sentiment, car elle me dit en souriant : — Puisque c'est toi qui les as vues, donne-moi une de ces églantines ; je la garderai toute ma vie.

Je cueillis quelques églantines, et je vins m'asseoir à côté d'elle. Je les répandis sur ses genoux, sur son mouchoir, sur ses cheveux. Elle en prit une, la regarda long-temps, me

regarda ensuite d'un air sombre, et l'effeuilla par mégarde. Je lui en présentai une autre, mais je recueillis les feuilles qui tomboient sous ses doigts, et, à mesure que je les saisissois, je les appuyois sur ses lèvres, je les reprenois après elle, et je les portois sur les miennes. tout humides encore du côté que ses lèvres avoient touché. Pendant quelques minutes, je jouis de cet artifice sans qu'elle s'en aperçût; mais aussitôt qu'elle le surprit, elle parut s'en alarmer. Elle me disputa la feuille que je lui avois ravie, elle refusa celle que je lui présentois. — Eh quoi! lui dis-je, quand nous allons nous séparer, Dieu sait combien de jours, de mois ou d'années, tu ne permettras pas à ton Adolphe, que tu ne reverras peut-être plus, de chercher l'impression de ta bouche sur les débris d'une églantine! Oh! je crois en vérité que mon cœur est innocent comme le tien, mais, je ne comprends rien aux idées des hommes, s'il y a un crime entre nous quand un baiser de la bouche de Thérèse est transporté sur celle de son Adolphe par une feuille de rose. D'aileurs, penses-y bien, je vais le dire à ton père, et je suis sûr de le dire sans rougir

Un jour enfin..... si je ne meurs pas à la guerre tu m'accorderas des baisers plus doux....

— J'aime à te croire, me dit-elle ; mais il est possible que cela soit mal aujourd'hui, cela est même vraisemblable, puisque je suis mal à mon aise, que je tremble et que j'ai peur. Je serois plus tranquille si je n'avois pas déjà quelque chose à me reprocher.

— Et crois tu, repris-je, que mon cœur soit plus paisible lui-même? C'est l'effet, n'en doute pas, de ce sentiment inconnu dont Henriette nous parloit il à y deux mois, et que nous éprouvons comme elle. Au reste, Henriette sait aimer! Elle ne refuseroit pas à Mondyon le bonheur d'attacher sa bouche à une petite fleur qu'elle auroit pressée contre la sienne.

—Et moi, dit Thérèse, je ne t'aime donc pas?..

Elle prit une feuille de rose sur mes lèvres et la mit entre ses dents. Je la rapprochai de moi, je la regardai, et je me détournai d'elle, parce que mon cœur se brisoit, et que je conçus je ne sais quelle idée, un de ces pressentiments bizarres qui offusquent l'esprit dans la fièvre et dans le sommeil, la persuasion que tout mon bonheur seroit court et que je n'embrassois Thérèse qu'une fois. Son teint étoit

animé d'une manière extraordinaire ; sa main brûloit et trembloit en même temps ; j'aurois voulu me rendre compte de mon état. Je ne savois rien , mais la pensée de la mort ne m'effrayoit pas comme elle doit effrayer les hommes. Il me sembloit que cela seroit très-bien.

Pendant ce temps-là , des domestiques qui nous suivoient parvinrent au bas de l'avenue ; c'étoit le moment de partir. Il ne restoit plus qu'une feuille à la dernière églantine que je lui avois donnée. Je la détachai , je l'imprimai fortement sur sa bouche , et j'y collai la mienne en ramenant Thérèse sur mon sein. Je ne sais comment je parvins à l'y retenir. Cette feuille, rien que cette feuille......Ma vue s'obscurcit , ma poitrine se gonfla , je perdis la respiration, la connoissance, le sentiment de la vie, et quand je revins à moi , j'étois seul.

Je me hâtai de gagner le chemin de traverse, parce que je me rappelois qu'il y avoit un endroit d'où le sentier de la croix se laissoit apercevoir , et que j'espérois y voir Thérèse à son passage. Soit que le hasard eût servi mes désirs , soit que Thérèse , animée de la même pensée , se fut arrêtée dans ce court intervalle

du côteau, qui paroissoit de loin comme encadré entre un groupe d'arbres et une masse de rochers, je la vis immobile et tournée contre moi ; je le pensai du moins, et je me persuadai follement que mon dernier adieu pouvoit parvenir jusqu'à elle ; ma bouche balbutia un mot, je dis *adieu !*... comme si elle m'avoit entendu; et, lorsqu'elle eut passé, je l'accusai dans mon cœur de m'avoir quitté trop vite, quand il me restoit tant de choses à lui expliquer, à travers la distance qui nous séparoit. Si elle s'étoit au moins assise pour que je pusse la regarder encore !... Pour moi, je n'avois pas détourné ma vie un seul instant du petit espace que je l'avois vue franchir comme une ombre. Il me sembloit qu'il étoit impossible qu'elle n'éprouvât pas le besoin de revenir à moi, comme moi celui de retourner à elle, et je croyois toujours qu'elle reviendroit là un moment, dans la seule intention de reconnoître le lieu où nous venions d'être ensemble : le jour n'étoit pas avancé ; cet endroit n'étoit pas loin de Sancy ; elle pouvoit, elle devoit revenir ; il y avoit d'ailleurs jusque dans ce point de vue des enchantements pour mon

cœur ; toute cette place, elle l'avoit parcourue, elle l'avoit occupée en différents moments ; tous ces contours de la montagne, ses pas les avoient suivis. Ces arbres l'avoient couverte de leur ombre, ces rochers avoient été effleurés de ses vêtements ; le ciel même, qui faisoit le fond de ce tableau où elle m'avoit apparu, étoit d'une pureté sans mélange. Il n'y avoit pas un nuage, pas une vapeur qui se fût dissipée avec elle ; c'étoit le ciel, la lumière, l'air qu'elle avoit touché...

Ma vie est marquée de si peu d'époques heureuses, que celle-ci, dans son indicible tristesse, remplit encore mon cœur du sentiment d'une pure félicité ; j'espérois. Ma main venoit de quitter sa main, je sentois à une douce tiédeur l'empreinte de ses doigts qui avoient été liés aux miens ; l'arc si régulier et si délié que couronne ses yeux, le regard si doux qui s'en échappe, je voyais cela, et j'enflammois ce regard des feux d'un amour semblable à celui que j'éprouvois. J'avois dérobé un jour quelques-uns de ses cheveux ; mais, avare du plaisir de les presser contre mes lèvres ; je les avois attachés dans les plis d'un

ruban qui me venoit d'elle, et que je portois près de mon cœur. Dans le mouvement que je fis pour chercher ce ruban, je vis tomber sur le sable où j'étois assis une feuille de rose déchirée ; je la regardai, je la reconnus, je ne m'y serois pas mépris mille ans après, mais je crus sentir qu'elle brûloit encore.

A mesure que je m'éloignois de Sancy, je croyois éprouver que les liens de ma vie se relâchoient, se rompoient les uns après les autres, et qu'il n'y avoit plus rien qui pût m'y rattacher; le monde que j'avois trouvé si étroit pour mon cœur, quelque temps auparavant, étoit devenu un désert sans bornes, dans lequel, à l'exception d'un seul point, je n'apercevois de toutes parts que la solitude et le néant; et je m'étonnois que ce point vers lequel se réfugioient tous mes vœux, toutes mes espérances, toutes les forces de mon ame, je fusse forcé de le quitter pour obéir à quelques malheureuses convenances établies à mon insu entre les hommes. J'y tournois mes regards, j'y fixois toutes mes pensées ; je maudissois les devoirs qui m'assujétissoient à la fatale obligation de m'en éloigner peut-être pour toujours, et qui sait dans quel motif, inutile à mon bon-

heur, inutile à celui des autres, que la société me présentoit comme un appât pour me priver des avantages de ma destinée! La société!.... comme je concevois amèrement qu'il étoit possible de la haïr, et que les excès de ces âmes violentes qui en préparoient la dissolution sans le savoir, pouvoient bien n'être que l'explosion tardive des sentiments de l'homme naturel, réprimés pendant tant de siècles! Comme j'ambitionnois quelquefois d'assister à l'accomplissement de leur funeste mission! La société pouvoit-elle être un bien, quand c'étoit elle qui me séparoit de Thérèse, qui m'empêchoit de me saisir d'elle du droit de la force et de l'amour, et de l'emporter dans mes bras, palpitante d'un mélange de terreur et de joie, jusqu'au fond de quelque vallée hospitalière, favorisée d'un ciel tempéré, rafraîchie par des sources pures et ombragée d'arbres fruitiers de toutes saisons! Mon père m'avoit parlé de ces belles campagnes du Nouveau-Monde où il avoit essayé ses armes, et mon sang bouillonnoit quand je pensois que j'aurois pu y naître à côté d'elle, y vivre son frère, son ami, son amant, son époux, au milieu des biens que

prodigue à leurs habitants une nature sauvage et libre, et que j'y aurois accompli sans trouble les années qui m'étoient réservées, exempt de tous les tributs imposés à l'homme civilisé par le caprice des bienséances, la routine des coutumes ou la tyrannie des lois. Que m'importoit à moi, orphelin, désormais sans famille et sans nom, le sort futur des états, et les succès heureux ou malheureux de cette lutte convulsive qui épuisoit en efforts sans doute impuissants les dernières facultés d'une génération vouée à tous les malheurs? Elle m'étoit étrangère. Quelle nécessité si impérieuse me faisoit courir de nouveau les hasards d'une guerre inutile et sanglante, et me forçoit à rentrer dans une carrière où je ne pouvois imprimer un seul de mes pas sans m'éloigner plus irrévocablement du seul être vivant qui eût vraiment besoin de ma vie et qui m'eût consacré la sienne! Savois-je seulement si le sacrifice incroyable de tous les intérêts, de tous les sentiments, de l'existence tout entière, si le sacrifice mille fois plus pénible de l'existence d'un ange dont le bonheur dépendoit de moi, me défendroit un jour du magnifique dédain des nobles de

cour, de l'ingratitude et des rebuts de leurs maîtres; s'il ne deviendroit pas un titre de reproche contre les infortunés qui partageoient mon sort, et si l'histoire, vendue à un parti triomphant, n'oseroit pas nous poursuivre jusque dans le tombeau de ce nom de brigands, ironie barbare du vainqueur? Je frémis à cette perspective, et puis je souris, car les motifs que j'opposois à ma résolution, étoient précisément ceux qui devoient la fonder et l'affermir. Jamais un noble cœur ne s'engage aussi avant dans une entreprise où il n'y a rien à gagner que lorsqu'il y a tout à perdre. On ne se détacheroit pas de ses habitudes, de ses affections, de ses prétentions au bonheur ou à la renommée, s'il ne s'agissoit de mourir.

En général, et je révèle ici tous les secrets de mon âme, lorsque j'ai éprouvé quelques foibles hésitations, pareilles à celles que je viens de raconter, elles n'ont duré qu'un moment, et je me flatte qu'il ne faudra qu'un moment pour les expier.

Quand j'arrivai près du Mans, le jour n'étoit pas tout-à-fait tombé. Cependant, comme j'allois chez mon protecteur, et que je devois

éviter de le compromettre, je n'étois pas maître de toutes mes démarches, ma vie seule dépendoit de moi : j'avois tout à ménager pour celle des autres. Je résolus d'attendre la nuit pour m'introduire dans la ville. A peu de distance, j'avois remarqué une petite pièce de verdure, ombragée d'espace en espace de quelques arbres plantés sans ordre, et où le gazon court et foulé recouvre à peine la terre, parce que les jeunes filles des environs viennent souvent y danser dans les belles soirées de l'année. Je m'y arrêtai sur un banc circulaire adapté à la tige d'un vieil orme, en me tournant vers la partie de l'horizon où est située la ferme de Sancy. Les vapeurs du soir qui s'accumuloient vers le couchant commençoient à s'étendre de mon côté, et je me plaisois à voir ces nuages colorés des derniers feux du jour, se dérouler, s'aplanir, se diviser en flocons, en nappes, en réseaux, d'abord suspendus à la voûte dorée de l'occident comme des draperies roses, puis se développant lentement en ombres cuivrées, violettes ou noirâtres, avant de disparoître dans l'obscurité de la nuit. Leur passage rapide et leurs formes variées sembloient multiplier

par autant de messages les derniers adieux de Thérèse. Chacun de ces nuages avoit passé sur sa tête, elle les avoit vus, elle les regardoit encore ; la même idée l'occupoit peut-être, et mes yeux pouvoient se trouver attachés au même endroit que les siens sur cette figure confuse qui s'évanouisoit entre nous et qui emportoit avec elle nos derniers regards. Étois-je sûr de revoir jamais un nuage qu'elle auroit vu ?

Comme il faisoit très-beau, les jeunes filles ne manquèrent pas d'arriver à leur rendez-vous du soir, et de former autour du vieil orme, où j'étois assis par hasard, leurs danses accoutumées, en chantant en chœur des airs de ronde qui m'étonnoient par leur simplicité et leur grâce, parce que l'exil et la guerre m'avoient privé de trop bonne heure de ces innocentes joies de l'enfance. J'en comprenois cependant la douceur, et je regrettois, les yeux mouillés de larmes, de n'avoir pas vécu dans un temps et dans un état où il fût permis d'être si facilement heureux. L'amour lui-même se mêloit à ces plaisirs, car il y avoit à chaque groupe quelques hommes de mon âge qui se

disputoient à tous les refrains l'inappréciable faveur d'un baiser de préférence. Je ne me rappelle pas bien l'air et les paroles de ces chansons-là, mais il me sembloit qu'elles ne vibreroient jamais à mon oreille sans que mon cœur en tressaillît, tant elles me révéloient de choses charmantes. Cependant, ce n'étoit rien en soi, ou plutôt cela seroit impossible à exprimer à ceux qui n'ont pas senti la même chose. C'étoit, si je m'en souviens, une belle qui s'étoit endormie au bord d'une fontaine, et que son père et son fiancé cherchoient sans la trouver. C'étoient des filles de roi chassées de leurs palais qui se réveilloient dans la forêt un jour de bataille, et qui faisoieut plus de vœux pour leurs prétendus que pour la couronne. C'étoient les regrets des bergères qui s'affligent de ne plus aller au bois parce que les laurier sont coupés, qui aspirent après la saison qui doit ramener leurs danses et leurs amo urs.

Je m'étois trouvé enfermé dans le cercle des jeux ; j'y avois été retenu d'abord par la curiosité d'une sensation nouvelle, et puis par cette satisfaction d'une âme fatiguée qui trouve à se

délasser dans des émotions douces, et puis enfin par un intérêt d'une espèce singulière qui auroit absordé tous mes autres sentiments, si je n'avois pas connu Sancy. Plusieurs fois le nom de Jeannette, ce nom attaché à une jeune personne dont le candeur, la franche gaieté, l'air de bien-être et de contentement, reposoient agréablement la pensée; plusieurs fois, dis-je, il avoit frappé mon oreille et retenti jusqu'à mon cœur. Je m'étois d'abord placé à côté d'elle, je la regardois, je comparois notre taille et nos habits, je me demandois si c'étoit Jeannette, et au moment où je me croyois près de me confirmer dans mes conjectures, elle se perdoit comme à dessein au milieu de la foule. Enfin, les combinaisons d'un jeu nouveau me rapprochèrent d'elle, et une loi de ce jeu me prescrivoit de lui dire un secret. Je m'emparai de sa main, et je la portai sur mon sein, j'attachai mes yeux sur ses yeux, de manière à la forcer de soutenir un moment mes regards, je laissai tomber une tresse de mes cheveux, comme ils étoient dans le désordre de ma fuite, et je me penchai sur son épaule pour n'être entendu que par elle :

Jeannette, lui dis-je, Dieu te récompensera, parce que tu as pris pitié d'un pauvre brigand!.. — Elle poussa un cri, et tremblant de mon imprudence et de la sienne, elle déguisa son effroi sous je ne sais quel prétexte, après quoi elle rejoignit ses compagnes.

Il étoit fort tard quand j'entrai dans la ville, et l'obscurité favorisoit mes desseins. J'arrivai assez facilement à la maison de M. Aubert, parce que Thérèse me l'avoit indiquée avec beaucoup de soin, et le vieux domestique qui vint m'ouvrir me reconnut d'abord pour m'avoir vu quelquefois à la ferme, quand il y étoit envoyé par son maître. Je fus frappé de sa tristesse et de son abattement ; et je n'eus pas de peine à m'apercevoir, à la lueur de la lampe qui éclairoit son visage, que des pleurs tout récents avoient mouillé ses paupières. Cependant, il ne proféra pas une parole tant que la porte fut ouverte : mais à peine l'eut-il laissé retomber sur ses gonds, qu'il se hâta de déposer la lampe qui vacilloit dans sa main tremblante, tomba sur une chaise, et m'apprit, en fondant en larmes, que M. Aubert étoit arrêté. — Arrêté! m'écriai-je — Il y a deux

jours. — Et pourquoi ? — Sait-on pourquoi on est mené dans les prisons, et des prisons à l'échafaud ? me dit-il en secouant la tête ; mais cela ne pouvoit pas manquer tôt ou tard, continua-t-il. C'étoit un trop honnête homme pour ces gens-ci, et depuis long-temps je pensois bien à part moi qu'ils finiroient par le tuer, pour le punir de n'être pas méchant comme eux. — Ils ne le tueront pas, ou je mourrai près de lui !... Antoinette, reprit le vieillard étonné ! — Qu'étois-je en effet, et comment pouvois-je essayer de délivrer à mon tour mon généreux libérateur, sans achever de le perdre?

Il falloit cependant tout entreprendre, et, pour parvenir à quelque chose il falloit communiquer avec lui. Cela n'étoit pas aisé. Huit jours entiers se passèrent avant de rien obtenir parce que M. Aubert étoit au secret, et la permission enfin accordée à nos prières ne me concernoit point. En même temps, la correspondance de M. Aubert lui fut remise tout ouverte par le gardien de la prison. C'étoient deux lettres de Sancy, postérieures à mon départ.

Je passai le jour à attendre dans une anxiété

inconcevable, non que j'eusse entrevu la moindre possibilité de sauver M. Aubert par un coup de main hasardeux ; ou que l'état des choses fut tellement désespéré pour lui qu'il ne me restât de toutes mes hypothèses que la certitude de sa perte ; mais parce qu'un sentiment indéfinissable me rendoit le retour de Dominique de plus en plus nécessaire, comme si ma vie avoit dépendu de ce qu'il auroit à me dire. Quand il rentra, je cherchai impatiemment à lire dans ses yeux s'il y avoit quelque circonstance nouvelle qui pût justifier mes craintes. Il me parut tranquille, et sa tranquillité ne me rassuroit point. Enfin il s'assit, et tira d'un pli de ses habits une lettre à l'adresse d'Antoinette, dont je m'emparai avec empressement. Elle étoit conçue en ces termes :

« Chère enfant, lorsque j'écrivis à Thérèse » de vous envoyer au Mans, je me croyois sûr » de pouvoir vous rendre avant peu à votre » famille. Vous savez combien mon sort est » changé, et l'intérêt que vous y avez pris » m'est connu. Mon seul malheur est mainte- » nant de ne pouvoir mettre un terme au vô- » itre. Je n'ai d'ailleurs aucun danger person-

» nel à courir, ou plutôt j'ai une certitude si
» positive d'échapper incessamment à tous les
» dangers qui me menacent, que si je vous re-
» commande de détruire ma lettre, c'est dans
» la vue de ne pas compromettre vos secrets et
» votre existence. La mienne est devenue inutile
» aux malheureux, et si elle devoit se terminer à
» la suite d'un jugement, la confiscation prive-
» roit ma famille de ses dernières ressources.
» C'est pour cela que j'ai résolu d'être libre, et
» que je m'en suis ménagé les moyens. Je vous
» jure que tout a réussi pour cela à ma satisfac-
» tion. Dans l'état où ce dernier événement
» vous laissera, je ne vois rien de mieux à faire
» pour vous que de retourner à Sancy. Je vous y
» engage d'abord dans votre intérêt, parce que
» cette maison restera votre asile tant que vous
» aurez besoin d'un asile. Plus tard, d'ailleurs,
» ma fille peut devoir son bonheur à la liaison
» qu'elle a contractée avec vous, et trouver
» dans votre amitié, dans votre protection,
» le prix des foibles services de son père. Elle
» a besoin de vous dès aujourd'hui. On m'écrit
» à deux reprises qu'elle est malade, qu'elle
» est fort-malade, et j'ai encore peur qu'on ne

» me dissimule à quel point la vie de ma Thé-
» rèse est compromise. Allez donc à Sancy,
» chère Antoinette! c'est son père qui vous en
» prie! et surtout ne parlez pas de ma capti-
» vité, ni devant ma vieille mère, ni devant
» ma pauvre Thérêse. Je vous répète que cela
» n'en vaut pas la peine. Ma captivité va finir.

» PIERRE AUBERT. »

Cette lettre me causoit de vives alarmes sur le sort de Thérèse. Elle ne me rassuroit que foiblement sur celui de M. Aubert, dont je ne comprenois point les ressources et les espérances. La permission de Dominique lui donnoit le droit d'entrer dans la prison tous les jours. Je résolus d'attendre au lendemain. Ce jour-là Dominique revint de très-bonne heure, après un absence si courte, qu'elle m'avoit à peine donné le temps de l'impatience et de l'inquiétude. Il étoit rayonnant de joie. — Notre maître n'est plus en prison, me dit-il, quand il eut pris le temps de rassembler ses idées et la force de se faire entendre.

— Il n'est plus en prison! m'écriai-je. Mais où est-il? le savez-vous?

Dominique me regarda d'un air embarrassé. — je n'en sais rien à la vérité, mais ce qu'il y a de certain, c'est que M. Aubert n'est plus dans la prison où je l'ai vu, et qu'il n'a été transféré dans aucune autre. Je m'en suis assuré moi-même, et partout. Le concierge m'a répondu d'ailleurs d'un ton de voix sombre et avec un regard affreux, comme l'assassin qui a perdu la trace de sa victime avant de l'avoir achevée. Il m'a dit brusquement : Il n'y est plus. — Je lui ai reparti : Est-il dans une autre maison? — Il m'a répondu : Non, et il a repoussé la porte sur moi. Vrai comme Dieu est Dieu, continua Dominique, je vous proteste que notre maitre est sauvé.

Je relus la lettre de M. Aubert. Elle avoit quelque chose de vague qui m'effrayoit au premier abord; mais je trouvai qu'elle pouvoit se prêter à cette explication. Au moment où j'y réfléchissois, le bruit de l'évasion de plusieurs prisonniers parvint jusqu'à nous, et me confirma dans cette idée. Je n'avois donc plus qu'à remplir les intentions de mon bienfaiteur, et qu'à satisfaire au besoin de mon âme qui étoit tourmentée des plus cruelles angoisses,

depuis que je me représentois Thérèse malade, peut-être mourante, et appelant en vain son père et moi. J'embrassai Dominique et je partis.

Quoique je retournasse vers Thérèse, et que peu de jours auparavant je n'eusse pas conçu de plus grand bonheur ; quoique je l'aimasse plus que jamais, je marchois pénétré de tristesse, et aussi lentement que si je n'avois jamais eu à la revoir. Je ne m'étois pas encore trouvé si foible et si mal au monde. Il y avoit devant mes yeux comme un nuage de douleur qui obscurcissoit jusqu'aux plus doux souvenirs de ma vie. L'incertitude où j'étois du sort à venir de M. Aubert, le doute où il m'avoit laissé sur le véritable état de Thérèse, la crainte de la trouver dans une position dangereuse, l'ennui même de cet habit qui cachoit mon sexe, qui commençoit à le mal déguiser, et qui devenoit à charge à mon impatience et à mon courage ; je ne sais enfin quel besoin de mourir, qui est peut-être dans les hommes très-malheureux le pressentiment des malheurs prêts à finir, tout cela agissoit à la fois sur mon imagination et sur mon cœur. Il me sembloit que j'arriverois toujours trop tôt où j'allois, et qu'il vaudroit mieux ne pas arriver.

Je m'assis au-dessus de la montagne de la croix pour regarder la maison. Rien n'étoit changé. Il n'y avoit là aucun mouvement inquiétant. Les cultivateurs étoient à leurs travaux ordinaires. L'air étoit calme et doux, et l'on s'imagine que si on avoit des motifs réels de souffrance, la nature entière devroit y prendre part. Je contemplois cependant avec un effroi involontaire ce hameau qui m'avoit vu si heureux, et je tremblois d'y rentrer.

Dans ce moment, j'entendis quelque bruit derrière moi, dans le hallier; je me détournai pour savoir d'où il provenoit; c'étoit une femme qui étoit encore éloignée, mais que je reconnus à travers un étrange désordre de physionomie pour Henriette de F... Au premier abord je crus rêver; ses cheveux étoient épars, sa robe déchirée, ses pieds nus; elle montoit avec l'agilité d'un fantôme sus les pointes aiguës des rochers, en chantant des refrains de romances, et en riant par accès; un homme la suivoit de loin, l'œil attentif à tous ses mouvements, l'air affligé et pensif, je le reconnus aussi pour un de ses domestiques. Il m'avoit aperçu en même temps, ou plutôt il avoit

aperçu Antoinette, car je n'étois que cela pour lui. Il porta la main à son front avec un mouvement de tête qui exprimoit la plus vive douleur, pour me faire comprendre qu'Henriette étoit folle. Je me levai et je courus à elle, ses grands yeux s'arrêtèrent fixement sur moi; elle resta debout sur le roc à la pointe duquel elle venoit de s'élancer, en manifestant par son attitude immobile et réfléchie le désir de se rappeler quelque chose. Le rire qui venoit d'instant en instant sur sa bouche ne s'effaça pas tout-à-fait, mais ses paupières se mouillèrent bientôt de pleurs abondans, et ce contraste avoit quelque chose d'horrible ; à mesure que je l'avois vue de plus près, j'avois mieux remarqué l'égarement de ses traits, la bizarrerie de ses ajustements. Elle portoit en écharpe un mouchoir rouge comme nos officiers ; ses longs cheveux bruns qui retomboient de côté et d'autre devant elle, étoient semés de soucis et de ces fleurs d'un violet foncé qu'on appelle, je crois, des ancolies; ses bras, fortement hâlés par le soleil, sortoient à nu des manches courtes de sa robe noire ; ils étoient déjà maigres et flétris comme si la mort les avoit touchés.

Tu ne sais pas, Antoinette, me dit-elle : ces gens-là ont tué Mondyon, tué, tué.... — Mondyon est mort, m'écriai-je ; seroit-il vrai ?

Elle prit la position d'un homme qui en met un autre en joue : — Pas comme cela, reprit-elle, puis elle leva la main, et la laissa retomber le long de son cou avec un éclat de rire affreux ; je ne comprenois pas bien ce geste, elle éclaircit mon doute en le recommençant ; le domestique qui la suivoit inclina la tête d'un air affirmatif.

Mondyon ! mon pauvre Mondyon !.... Je cherchois une épée, j'avois une robe, l'habit d'une femme !..... Henriette elle-même n'étoit plus présente à ma pensée, mais elle s'occupoit encore bien moins d'Antoinette et de tout ce qui restoit au monde. Quand je relevai les yeux vers l'endroit où je l'avois vue, elle étoit déjà très-loin. Elle avoit repris le refrain monotone de sa chanson, et sautilloit de roc en roc au sommet de la montagne. Je tombai d'accablement sur celui qu'elle venoit de quitter, et où ses pieds déchirés avoient laissé une trace de sang.

Mondyon est mort, dis-je en mordant la

terre ; mon père est mort ! ma malheureuse mère, que j'ai à peine embrassée, est morte avant le temps, morte dans un cachot.... Tout ce que j'ai aimé, dévoué à l'échafaud..., sacrifié aux absurdes rêveries de quelques forcenés... et j'ai des habits de femme ! O Adolphe ! vous avez des habits de femme, et vous ne manquez pas cependant des vêtements et des armes d'un homme ; tout cela est à votre disposition, et vous portez des habits de femme et vous croyez jouir de votre force et de votre raison! ah! cette pauvre créature, cette femme, privée de sens qui vient de vous parler, qui vous mépriseroit si elle savoit qu'un soldat est caché sous les habits de la servante de ferme, Henriette est mille fois plus homme que vous : s'il lui restoit, comme à vous, un morceau de fer qui pût donner la mort, elle vengeroit Mondyon, et ne pleureroit pas inutilement sur des malheurs qu'à votre place elle auroit dû partager. Voilà qui est bien, repris-je en me levant ; Thérèse est malade; son père, lui-même, qui a sur moi l'autorité la plus sacrée, a voulu que je vinsse auprès d'elle. Je la verrai, je la servirai, je m'assurerai qu'elle n'a

plus besoin de ma présence, et je la quitterai demain, et j'irai mourir aussi ! Thérèse est tout mon bonheur, mais l'honneur est tout avant elle ! De quel droit vivrai-je quand ils sont morts? et comment vivrois-je, grand Dieu ! daigneroit-elle supporter les regards d'une foible et indigne créature qui survit à ses amis, qui ose attester leur mémoire, et qui n'a pas racheté leur sang ! Je m'arrêtai, je m'étreignis de mes propres bras, comme si mon père m'avoit enveloppé des siens. Je me dis, avec une autorité qui ne venoit pas de moi, qui appartenoit à une puissance supérieure à ma volonté : Adolphe, allez mourir !... Le poids qui m'accabloit diminua, mon cœur s'épanouit comme il doit le faire à la première volupté de la vie ; je sentis que j'agissois sur les foiblesses de mon âme d'une force irrésistible, et cette idée me pénétra d'une joie encore inconnue : je répétai à voix haute : Adolphe, allez mourir !... et je répondis : J'y vais.

J'arrivai à Sancy sans trouver personne, ou plutôt j'évitai quelques enfants qui gardoient leurs troupeaux sur les revers de la côte, et qui auroient pu me dire ce qui se passoit. La

porte étoit ouverte, les domestiques n'y étoient point. Thérèse couchoit dans la seconde chambre, il y avoit beaucoup de monde, les domestiques, les amis, les médecins auprès de son lit. J'entrai le plus doucement possible ; mais je remarquai qu'on parloit ; je m'avançai, sans précaution, jusqu'à l'endroit où elle devoit me voir. Elle ne me vit cependant point ; je ne compris pas précisément pourquoi ; une fille se pencha vers elle, et lui dit avec une expression singulière : Antoinette est arrivée !... — J'observai un mouvement, et j'entendis un cri sourd, un cri voilé qui ne me rappeloit pas distinctement la voix de Thérèse ; elle se souleva sur son lit, et demanda : Où est-elle ? Ce n'étoit pas Thèrèse comme je l'avois vue ; son teint étoit animé d'un éclat extraordinaire, qui contrastoit avec la pâleur livide de son front ; ses yeux étoient tournés sur moi, et je ne trouvois pas ses regards. Je songeai à la petite vérole que je devois avoir eue peu de temps après ma naissance, à ce que m'avoit dit ma mère, et dont je ne connaissois point les effets. Confirmé dans cette idée par un mot échappé à l'une des personnes qui étoient là, je fus frappé de la pensée

que la petit-vérole faisoit quelquefois mourir, et que Thérèse avoit une maladie mortelle : ce fut l'affaire d'un moment, mais ce moment usa tellement ma vie, que j'éprouvai que le bonheur même ne la prolongeroit pas. — Oh ! n'approche pas, dit Thérèse, n'approche pas, si tu n'as pas eu la petite vérole !..— J'ai eu la petite-vérole, lui dis-je en m'appuyant sur son lit, car j'avois peine à me soutenir, et en couvrant de baisers et de larmes sa main qu'elle venoit de m'abandonner : — J'ai eu la petite-vérole. Je n'en étois pas bien sûr, et combien j'aurois voulu être sûr du contraire pour espérer de souffrir du même mal, et de courir les mêmes dangers !...

Thérèse avoit pressé ma main ; elle l'avoit portée sur sa bouche. Je l'avois embrassée aussi. Elle m'avoit repoussé un peu. Ses lèvres étoient sèches et ardentes. Quand j'eus reposé, calmé le trouble de mon âme, je remarquai qu'il n'y avoit plus personne autour de nous, et que Thérèse avoit recouvert son visage de son drap. Je compris, je crus comprendre son intention. Je me révoltois contre l'idée qu'elle ne me croyoit pas digne de la regarder

et de l'aimer dans la laideur de sa maladie. — Tu n'aimes plus ton Adolphe, lui dis-je à voix basse, puisque tu ne veux plus le voir. — Adolphe, dit-elle beaucoup plus bas.... Songe donc que tu te nommes.... — Ils sont sortis, continuai-je. Il n'y a plus que toi et que ton Adolphe que tu ne veux pas voir. Elle serra ma main, souleva sa tête et la laissa retomber sous ce drap qui la couvroit comme un linceul. Cette pensée me déplaisoit. Je voulu l'arracher, elle le retint. — Que je ne veux pas voir, murmura-t-elle avec un sanglot qui me brisa le cœur ! Dis que je ne peux plus le voir, et que je ne le verrai plus. Thérèse n'est plus rien pour Adolphe qu'un spectre, que la tête du squelette qui roule dans les cimetières. Elle n'a plus d'yeux ! — Tais-toi, lui dis-je en la rapprochant de moi ; ton pauvre esprit s'égare ; il est foible et troublé par ton mal. S'il ne t'abusoit toi même, tu ne me tromperois pas si cruellement. Elle rejeta le drap et se tourna vers moi comme si elle m'avoit regardé. Je ne lui vis pas d'yeux, mais je n'avois jamais remarqué les effets de la petite-vérole, et je ne m'en formois qu'une idée vague. — C'est un

accident commun, lui dis-je, qui ne dure qu'autant que la maladie et qui ne doit pas t'effrayer. » Elle sourit, saisit mes doigts, les porta vers l'orbite de ses yeux et les appuya dans sa profondeur. Il étoit vide. Je tressaillis malgré moi, car j'aurois voulu lui dérober ce que j'éprouvois, mais j'avois les mains engagées dans les siennes; elle les pressa vivement et puis les abandonna, comme si elle avoit voulu me rendre la liberté. Je la devinai, je repris ses mains, je les retins avec force. Je pleurois amèrement. — Thérèse, m'écriai-je, que ceux qui aiment comme vous sont heureux? Qu'ils ont des liens souples et faciles! Vous auriez abandonné Adolphe aveugle! Elle voulut m'interrompre. Je continuai. — Adolphe que vous avez recueilli, que vous avez nourri, que vous avez sauvé, je n'ose plus dire, hélas! que vous avez aimée! vous l'auriez abandonné pour un malheur de plus! votre pitié alloit jusque là et pas plus loin! Un coup de feu pouvoit aussi m'enlever les yeux, et Adolphe alors n'avoit personne qui l'aimât, qui le conduisît, qui reçût pour lui l'aumône de la charité! C'est ainsi que tu m'aimois,

c'est ainsi que vous aimez ! Oh j'espère bien que vous n'êtes pas aveugle ; mais, si vous l'étiez, cesserai-je, moi, de te voir et de vivre pour toi ! Dis-moi, pourrois-je te quitter sans mourir ! L'aveugle a un chien qui le précède, qui le sert, qui sollicite pour lui de l'attitude et du regard la charité des passants, un chien dont il est aimé ; et ce qu'il attend d'une brute, vous ne le demanderiez pas au cœur que vous avez choisi ! Non, Thérèse, tu n'as pas besoin d'yeux tant qu'Adolphe en aura pour veiller sur toi ; et quant à lui, s'il avoit besoin d'être vu de toi, de toi seule à jamais, tu le pardonneras aux vanités de l'amour, mais là dans ton cœur, ne le vois-tu pas encore ? — Oh toujours, toujours, dit Thérèse. Oh ! je te vois mieux. Je ne t'ai jamais si bien vu : je vois jusqu'au pli de ton front, jusqu'au mouvement de ton sourcil, jusqu'à la petite cicatrice de ta lèvre supérieure, et je verrois cela plus long-temps que les autres femmes : mais pourquoi te lier à un cadavre ? Je te fais de la peine, reprit-elle ! Oh ! je connois bien mon Adolphe, et je ne renoncerois pas à lui sur la terre si je ne savois où le retrouver ! Mais je le retrouve-

rai un jour pour ne m'en séparer jamais. Tu aurois beau faire, continua-t-elle en passant ses doigts dans mes cheveux, tu pourras vivre et aimer, c'est dans l'ordre ; mais ton éternité m'appartient tout entière. J'aurai alors, et pour toujours, ma beauté, ma jeunesse, mes yeux. En disant cela elle couvrit de sa main la place où ils n'étoient plus. J'avois perdu la force de lui répondre. Je succombois sous le poids de ma douleur. Il me sembloit que les larmes dont je mouillois sa main auroient dû parler pour moi ; mais ne pouvoit-elle pas les prendre pour celles de la pitié ordinaire et commode, comme celle qu'ont les autres hommes pour leurs semblables, et qui n'engage point la vie de celui qui l'éprouve? Sa main d'ailleurs étoit si pâle et si froide! Elle pouvoit être insensible à mes larmes. Je sentois qu'il me manquoit un langage, que les signes perdus pour ses yeux, l'action de ma main peut-être perdue pour sa main qui lui répondoit à peine, celle de mes paroles soutenue des exclamations vulgaires, des froids sermens dont les amants se servent pour tromper, ne parviendroient pas sûrement à son cœur. J'au-

rois voulu ouvrir le mien, et que ses yeux un moment, un seul moment, dessillés eussent pu s'assurer que je ne la trompois pas. Oh! je concevois dans cette idée une inexprimable volupté à mourir! Dans cette impuissance de me faire entendre, je déchirois son drap de mes dents, j'y étouffois mes sanglots, j'y desséchois mes yeux en les comprimant avec force pour tarir les pleurs dont ils étoient inondés. Je désirois de les perdre! — Veux-tu, lui dis-je, veux-tu que je les arrache, ces yeux qui te déplaisent, et que nous allions promener ensemble notre infirmité de ville en ville, à la merci du ciel et des hommes compatissants? Dis, veux-tu que je sois aveugle, et que je détruise de deux coups de poignard ce foible et malheureux avantage que la nature trop injuste me donne aujourd'hui sur toi? Alors on dira: Voilà les deux amants, la maîtresse qui a perdu les yeux par la petite vérole, l'amoureux qui s'est aveuglé pour ressembler à sa maîtresse; ils s'en vont par le monde fidèle et heureux, car leur bonheur consiste à s'aimer; on le dira, n'en doute pas, et l'on prendra soin de notre misère!

Je te comprends bien, me répondit-elle. Ce que tu dis là, je l'ai éprouvé tant de fois dans mon cœur, avant de penser que je deviendrois si malheureuse, et quand je m'imaginois que ce seroit à moi à protéger, à soutenir, à embellir ta vie! Mais ce sont peut-être les illusions de la jeunesse insensée pour qui tout l'avenir est dans une minute d'ivresse et d'égarement. Tu seras toujours tout pour moi, quoi qu'il arrive, car mon cœur n'aura jamais le funeste privilége de pouvoir changer. Je t'aimerai toute ma vie comme je t'ai aimé, parce que je te verrai toute ma vie comme je t'ai vu, et qu'aucune impression nouvelle ne pourra plus me parvenir par ces yeux éteints, parce que ma vie se composera toute des souvenirs du passé, et qu'elle n'aura plus de présent. Mais toi, si jeune et si long-temps condamné à être l'unique pensée d'une pauvre fille imparfaite, infirme, défigurée, es-tu bien sûr de ne jamais éprouver de lassitude et de dégoûts? Tu te fâches, continua-t-elle en souriant. Oh! tu es un homme habile, plein d'expérience et de raison, et qui sait déjà toute l'existence, comme s'il y avoit passé plusieurs fois! Ne tourmentez

pas cet amant de dix-sept ans de l'idée qu'il n'y a point de sentiments éternels, et que la contrainte d'une obligation rebutaute peut fatiguer à la longue une âme que le bonheur auroit ennuyée! Écoute! ne me promets pas tant. Je suis très-exigeante cependant, j'aime beaucoup, et il est naturel de beaucoup exiger de ce qu'on aime. Promets-moi, cet engagement peut se tenir, de me conserver ton amitié toute la vie, promets-moi, quand tu en aimeras une autre, de ne pas me le dire, car je veux aimer tout ce que tu aimeras, et celle-là, je sens que je ne pourrois pas l'aimer. Consens encore à me laisser vivre où tu vivras; et, si je te deviens jamais un peu à charge, promets-moi de faire en sorte que je ne le devine pas. Voilà bien des sacrifices, mais je les comprends, et je les attends de toi. Je te dégage d'avance de tout autre serment. — J'allois parler, elle chercha ma bouche avec sa main et la couvrit fortement. Je me levai déscspéré. Je marchai dans la chambre avec une sorte de fureur. Je vis qu'elle étoit inquiète. Je revins. Je la touchai. — Thérèse lui dis-je, mettons un terme à ces débats affreux. Vous dites des

paroles de femme, et vous tuez votre ami. Savez-vous qu'il n'en coûte pas plus d'en finir? C'est à l'éternité que tu en appelles ? Eh bien ! allons dans l'éternité ! et si ton âme se révolte contre la mort, va, je me charge de tout. Ne frissonne pas ainsi. Dieu ne nous repoussera point. Il y a des actions fortes qui sont au-dessus de la capacité et des jugements de l'homme, mais que Dieu apprécie, et qui trouveront devant lui la grâce que la méprisable sagesse du vulgaire leur a refusée. Puisque notre existence sur cette terre est perdue, anéantie à jamais, et que tu ne comprends d'autres moyens de l'améliorer que des transactions qui nous humilieroient tous les deux, c'est un signe que Dieu est content, et qu'il nous rappelle à lui. Ne te persuade pas, Thérèse, que sa souveraine bonté accableroit de tant de maux deux âmes innocentes qu'il a formées avec prédilection, s'il ne vouloit nous indiquer que le temps de nous en retourner est venu. Ne crains rien, Thérèse ! Si je trouve en moi assez de force pour ce que je conçois, c'est que cette force m'est donnée ; c'est qu'il étoit marqué dans les décrets du ciel que nous mourrions ensemble,

et que je te portois dans mes bras à notre divin père avant de prendre possession de toi pour l'éternité.—Adolphe ! cria-t-elle d'un son de voix qui annonçoit la terreur : et elle se releva avec effort, le bras étendu de mon côté Je m'approchai pour la soutenir. Elle trembloit sa poitrine étoit gonflée, haletante. Elle s'aperçut que j'étois près d'elle et retomba en frissonnant. — Fais ce que tu voudras de ma vie. Dispose de ces derniers jours que Dieu m'accorde, si tu le veux ; mais ne me parle plus comme cela. Songe que je suis malade et que tu me fais peur. Je pensai qu'en effet mon emportement avoit pu aggraver son mal. — Je te fais peur, Thérèse ! Ah ! plutôt mourir mille fois que d'inquiéter ton cœur de la peine la plus légère! Que dis-je Plutôt mourir seul et te perdre pour jamais ! Je ne ferai moi-même que ce que tu voudras, et si tu te défies trop de ma constance pour être heureuse sur la foi de mes promesses s'il faut l'épreuve de ma vie pour te rassurer, je me contenterai de te suivre de l'épier de loin; de tenir mes yeux arrêtés sur tes démarches, mes pensées attentives à toutes tes pensées ; je ne te fatiguerai pas des

l'obstination d'un sentiment auquel tu n'as pas la force de croire ; je ne t'en parlerai que lorsque tu ne pourras plus rien craindre de ces illusions de la jeunesse et des passions qui t'inspirent tant de défiance. J'attendrai pour te dire, me voilà, que le temps et le désespoir aient usé mes jours et blanchi mes cheveux. Je reviendrai alors près de toi, dévoué à ton bonheur comme aujourd'hui, et je te prouverai, en mourant à tes pieds du plaisir de t'entendre dire encore une fois que tu m'aimes, que vous vous étiez cruellement trompée sur mon cœur! — Pendant ce temps-là, je baignois ses mains de mes larmes. Elle ne me repoussoit plus. — Je le veux bien, dit-elle. Je croirai à tout ce que tu m'as promis. J'y croirai tant que tu le voudras. Si c'est une illusion, elle vaut la vie tout entière. Je serois bien folle de la repousser. Oui, je crois que tu m'aimes, Adolphe, que tu m'aimes telle que je suis et que tu m'aimeras toujours. Ne s'est-il pas trouvé des amants qui n'ont pas survécu à leur maîtresse? un sentiment qui triomphe de la mort peut bien résister au malheur. Elle engagea ses bras dans les miens. Elle étoit tout-à-fait contre mon

sein. Je craignois de l'incommoder, parce qu'elle souffroit partout. Je m'éloignai foiblement en laissant ma bouche assez près de la sienne pour aspirer son souffle; et, comme cette position étoit difficile à conserver longtemps sans une fatigue excessive, j'appuyai le haut de mon corps sur le lit, et peu à peu je m'y reposai tout entier sans qu'elle s'en aperçût. Cette idée me causa un horrible serrement de cœur. J'éprouvois un mélange inexprimable de douleur et d'ivresse, à penser que j'étois couché avec Thérèse, avec Thérèse, aveugle et mourante; je comparois cela aux félicités que je m'étois promises, et je concevois profondément que la vie de l'homme ne peut pas embrasser toute sa destinée. J'étois sûr qu'il manquoit beaucoup à la mienne, mais qu'elle ne finissoit pas ici, et que Dieu ne m'avoit pas donné seulement pour mon supplice une âme qui desiroit le bonheur et qui comprenoit l'éternité.

Depuis que je pouvois me rendre compte de mes actions, je n'avois jamais négligé de prier; la nuit étoit déja tombée. On savoit que je veillerois Thérèse; on avoit apporté la lampe et

les remèdes de la nuit. Je voulus me recueillir pour ma prière, et j'eus un instant d'inquiétude, parce que j'étois couché auprès d'une femme : mon cœur battit avec violence, et repoussa cette idée comme une profanation. — O Dieu ! dis-je en moi-même, vous lisez dans mon âme, et vous savez si elle est indigne de vous ! cela me rendit un calme singulier, et qui changea en confiance tout l'effroi que le premier sentiment de cette apparence de faute m'avoit inspiré. Je me plaçai plus près de Thérèse. Ses pieds étoient glacés ; je les réchauffai dans ma main. Elle dormoit d'un sommeil inquiet, et le moindre frémissement de ses membres ne m'échappoit point. J'étois du moins plus à portée de la secourir. Elle tournoit souvent sa tête avec vivacité, en poussant de petits cris, en articulant deux ou trois syllabes confuses. Mon bras droit étoit engagé sous son cou depuis plusieurs heures. J'y avois senti d'abord un peu de malaise, ensuite de l'engourdissement, et j'avois fini par ne rien sentir. C'étoit un apprentissage de la mort ; et la mort est si peu de chose ! Si elle avoit pu me gagner ainsi tout entier, si j'avois pu cesser

d'être, sans cesser d'être lié pour toujours au corps de Thérèse, le néant lui-même ne m'auroit pas épouvanté à ce prix. Quand je m'aperçus qu'elle se réveilloit par degrés, je m'éloignai doucement pour qu'elle ne sût pas que j'avois été si près d'elle, et que son âme innocente ne s'en alarmât point. — Est-ce toi, me dit-elle? — Oui, lui répondis-je en l'embrassant. — Est-il jour, reprit-elle? Je ne m'attendois pas à cette question, elle me déchira. — Pas tout-à fait, lui répliquai-je avec un trouble dont elle devina le motif. — Je veux, dit-elle, que tu t'exerces à soutenir cette idée, et que tu corriges mes erreurs avec autant de sang-froid, que si elles ne te rappeloient pas une époque qui est passée pour ne plus revenir. Moi-même, en me réveillant, j'ai failli céder à cette impression. Je ne te voyois pas; mais tu me touchois, c'étoit toi, bien toi, et j'ai oublié l'autre pensée comme une chose étrangère à ma vie. Il y a parmi les créatures de Dieu beaucoup d'êtres qui sentent et qui ne voient pas. Nous ne plaignons cependant pas leur malheur, parce que nous regardons cela comme naturel à leur espèce; mais un être privé de l'avantage

de voir, qui verroit cependant par les yeux d'un être semblable à lui, d'un être qui l'aime et qui en a soin, nous jugerions qu'il est infiniment favorisé sur la terre. Qu'importe, en effet, que je ne voie pas, si toi, qui es la forte et la grande moitié de mon existence, tu vois pour nous conduire et pour nous faire vivre tous deux ? — Je m'appercevois à cette exaltation de sentiments et de langage, qu'elle étoit animée par la fièvre. J'imprimai mes lèvres sur ses doigts pour lui témoigner que je prenois plaisir à l'entendre; et que ce qu'elle disoit étoit dans un parfait accord avec mes pensées. — C'est un étrange commerce que l'amour, continua-t-elle, un commerce où celui qui donne le plus est toujours le plus favorisé, et admire les grâces que la fortune t'a faites! Tu seras tout entre nous deux, et moi je ne serai rien ! rien absolument ! — Tu te trompes, lui dis-je, en affectant d'entrer pour lui plaire dans les rêves de son imagination, car tu seras toujours la pensée qui nous animera tous deux, et moi je ne serai que le corps qui lui obéit. — Cette idée lui sourit beaucoup. — Voilà, dit-elle qui est digne de ton cœur. Il y aura une âme et

un corps; mais l'âme, ce sera encore toi, car je sens que toute la mienne est passé en toi, et que hors de toi je n'en ai plus.... Dieu me le pardonne, mon ami! mais il n'y a que lui qui puisse nous redonner l'un à l'autre comme nous étions. Il paroît qu'ici c'étoit fini, et qu'il nous gardoit, comme tu disois hier, pour la vie de l'avenir. J'ai fait là-dessus un rêve étrange cette nuit. Elle remarqua que j'écoutois: elle rit. — Tu n'as pas beaucoup de confiance aux rêves, n'es-ce pas? Je pressai encore ses doigts qui étoient croisés dans les miens. — Imagine-toi, reprit-elle, que je me suis retrouvée telle que j'étois quand tu m'as vue pour la première fois. J'étois conviée à un beau festin avec Henriette (je ne lui avois point parlé d'Henriette), et avec nous il y avoit deux officiers. Je me figure que c'étoit un repas de noces. L'un des officiers, c'étoit toi. Je regardois avec étonnement comme ta physionomie s'étoit animée d'une expression martiale et terrible, sans perdre cette expression de douceur pour laquelle je t'ai aimé, car tu avois toujours la tendrese de ton regard, la timidité de ton sourire, et je me réjouissois d'avoir tou-

ché un cœur si modeste et si fier. L'autre officier, ce devoit être Mondyon. Je le voyois à peu près comme tu me l'as dépeint, gai, mutin, boudeur, emporté, mais digne un peu d'être aimé de mon Adolphe. Nous étions d'une joie folle comme de pauvres jeunes gens qui se croient heureux, et qui croient que le bonheur est une chose durable. Tout-à-coup je relevai les yeux vers Henriette, parce qu'elle chantoit. Je fus surprise et épouvantée : elle étoit si pâle, si malade, si tristement vêtue : Oh ! si tu l'avois vue comme cela ! Saisie de douleur, je me retournai vers vous ; Mondyon et toi, vous aviez les yeux fixes, immobiles, éteints. Vous ressembliez à ces images moulées de plâtre ou de cire, auxquelles il ne manque pour faire illusion que le mouvement de la vie. Vous ne viviez pas, car tu ne me regardas point, ou tu n'eus pas l'air de me voir, et c'étoit une chose hideuse à considérer, parce que vos têtes ne paroissoient plus appartenir à votre corps, et qu'elles ne s'y rattachoient que par je ne sais quelle ligne sanglante. —

Après m'avoir dit cela, Thérèse resta extrêmement abattue. Je cherchois inutilement

à dissiper les idées qui la tourmentoient, parce que j'en étois poursuivi moi-même, mais j'essayois de lui faire croire que j'étois tranquille, quoique ma voix fût altérée et tremblante. Enfin le jour étoit venu ; Thérèse avoit demandé un confesseur, et je desirois qu'elle s'entretint avec un homme qui auroit de l'autorité sur son âme, dans l'espérance qu'il en résulteroit pour elle un peu de consolation. Quelque bruit que j'entendis au dehors m'apprit qu'il étoit arrivé. J'en avertis Thérèse, j'ouvris, et je me plaçai auprès de la porte ; le prêtre passa devant moi sans me regarder. C'étoit un homme d'une petite taille et d'une physionomie commune, qui avoit tout au plus trente-six ans ; cependant ses cheveux étoient déjà rares et blanchis. Il y avoit dans ses traits une expression singulière et pénible à voir, celle du courage qui commence à être usé par la douleur, de la patience qui cède sous le poids des souffrances de tous les jours, des forces du corps qui vont manquer au dévouement de l'âme, et qui ne se soutiennent encore un moment qu'à la faveur de cet enthousiasme de la vertu, ou de ce sentiment de la

foi qu'on appelle aujourd'hui le fanatisme. Il marchoit avec peu d'assurance, et en s'appuyant contre les ais de la boiserie, car il étoit très-fatigué, très-malade, et il ne paraissoit depuis long-temps dans les lieux habités que pour y porter les secours de son ministère. Ses habits n'annonçoient point le sacerdoce de la religion proscrite. C'étoit ce mélange de vêtements divers qui indique un costume étranger à celui qui le porte, et dont il n'est redevable qu'à la charité. Je passai le seuil de la chambre, et je m'arrêtai au dehors; il ne me parvenoit de l'intérieur qu'un murmure sourd et confus, mais que j'aimois à entendre, parce qu'il me prouvoit du moins l'existence de deux personnes. Les autres domestiques s'étoient mis à genoux avant moi; la grand'mère avoit fait rouler sa chaise longue au milieu d'eux, et comme elle ne pouvoit s'agenouiller parce que ses jambes étoient immobiles, elle se penchoit sur ses mains croisées, en implorant l'assistance de Dieu avec des larmes et des sanglots. Je défailloïs; je suivis de la main le montant de la porte contre lequel j'étois appuyé, et quand je fus à genoux, je m'y retins fortement

en y collant mon visage et en enfonçant mes doigts dans les inégalités des moulures. J'avois le sentiment que la pensée de Dieu s'arrêtoit un moment sur la petite ferme de Sancy, et que mon âme étoit en sa présence. J'aurois voulu faire un vœu ; je ne sais quelle inspiration secrète me disoit qu'il ne seroit point agréé, et que ce jour n'étoit pas un jour de promesses, mais un jour de sacrifices.

Je ne pus me lever que lorsque le prêtre sortit ; il essuyoit une larme.

Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta tout-à-coup et nomma Antoinette ; je me présentai. — Mademoiselle vous demande, dit-il en me regardant fixement d'un air d'abord triste et austère, mais qui s'éclaircit peu à peu. Ensuite il se rapprocha vivement de moi, pressa ma main entre ses mains, et me donna sa bénédiction. Tout le monde le regardoit avec étonnement, car j'étois seul à le comprendre. Je crus deviner que la bénédiction et le serrement de main de ce saint prêtre n'étoit qu'un ajournement à quelque prochain rendez-vous, dans un monde où nous étions attendus. Cette pensée me donna un peu de force, parce

que les apparences de la mort s'embellissoient pour moi de tout ce que j'avois perdu, de tout ce qui me restoit à perdre dans la vie. J'entrai à pas posés dans la chambre de Thérèse; je croyois cependant la trouver éveillée, et je fus étonné de son immobilité. Un petit mouvement de sa tête qui étoit relevée sur son oreiller, et qui étoit animée d'un coloris très-vif, quoique les traces de sa maladie n'y parussent presque plus, me décida à m'approcher davantage. Elle m'appela d'une voix basse; je me précipitai à genoux auprès d'elle, et je pris sa main qui tomboit de son lit pour y appliquer mes lèvres. Elle étoit extraordinairement froide; inutilement j'essayois de la réchauffer de mon souffle; l'ardeur même de ma bouche ne pouvoit y rappeler la vie. Thérèse m'appela encore en essayant d'élever la voix. — Je suis là, m'écriai-je! ne m'entends-tu pas? Elle parut étonnée. — Je t'entends bien, me répondit-elle, mais je ne te sens point. Je me levai, je plaçai mon visage très-près du sien, au point de l'effleurer de mon haleine.—Comme cela, dit-elle, je suis plus sûre que tu es auprès de moi. Tu peux même m'embrasser une fois comme ta

sœur et ton épouse. On me l'a permis tout-à-l'heure, et on m'a dit que Dieu n'étoit point irrité contre nos amours depuis que tu es revenu. Je l'embrassai. — A la bonne heure, reprit-elle, ceci n'est pas un péché ; cela ne fait pas le mal du baiser de l'églantine. — O ma Thérèse, lui dis-je, cette fois-là, c'est moi qui étois coupable ! — Garde-toi bien de le croire, interrompit-elle vivement, car il n'y a encore que moi qui ai racheté quelque chose.

Je m'aperçus que sa voix s'embarrassoit, que sa poitrine se soulevoit et s'abaissoit plus fréquemment, que sa respiration devenoit courte et douloureuse. — Ne parle pas comme cela, repris-je, tu te fatigues et tu souffres. Je n'ai pas besoin d'entendre tes pensées. A mesure qu'elle se succèdent dans ton cœur, elles parviennent au mien. Elle se tourna vers moi en souriant ; j'appuyai bien doucement ma tête sur son épaule, et je collai mes lèvres à son cou. Elle frémissoit contre moi. — As-tu bien mal, lui demandai-je ? — Au contraire, me repondit-elle, je me sens mieux. Elle frémit encore, et sa tête tomba tout-à-fait sur la mienne ; je ne sais pas ce que j'éprouvai ; je ne me rendis

compte de rien. Seulement je sentis qu'elle saisissoit mes cheveux avec ses dents, et au même moment mon cœur se glaça et mon sang se figea dans mes veines. Quand je revins à moi, j'étois sur mon lit; je n'avois de mon existence qu'une idée purement physique, l'impression d'une douleur vive à la place où un instant auparavant j'avois senti se serrer les dents de Thérèse; j'y portai la main; mes cheveux avoient été coupés en cet endroit. Thérèse étoit morte.

Je n'avois jamais essayé mon courage sur cette supposition. Elle ne s'étoit pas présentée à mon esprit; je fus étonné de vivre, et plus étonné d'être calme. Je me levai, je pris le mouchoir qui contenoit mes habits vendéens; je le mis à mon bras comme quand j'étois arrivé à Sancy, et je marchai d'un pas ferme vers la porte de la maison. Il falloit passer devant celle de Thérèse qui la touchoit, mais elle n'étoit qu'entr'ouverte. Il y avoit tout à l'entour des gens qui pleuroient et qui prioient. En dedans on voyoit un peu de lumière. Ma première pensée fut d'entrer et de mourir là, mais cet égarement ne dura qu'une minute.

La présence d'un jeune homme caché pendant six mois sous des habits de femme dans la maison de Thérèse pouvoit nuire à sa mémoire, et le nom de cet homme auroit perdu la famille de Thérèse, s'il étoit reconnu pour un proscrit. D'ailleurs le suicide auquel je n'avois pas encore pensé, devoit être un grand crime devant Dieu, et ce crime pouvoit m'interdire jusqu'au seul bien dont l'espérance reste au chrétien dans ses malheurs, celui de revoir dans un autre monde les êtres chéris qu'il a perdus. Cette idée me fit tressaillir parce qu'elle se présentoit à mon esprit pour la première fois, et que j'avois été près, en cédant à mon premier mouvement, de sacrifier tout mon avenir, et de perdre Thérèse dans l'éternité, pour n'avoir pas eu la force de lui survivre quelques jours dans le temps. Pendant que je faisois ses réflexions, je franchissois la dernière porte de la ferme, poursuivi des cris et des gémissements qui s'élevoient au dedans : —Ah ! ma fille, ma belle Thérèse, ma bien aimée, crioit la grand'mère, je ne te verrai donc plus jamais, jamais !....— Et sa voix s'étouffoit dans les sanglots. — Pourquoi jamais !

disois-je dans mon cœur ? Ah ! moi, je te verrai bientôt, bientôt, je te verrai toujours, toujours !.... et cette conviction me rendoit je ne sais quelle force, parce que toutes mes facultés étoient absorbées en elle. Mes sens m'y confirmoient eux-mêmes, tout enveloppés qu'ils étoient encore des ténèbres de la vie. Je suivois des yeux un fantôme brillant qui m'appeloit à sa suite. J'entendois retentir une voix forte qui me répétoit : Bientôt, bientôt, toujours, toujours. Et quand je lui demandois si elle ne me trompoit pas, elle me répondoit à cris multipliés comme une voix en colère. Cela ressembloit à un commencement de délire, et j'invoquois comme le suprême bonheur, un délire non interrompu qui me délivreroit sans retour des souvenirs du passé.

Le soleil se couchoit ; je gravis le sentier de la croix, et quand je fus au haut de la montagne, il n'y avoit plus assez de jour pour que je distinguasse encore la maison, mais ses quatre cheminées blanches se dessinoient dans l'obscurité croissante de la nuit, et présentoient quelque image d'un monument funèbre. Je me tournai de ce côté, et je cherchai une

longue suite de bancs de rochers que j'avois remarqués quelquefois et qui se projetoient en corniche saillante sur le précipice. Je me couchai en cet endroit les yeux fixés sur le lieu où devoit être le corps de Thérèse, et je priai Dieu avec une vive abondance de cœur que je pusse tomber de là dans mon sommeil. Cependant je ne pleurai point. Je n'avois pas dormi la nuit précédente; mes sens cédoient à un accablement invincible; je m'y abandonnai; mais le sommeil que je goûtai n'étoit pas un sommeil de repos. C'étoit une succession de pensées tumultueuses et fantastiques, de rêves pénibles et hideux. Je m'imagine que si la providence accorde quelque relâche au supplice des damnés, c'est ainsi qu'ils doivent dormir. Quelquefois je me persuadois qu'on s'étoit trompé sur les apparences de la mort de Thérèse, et qu'elle n'étoit pas effectivement morte, mais qu'elle étoit malade et mourante, et pourtant cela me consoloit. Je faisois un effort pour me réveiller afin de courir la rejoindre; et à peine j'y étois parvenu que l'horrible vérité se ressaisissoit de mon cœur. Je criois: elle est morte, et je retombois dans mon as-

soupissement, à défaut de forces suffisantes pour entretenir ma douleur dans toute sa puissance. Un instant après, des éclairs effleuroient mes paupières, j'entendois un bruit comme celui du tonnerre, et je voyois Thérèse qui s'envoloit sur des ailes enflammées ; mais elle se détournoit de moi, et je me réveillois en l'appelant; c'est ainsi que je passai cette nuit. Quand le soleil fut levé, je m'assis sur le roc, et je regardai Sancy. Un peu plus d'une heure après, j'aperçus quelque mouvemeut, et je crus distinguer trois ou quatre hommes qui sortoient de la ferme et qui emportoient quelque chose. Alors je me levai, parce que je compris que tout étoit fini ; je me dirigeai vers un endroit écarté de la forêt voisine ; je m'y dépouillai des habits de Jeannette; je repris mon uniforme, et je suivis au hasard la première route qui s'offrit à moi. Je marchai plusieurs heures sans rencontrer personne, ou sans exciter d'autre sentiment que la surprise. Enfin, arrivé aux portes d'une ville dont j'ignore le nom, je fus arrêté par des soldats et amené en prison. Huit jours se sont passés depuis. On me juge demain.

TABLE.



